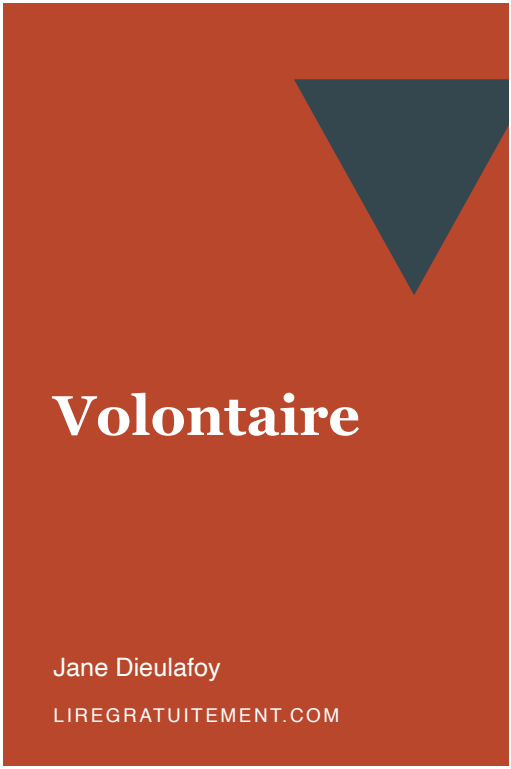


Volontaire (1792-1793)

Jane Dieulafoy

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Le 3 août 1792 allait rejoindre dans le sommeil du temps infini les jours innombrables qui l'y avaient précédé. La nuit tombait, ensevelissant sous une avalanche d'ombres les Autrichiens cantonnés derrière la forêt de Glanson, de Blémaries jusqu'à Maubray, et les Français concentrés au camp de Maulde où, depuis un mois, Dumouriez amalgamait avec les troupes royales les volontaires accourus à l'appel de la patrie en danger.

Déjà les ténèbres s'épaississaient, et pendant qu'une démonstration sur Blémaries attirait les Impériaux vers leur extrême droite, un fort détachement sortait du camp de Maulde.

Pas une sonnerie de clairon ; pas un roulement de tambour.

Les troupes s'écoulèrent silencieuses, dévalèrent des hauteurs couronnées par les redoutes, tournèrent le dos à Blémaries et prirent la route du village de Mortagne situé au confluent de la Scarpe et de l'Escaut, à l'extrémité d'une bande de terre mince comme la proue d'une étroite galère, saillant entre deux eaux également limoneuses.

Les distances mal observées, les rangs onduleux attestaient l'inexpérience des recrues. Du soldat elles n'avaient que l'uniforme et les armes : un feutre aux larges retroussis ombragés de plumes de coq, un habit bleu à longues basques taillées en ailes d'oiseau, des culottes réputées blanches, des guêtres noires boutonnées jusqu'au-dessus du genou. Deux larges baudriers traçant une croix sur les revers écarlates de l'habit soutenaient la giberne

et les armes blanches ; des bretelles maintenaient le sac de peau de bique ; au long fusil s'emmanchait la redoutable baïonnette. Les officiers, tous sortis des rangs, tous peuple, ne se distinguaient guère de leurs hommes.

Bien que le commandement fût exercé par le plus ancien capitaine, la colonne semblait obéir à un lieutenant du régiment de la Fère qui servait auprès de Dumouriez, en qualité d'aide de camp. Si l'épaulette battant neuf et deux pistolets brillants disaient sa récente promotion, son allure délibérée, le soin qu'il prenait de rectifier les fautes, le souci de ménager ses hommes en les guidant par les meilleurs chemins témoignaient de son expérience. Grand, bien découplé, les cheveux très blonds, les yeux très bleus, le teint très clair, le sang à fleur de peau, le visage carré, la bouche bien fendue, les lèvres minces, il alliait aux traits des fils du Nord des élégances d'attitude, des finesses de conformation, une souplesse de mouvement qui rappelaient les belles races affinées au soleil du Midi.

On s'enorgueillit à Saint-Amand où sa famille comptait de chaudes amitiés, lorsque Guillaume Briez conquit, à l'armée de Lukner, sa première épaulette ; on se réjouit au camp de Maulde lorsqu'on apprit que le jeune lieutenant ferait partie de l'état-major général. Nul mieux que lui ne saurait concilier le zèle ardent des volontaires avec la ténacité des partisans engagés depuis trois mois dans une lutte inégale ; nul, mieux qu'un enfant du pays, ne connaîtrait les ressources de la région et ne conduirait avec plus de prudence les marches nocturnes. Sous un pareil chef, les recrues doubleraient les étapes de leur instruction militaire.

Le détachement avait atteint la Scarpe. Il la franchit sur un pont de bateaux amenés de la rive droite, contourna le double

abatis, seule défense du village, suivit la Grand'Rue et se massa devant un édifice assailli par la multitude.

Le sang des artères va chercher au cœur une impulsion nouvelle, ainsi les gens de Mortagne affluaient au pied de leur rustique beffroi, dans la cour de la maison municipale.

Àtravers la galerie voûtée qui prolongeait la porte, arrivaient des cris menaçants, des injures grossières, concert infernal où hurlait la haine, où grondait l'indignation. Sans se départir de son calme, le lieutenant Briez fit former les faisceaux, enjoignit aux hommes de se reposer auprès de leurs armes et pénétra sous la voûte où discutaient les villageois. Respectueux, ils s'écartèrent et lui ouvrirent un passage jusqu'à la cour intérieure.

La lune se levait ; une lune d'août, claire, resplendissante, dépassant bientôt les faîtages, jetant à pleins rayons sa lumière bleutée, sabrant d'ombres impénétrables la foule houleuse. Petits bourgeois, paysans de tout âge et de tout sexe, au visage décharné par d'habituelles privations, à l'épiderme durci par les labeurs de la terre, vulgaires, lourds, mais transfigurés au souffle vivifiant du patriotisme, s'attroupaient autour d'une charrette, tribune improvisée. Ils écoutaient, l'angoisse au cœur, l'imprécation sur les lèvres, un officier de la garde nationale portant l'uniforme avec l'aisance du soldat qui brisa longtemps les draps du roi.

Les yeux vifs, le masque énergique, la bouche plus sarcastique à mesure qu'il avançait dans sa lecture, l'orateur détaillait phrase à phrase une longue proclamation.

« Article quatrième.

« Les gardes nationales sont sommées de veiller provisoirement à la tranquillité des villes et des campagnes, à la sûreté des personnes et des biens de tous les Français jusqu'à l'arrivée des troupes de Leurs Majestés l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse, sous peine d'en être personnellement responsables. »

— L'empereur nous comble : après sa sœur il nous envoie ses ordres.

— C'est assez de la boulangère !

— Le roi de Prusse nous tient-il à ses gages ?

— Continuez, commandant ; nous entendrons jusqu'au bout cet outrageant manifeste.

« Ceux des gardes nationaux qui auront combattu contre les troupes des deux cours alliées et qui seront pris les armes à la main seront traités en ennemis et punis comme rebelles à leur roi et comme perturbateurs du repos public. »

« Donné au quartier général de Coblentz, le 25 juillet 1792.

Et tendant le rescrit à un jeune homme debout à ses côtés, l'officier lui recommanda d'enrichir de ce trésor les archives communales.

— Non !... non !... À nous !... à nous cette insulte des tyrans ! Elle doit retourner avec nos balles à ceux qui eurent l'audace de la signer !

Les villageois s'emparèrent de la proclamation, la souillèrent, la déchirèrent en menus morceaux, saisirent leurs fusils et utilisèrent, en guise de bourre, la prose sérénissime de Ferdinand, duc de Brunswick.

— Aux armes !... À Morlies... Vivre libres ou mourir ! cria la foule au paroxysme de la colère.

Des mains calleuses se levaient, des bras nus aux muscles saillants s'agitaient au-dessus des têtes, les lames des couteaux miroitaient aux rayons de la lune, les sabres s'allumaient à la lueur des torches.

— Bravo, mes enfants !... Une guerre terrible, sans merci, est notre unique espoir de salut. Votre patriotisme aura raison des armées esclaves.

— Vive le commandant Marsig !

— À bas la dîme !

— Plus de corvée !

— Guerre aux privilèges !

— Mort à Brunswick et à toute la clique des émigrés !

Marsig descendit de la charrette, rejoignit l'aide de camp de Dumouriez, et tous deux, s'étant mis d'accord, coururent se placer à la tôle de leurs hommes.

Les volontaires évacuaient la place où la garde nationale allait se former. On vit alors paraître une étrange cohorte d'adolescents, d'hommes faits, de vieillards redressant sous le sac et le fusil leur dos voûté par l'âge et la misère. Les uns vêtus d'habits en loques, les pieds nus, portaient des armes empruntées aux panoplies seigneuriales ; d'autres, moins favorisés, s'étaient pourvus dans les magasins de Maulde de fusils, de baïonnettes et de munitions ; ceux-ci brandissaient des piques ; ceux-là, des fourches aussi disparates que leur équipement.

La troupe gagna l'Escaut ; un abatis plus enchevêtré que celui de la Scarpe en défendait l'approche. Elle tourna les obstacles ménagés devant une brèche et passa le fleuve sur un deuxième pont de bateaux jeté en prévision de la sortie.

Évitant à dessein la Plaigne et Belloi infestés d'espions, les volontaires disparaissaient au loin parmi les blés qui ondulaient, le pas sourd des gardes nationaux se perdait ; dans Mortagne le calme succédait à l'agitation. Il ne fut guère troublé, quand la porte d'une maison de bonne apparence, construite à l'extrémité du village, s'entr'ouvrit doucement.

Un homme, le tricorne rabattu sur les yeux, vêtu d'un vieil uniforme à la dernière mode Louis XV, armé d'un fusil de chasse, le pistolet à la ceinture, avança la tête, parut sur le seuil, s'élança vers le pont et, malgré sa tournure d'outre-tombe, courut à perdre haleine jusqu'à la forêt de Glanson. Il l'atteignit avant la troupe, s'arrêta, immobile, attentif, l'oreille tendue au moindre bruit. Satisfait de son enquête, il n'hésita plus, s'engagea sur un étroit chemin et disparut dans le taillis si fourré que l'œil n'en pouvait deviner les mystères.

Une nuit tranquille, emprisonnée sous les ormeaux aux fûts lisses et droits comme d'élégantes colonnes, s'appesantissait sur le sol. Près du ciel, les cimes feuillues s'argentaient, et la lune, qui ne rencontrait pas une seule clairière pour abreuver de ses rayons les fougères jalouses, étendait une dentelle étincelante au-dessus des noires ombres. Seules, au cœur des mousses, brillaient des lucioles, étoiles d'ici-bas.

Parfois un léger bruit agitait les ramures : quelque oiseau de nuit courant à une maraude d'amour, une branche craquant sous

le saut léger d'un écureuil, une brise froissant les feuilles. La terre réclamait le repos, désirait la paix, et la Guerre au diadème funèbre, à la robe tissée de fils noirs secouait sur ces moissons et ces futaies les plis de son manteau souillé de sang.

Les volontaires et les gardes nationaux arrivèrent à leur tour sur la lisière du bois. Comme le fantôme dont ils semblaient suivre les traces, ils firent une courte halte ; puis, détachant quelques éclaireurs, ils continuèrent leur route. D'un commun accord, les gens de Mortagne avaient pris la tête de la colonne, non que les jeunes recrues souhaitassent d'apparaître les dernières devant leurs adversaires, mais incapables de se guider la nuit à travers un pays inconnu, ignorant les ruses de l'ennemi, elles éventeraient moins sûrement une embuscade que des troupes rompues depuis trois mois à la guerre de partisans. Il fallait conjurer un échec ; mieux encore : on devait remporter un succès, car l'affaire où l'on s'engageait présentait d'autres périls que les escarmouches journalières et aurait une influence décisive sur le moral des troupes. L'expédition était dirigée contre la ferme de Morlies, poste avancé du camp de Maubray, à l'extrême gauche des Impériaux. Depuis le printemps, des Tyroliens placés sous le commandement du général comte Latour, composaient sa garnison. Embusqués à la lisière de la forêt, cachés derrière des arbres, cheminant à l'abri des buissons, ils avaient d'abord couvert l'armée autrichienne et assuré le secret de ses manœuvres ; mais, enhardis, ils ne se contentaient plus de fusiller tout paysan qui se hasardait dans leurs lignes, et s'abandonnaient à une frénésie de pillage

Avaient-ils atteint la ferme dévolue à la ruine, leurs éclaireurs ou leurs espions répondaient-ils de leur sécurité, ils s'élançaient à

l'assaut. Sous le choc de leurs lourdes épaules les portes geignaient, les meubles se brisaient heurtés à coups de crosse, la vaisselle craquait, culbutée du haut des bahuts. À cette orgie de destruction inutile se mêlaient, battant une mesure affolée, les cris des femmes blêmes de colère, les blasphèmes des hommes impuissants à se défendre, les pleurs des enfants jetés tout endormis au bas de leur berceau. Et devant cette désolation, devant ces charrettes où s'entassait le fruit de leurs rapines, devant ces paysans contraints de porter au camp de Maubray leurs propres dépouilles, les reîtres n'avaient que rires lourds, ne trouvaient que plaisanteries grossières. Si déjà loin les infortunés bravant les insultes, regardaient en arrière, leurs yeux s'agrandissaient d'horreur, leur gorge se contractait pour étouffer des imprécations : de longues flammes s'élançaient des granges, léchaient les murs et anéantissaient le toit familial.

Fallait-il s'étonner de l'entrain des volontaires et des gardes nationaux ! Humilier l'orgueilleux Latour, châtier les Tyroliens, depuis deux mois les gens de Mortagne ne nourrissaient pas d'autre désir.

Marsig, ancien sous-officier au Royal-Allemand, ci-devant greffier de la juridiction seigneuriale, aujourd'hui commandant élu de la garde nationale, épousait leurs justes griefs. Il soumit un plan d'attaque au général Dumouriez, mais en remit l'exécution à la pleine lune, sachant par expérience que les Autrichiens se gardaient mieux durant les nuits sombres. On convint encore qu'une démonstration bruyante, dirigée sur Bléharies par les troupes de Maulde, précéderait de quelques heures l'assaut de la ferme. L'ennemi trompé par la direction de la fusillade, dégarnirait sans doute Maubray et reporterait ses forces sur le point menacé.

La ruse avait eu plein succès : un déserteur belge venait d'en apporter la bonne nouvelle. Latour, inquiet pour sa droite, sortait du camp vers six heures du soir, franchissait l'Escaut au-dessus de Hollain et, appuyé sur Blélıaries, s'apprêtait à recevoir dès l'aube le choc de Dumouriez.

La ferme était toujours occupée, mais l'élite de la garnison campait à bonne distance.

Devancée par ses éclaireurs, l'avant-garde marchait avec prudence. Un signal imperceptible, un cri d'oiseau de nuit s'éleva du fourré, et l'homme sorti le dernier de Mortagne, écartant les hautes fougères, s'élança d'un bond dans le rang.

— C'est vous, mademoiselle Paule ?

— Oui, mes amis.

— Toujours la première au rendez-vous.

— Ne pouvant vous suivre, je vous précède.

— Nous avons bien tort de vous accueillir, l'affaire sera chaude.

— Songeriez-vous à reculer !

— Plutôt prendre une quenouille.

— En ce cas, taisez-vous.

— Une fillette, une enfant…

— Si l'on vous entendait !

— Vous trahit-on depuis que vous nous guidez chaque nuit ?

— Je compte sur votre affection ; à charge de revanche. Courage, les Autrichiens sont derrière ce bois… Accordons les violons.

Dès lors l'avant-garde s'en remit à son guide et, plus audacieuse dans sa marche, elle hâta le pas.

Voici que les ténèbres semblaient se résoudre ; les lumières arrêtées aux cimes des ormeaux perdaient de leur éclat ; les obscurités des régions inférieures devenaient plus légères et, fantastiques Briarées, les silhouettes des grands arbres se découpaient sur la plaine comme ensoleillée par la lune brillante. On atteignait l'orée des bois de Glanson.

Moment solennel : la ferme de Morlies était à quatre cents pas de distance. On la savait cachée là, tout près, au fond du vallon, dans la tache noire d'un bouquet de hêtres.

Le gros de la troupe se tapit le long des fossés qui bordaient la route, les hommes vérifièrent leurs armes, prêts à s'élancer au premier signal, tandis que les éclaireurs, profitant d'une haie vive, se glissaient jusqu'en face de la ferme.

C'était une construction rectangulaire, aux allures de forteresse, formée de quatre corps de logis autour d'une cour centrale. Ses murs de briques, d'un ton vineux, s'élevaient unis, sans ornement, sans une baie, hormis la porte aux lourdes huisseries percée vers le centre de la façade, dans le soubassement d'un pigeonnier massif comme une tour défensive. À gauche, devant l'étroite poterne jointe à l'entrée principale, un factionnaire montait la garde. Le fusil sur l'épaule, il allait d'une allure mécanique, faisait dix pas le long du mur, se retournait, dépassait de dix pas son

point de départ, oscillant avec l'isochronisme d'un pendule bien réglé.

On ne pouvait prendre Morlies que par surprise, et la ferme était bien gardée.

Les éclaireurs s'arrêtèrent désappointés. Seule M Paule s'avança et, plus souple qu'un félin, atteignit une mare dont les eaux sans reflets participaient de l'ombre qu'y jetaient les grands arbres poussés sur ses bords.

Elle ne pouvait apercevoir encore l'intérieur de la cour.

Alors ce fut un duel entre la prudente hardiesse de l'assaillant et la vigilance du factionnaire : un long rampement quand l'Autrichien évoluait sur lui-même, une immobilité de chose inerte lorsqu'il rebroussait chemin.

Elle approchait ; trente mètres la séparaient encore de l'étroite ouverture, mais à portée de sa main cessait la zone d'ombre, scintillaient, éclairées par la lune, les perles de rosée accrochées aux pointes des herbes rases.

Se soulevant, elle regarda.

Devant l'habitation du fermier, sur le chemin qui prolongeait le couloir voûté de la poterne, se dressaient de nombreux faisceaux. Six hommes groupés autour d'un feu brillant, noyés dans la fumée de leurs volumineuses pipes de porcelaine, faisaient bonne garde. Un cri du factionnaire et ils seraient debout, donneraient l'alarme, sortiraient, ou, pis encore, se barricaderaient à l'intérieur et se riraient de la rage impuissante de leurs ennemis.

Lentement, M Paule battit en retraite.

Bientôt un émissaire longeait la haie qui dissimulait l'avant-garde et se dirigeait vers le chemin où stationnait la troupe. Parmi les éclaireurs régnait un silence de mort, mais les oreilles restaient tendues, mais les yeux cherchaient à percer les ombres.

Un bruit lointain, cadencé se fait entendre : des pas lourds, réguliers comme ceux de soldats allemands foulant en mesure les dalles de la chaussée.

Le factionnaire, d'abord inquiet, s'arrête. Il croit reconnaître l'allure des siens et, tranquillisé, reprend sa marche automatique.

Sous l'ombre des arbres la patrouille s'approche ; pourquoi fuit-elle la lumière ?

— Wer da !

Àce qui-vive répond une voie mâle. Pour donner le mot d'ordre un homme s'avance, précédant de quelques pas des camarades à l'attitude menaçante : Guillaume Briez s'est réservé l'honneur de surprendre l'ennemi et la gloire d'affronter le premier feu.

La sentinelle reconnaît l'uniforme des volontaires, un blasphème s'échappe de ses lèvres, son arme s'abaisse, une courte flamme illumine le canon, la balle siffle, mais, au lieu d'atteindre le lieutenant, se perd en cassant de menus branchages dans la ramure d'un ormeau. M Paule a dévié la carabine et sauvé la vie de l'audacieux.

Maintenant, des profondeurs de la haie noire, des bords de la mare aux eaux donnantes les éclaireurs s'élancent ; l'un d'eux saute à la gorge du factionnaire et le renverse étourdi sur le sol, tandis que la courageuse enfant, suivie du lieutenant Briez et de

quelques hommes, atteint la porte encore ouverte, soulève le vantail et le jette hors de ses gonds.

Mais la détonation d'une arme à feu, le cri d'angoisse de la sentinelle ont averti le poste. Les Autrichiens volent aux faisceaux, saisissent les armes, courent vers le couloir voûté et se heurtent contre un impétueux ennemi. Bientôt remis de leur surprise, ils s'étonnent du petit nombre des Français et cherchent, en se reculant, à les entraîner dans la cour. Qu'auront-ils à craindre s'ils peuvent condamner la poterne et isoler l'assaillant ?

Briez et ses camarades devinent le piège. Tenir tête quelques minutes, c'est permettre au gros de la troupe de franchir le court espace qui sépare le chemin creux de la ferme. Et décidés à défendre quand même la tête du couloir, ils se massent, le sabre à la main, gardant comme suprême ressource leurs armes à feu.

Des quatre corps de logis s'écoulent des flots d'Allemands ; sous la voûte, où ricochent les balles, la fumée devient si âcre et si épaisse que nul ne s'y engage. Mieux vaut épargner un ennemi que frapper un frère d'armes.

Victoire !... Un hymne inconnu des Impériaux éclate formidable au milieu de la cour même ; un hymne aux accents farouches, entonné par des voix rauques. Introduits par la grande porte de la ferme qu'une main amie vient de leur ouvrir, les volontaires et les gardes nationaux sont au cœur de la place.

Alors, parmi les Autrichiens, c'est une terreur panique, une débandade, un sauve-qui-peut. Les braves entourent leurs officiers, se barricadent dans la maison du fermier et tiraillent par les fenêtres du premier étage ; les poltrons regagnent les étables et les granges où ils reposaient paisibles quelques instants aupa-

ravant, se cachent dans la paille, sans échapper aux baïonnettes des Français ; les habiles bondissent vers les lucarnes, arrachent les barreaux de fer et sautent dans les champs.

Une troupe victorieuse ne s'arrêtera pas devant les obstacles accumulés entre la cour et le premier étage de la maison où les derniers défenseurs se sont retranchés. Un combat corps à corps s'engage ; le commandant autrichien tombe frappé par devant, vingt hommes gisent à ses côtés.

La ferme est aux volontaires.

Grisés de poudre, enivrés de sang, les vainqueurs courent de chambre en étable, d'étable en grenier, de grenier en grange, ramassent des prisonniers qu'ils emmèneront comme otage, découvrent la caisse du régiment, s'emparent des papiers du général Latour et s'empressent de charger le butin sur des fourgons, car l'on ne peut garder la ferme trop proche de Maubray, si loin des lignes françaises.

— Partons.

— Hâtons-nous, ou Latour prévenu nous enfumera comme des renards pris au poulailler.

— Chaude affaire !

— Brillant début, tout à l'honneur de nos jeunes troupes.

— Nos pertes sont faibles.

— Deux hommes tués… Les blessés se déclarent en état de suivre la colonne.

— Il y a du déchet sur les Impériaux.

— À quoi tient-il que je ne fasse aussi vilaine figure que cet aristocrate ? repartit Guillaume Briez en considérant le corps d'un officier autrichien. Sans le secours d'un gnome qui détourna l'arme du factionnaire, la France pourrait faire son deuil de mes services. Je reconnaîtrai bien mon sauveur : il portait un vieil uniforme trois fois trop large pour sa taille.

— Un uniforme bleu à revers blancs ? demanda Marsig.

— Oui, et un tricorne.

— Quelque vieux soldat qui servit comme moi au Royal-Allemand. Mes hommes le connaissent : il habite, je crois, un hameau voisin. Très brave d'ailleurs, toujours en tête des éclaireurs.

— Dès l'entrée je l'ai perdu de vue.

— Il nous ouvrait la grande porte.

— Lui ?

— Il m'a semblé l'apercevoir comme je m'élançais dans la place.

— Signalez-le, il sera mis à l'ordre du jour. Le général Dumouriez désire éveiller l'esprit militaire des jeunes troupes et offrir de nobles exemples à leur admiration.

— Ce serait fait, si ces exploits n'étaient intermittents ! Un hibou courageux : il ne nous accompagne et ne se bat qu'avec la nuit.

Pourtant l'aube naissante se devinait rose derrière l'ombre noire des toitures, jetant de blafardes lueurs jusqu'au fond des chambres grandes ouvertes où gisaient les mourants et les bles-

sés, montrant dans sa dévastation le jardin piétiné, saccagé, aux fleurs ployées sous les cadavres.

— Il est temps de mettre le bois de Glanson entre nous et les Allemands, reprit Marsig en joignant Briez, qui examinait l'un après l'autre les gardes nationaux.

— Tout est prêt, mon commandant. L'avantgarde a pris la route de Morlagne.

— Les prisonniers sont-ils sous bonne escorte ?

— Ils ne s'envoleront pas, bien qu'à les voir fuir, on leur eût prêté des ailes.

— Les ailes de l'oiseau impérial ? Ils n'ont que ses appétits carnassiers.

La colonne se formait, joyeuse, fière de son triomphe. Parmi les volontaires le bonheur de survivre à ce premier engagement se montrait dans toute son exubérance.

— Ce n'est que ça la guerre !

— Pas de danger que je manque une seconde occasion de saluer les Autrichiens.|o|}}

— D'abord rien n'excite l'appétit comme une brochette d'ennemis proprement accommodés.

— Pourquoi sont-ils si lourds ! Je les porterais au camp, enfilés sur ma baïonnette.

— Silence, mille tonnerres ! cria Marsig. Mathieu, prends vingt hommes, tu flanqueras la gauche de la colonne. Quercy, lu éclaireras la droite avec ton escouade.

Par le flanc droit, droite… En avant… Marche…

Marsig franchit le dernier la grande porte et sortit de la ferme désormais abandonnée et silencieuse.

Les gardes nationaux et les volontaires foulaient l'or de ces grands champs de blé parcourus quelques heures auparavant. Ils s'avançaient vers Mortagne tambours roulant, trompettes sonnant, chantant à pleins poumons cet hymne des Marseillais dont ils avaient entonné les fières strophes dans la ferme conquise.

Aux clairs rayons du soleil levant, on apercevait les toits rouges du village dépassant les abatis défensifs, on distinguait les pommiers et les verdures luxuriantes qui enchâssaient les maisons, on voyait des femmes et des enfants accourus sur la rive droite de l'Escaut au-devant des triomphateurs. Les unes prises d'angoisse en songeant au prix de la victoire, les autres curieux de considérer sans crainte les prisonniers, ces Tyroliens dont la seule approche jetait l'épouvante.

Et les chants vibraient plus sonores à mesure qu'on se rapprochait. Soudain éclatèrent des acclamations, dans les yeux brilla l'allégresse. Un groupe de cavaliers aux panaches tricolores, aux dorures étincelantes, fendait la foule grise.

— Le général ! Notre père ! crièrent les recrues en faisant tournoyer leurs armes au-dessus de la tête.

Dumouriez s'avançait sur la chaussée, précédant de quelques pas le général Beurnonville et son état-major.

C'était un homme de cinquante-trois ans, robuste, de taille moyenne. Ses traits, modelés par larges plans, rappelaient les accents du métal martelé, ses cheveux enroulés grisonnaient sans le

secours de la poudre, mais dans l'œil vif, pénétrant, se devinait une intelligence jeune ; dans les fiers mouvements de la tête, un corps plein de vigueur. À la forme de la bouche, à la mobilité de l'expression ; à la fermeté de la main qui tenait les rênes, on reconnaissait un homme fait pour commander, plutôt que pour obéir, un chef merveilleusement apte à conduire cette jeunesse ardente, indisciplinée, jetée sur la frontière par l'Assemblée nationale.

Lafayette, qui le redoutait et dont le faible Lukner subissait l'ascendant, lui avait fait donner le commandement du camp de Maulde à peine organisé par le général Beurnonville, exposé sans défense aux premiers coups de l'ennemi. Loin de se dérober à cet honneur, Dumouriez s'était épris des périls de sa tâche, élevant des ouvrages, réconfortant les soldats, manœuvrant le jour, escarmouchant la nuit avant de jouer dans une bataille rangée le sort de la campagne.

Le coup de main du commandant Marsig sur l'extrême gauche des Autrichiens le séduisit ; mais appréciant les périls de cette expédition aventureuse, il renforça la garde nationale, choisit pour le représenter son meilleur officier d'ordonnance, inquiéta toute la nuit la garnison de Bléharies et se tint prêt à secourir les téméraires dont il aimait l'audace.

Sur un ordre de leur chef, les éclaireurs se rangèrent le long de la chaussée et cédèrent le pas aux prisonniers et aux charrettes.

Àson tour la colonne fît halte, tandis que le commandant Marsig saluait le général.

— Des prisonniers ?

— Oui, mon général.

— Du butin ?

— Oui, mon général.

— Victoire complète… Bien, très bien cela ! Vos hommes…

— L'amour de la patrie, la haine de l'étranger ont éveillé dans leurs âmes les vertus des héros.

— Héros encore un peu novices, ne put s'empêcher de reprendre Dumouriez considérant le désordre des vainqueurs et la bizarrerie de leur accoutrement. Patience, mes amis, tout s'apprend, tout se perfectionne. D'ici peu nous en remontrerons aux Prussiens eux-mêmes.

« Messieurs, rectifiez l'alignement et faites ouvrir les files, je veux traiter vos hommes en vieux soldats et les passer en revue. »

Il interrogeait l'un, louait l'autre, adressait aux jeunes gens quelques propos de corps de garde et les laissait tous électrisés par ses paroles encourageantes, dominés par sa supériorité pleine de bonhomie, confiants dans sa sollicitude. On le suivrait partout où il commanderait d'aller ; on ferait tête à l'Europe coalisée !

Dumouriez avait atteint la gauche de la colonne. Les gardes nationaux s'agitaient, chuchotaient, mettaient au premier rang les plus grands d'entre eux. Le général eut un froncement de sourcils ; mais attribuant ce désordre au désir de masquer les hommes mal vêtus, il s'engageait entre la première et la seconde file, quand un soldat permuta de nouveau.

— Te tiendras-tu tranquille ? Sors des rangs ! M Paule, qu'il interpellait ainsi, semblait peu disposée à obéir. Son uniforme, vieille défroque de l'armée royale, son énorme tricorne, sa persistance à se cacher firent naître un soupçon dans l'esprit de Dumouriez.

— Viens-tu du camp de Condé ? Te croirais-tu parmi des traîtres ? Les soldats de la République savent obéir !

— Je réponds de sa loyauté : c'est un brave, interrompit Marsig. Hardi, toujours en tête des éclaireurs…

— Il entra le premier dans Morlies, ajouta Briez.

— Et ouvrit la grande porte au bataillon alors que l'ennemi chassait les nôtres de la poterne.

— Pourquoi cette mine pileuse et cette attitude de coupable pris en faute ? Avance !

Plus basse encore tombait la tête de la jeune fille. Pas un mot ne sortait de ses lèvres, pas un mouvement qui annonçât l'intention d'obéir.

— Triple sot ! s'écria Marsig.

La saisissant par le bras, il l'entraîna.

— Lève la tête !

Et d'un geste brusque il décoiffait le récalcitrant. En tombant le tricorne découvrit une lourde tresse brune pareille à un bandeau royal, un front blanc et pur aux tempes veinées de bleu, de longs sourcils et des cils noirs ombrageant de leur velours des yeux étincelants. Puis, des joues encore enfantines dont la

pourpre ardente se mêlait au fard mal enlevé et aux mouches brunes laissées par les cartouches déchirées avec les dents. Une taille fine se devinait sous les plis de la casaque ; noires de poudre comme les lèvres, souillées de boue comme les vêtements, des mains longues et belles sortaient des manches trop larges.

— Une jeune fille ! dit Dumouriez en relevant brusquement la tête par un mouvement qui lui était familier.

— Une jeune fille ! répéta comme un écho le commandant Marsig.

Il la regardait, la dévisageait et doutait encore.

— Ma fille…, ma petite Paule…, elle !… Le sifflement des balles a donc paralysé mon cœur…, la fumée a obscurci mes yeux que je ne l'ai point encore reconnue !

Devant l'émoi du vieil officier chacun se taisait.

— Ma fille parmi les volontaires… Paule à Morlies !

Il demeurait sans voix, étranglé par la surprise que lui causait pareille audace, étouffé par l'orgueil que lui inspirait la bravoure de son enfant, incapable de la blâmer, hésitant à l'approuver.

Elle embrassait ses genoux et lui demandait pardon. Elle disait ses mortelles angoisses depuis qu'il sortait la nuit à la tête des paysans de Mortagne, harcelait les Impériaux, préparait des embuscades, défendait les fermes que l'ennemi pillait et incendiait ; ses transes jusqu'au matin en espérant son retour à la maison solitaire. Reviendrait-il, ce père chéri ? Téméraire, insultant

au danger, courant au-devant des balles, déjà n'avait-il pas péri au fond d'un bois où il s'était traîné à demi mort ?

Un jour, rentrant plus tard que de coutume, le soleil bien haut, il dit avoir échappé, par miracle, aux Tyroliens qui remmenaient. Il se serait tué plutôt que d'endurer le martyre des geôles d'Allemagne.

Àla suite de cet aveu, elle avait pris un parti décisif. De complicité avec ses voisins, vêtue d'un vieil uniforme paternel, elle sortait le soir de la maison abandonnée, se joignait aux gardes nationaux, faisait le coup de feu parmi les éclaireurs, veillait sur son père et, dès l'aurore, volait vers Mortagne afin de rentrer la première au logis. La durée insolite de l'expédition sur Morlies, l'arrivée imprévue de Dumouriez ne lui avaient pas permis de suivre sa constante habitude.

Devant ces témoignages d'un amour filial si soigneusement dissimulé, Marsig se souvenait des rougeurs subites de l'enfant et revoyait son attitude embarrassée quand il l'entretenait de ses périls. Comment n'avait-il pas deviné son ange gardien dans cette créature héroïque ! Il l'attirait à lui, la pressait convulsivement dans ses bras ; sur les joues bronzées du vieux commandant roulaient des larmes que buvaient les baisers de Paule.

Moins formaliste que les officiers de cour, expert dans le maniement des hommes, Dumouriez se gardait d'interrompre l'expansion si douce du père et de la fille. Il épiait, attentif, les sentiments qui se peignaient sur le visage des volontaires et suivait les progrès de l'émotion qui, des principaux acteurs de cette scène, gagnait les assistants.

Une jeune fille apparaît. Suivie de rustiques soldats, elle s'élance la première dans la ferme, en ouvre la lourde porte sans souci des balles ennemies, communique aux combattants cette griserie avant-courrière de la victoire. Son courage et son exemple décident de la prise de Morlies. Combien plus grande serait son influence si elle appartenait à l'armée régulière ! Sa bravoure deviendrait une aide incomparable, sa présence exalterait le patriotisme des recrues qui, faute d'instruction, d'expérience et de discipline, n'avaient pas d'autre ressort. Pour la suivre, le conscrit pusillanime aurait du cœur ; pour la devancer, le vieux soldat trouverait des forces. Les actes valent mieux que les proclamations ; dans la détresse de la patrie nul instrument de salut n'est à dédaigner. Les avisés et les audacieux jouent avec le hasard, les médiocres et les timides en sont le jouet.

— Quel âge avez-vous, mon enfant ? dit-il avec douceur.

— Dix-sept ans, mon général.

— Votre belle conduite vous donne des droits à la reconnaissance de la nation ; que désirez-vous ?

Elle restait rougissante, très émue, ses regards interrogateurs tantôt fixés sur son père, tantôt reportés sur Dumouriez, le visage strié de clairs sillons tracés par les larmes à travers la poudre et le fard, sublime en sa simplicité d'enfant courageuse, charmante sous son vieil uniforme qui l'eût rendue grotesque s'il ne l'eût embellie par contraste. Une longue hésitation n'était pas le fait de sa nature énergique. Elle releva ses yeux candides et, bien en face, comme à la bataille, sans timidité ni hardiesse :

— Je voudrais combattre sous vos ordres ; je voudrais être soldat.

— Soldat !… Accordé. Ce soir vous signerez votre engagement et serez inscrite sur les contrôles des volontaires.

L'enthousiasme, jusque-là contenu par la présence du général, transportait officiers et soldats ; des cris de joie, des acclamations couraient de rang en rang et justifiaient les prévisions de Dumouriez.

— Vive le fusilier Marsig !

— Vive le général !

— Vive la France !

Et la fièvre glorieuse étreignait les témoins de cette scène.

— L'enrôlement ! Pour nous aussi l'enrôlement ! reprirent les paysans fanatisés.

— À Maulde ! Vous serez tous incorporés.

La petite troupe dépassa Mortagne, franchit la Scarpe, traversa la plaine marécageuse tendue comme une inondation protectrice au pied des redoutes inachevées et gravit les hauteurs de Maulde, soutenue par des roulements de tambour, soulevée par les sonneries de trompette mêlées aux chants des volontaires.

« Que veut cette horde d'esclaves,|0|4}}

De traîtres, de rois conjurés ?|0|4}}

Pour qui ces ignobles entraves,|0|4}}

Ces fers dès longtemps préparés ? »|0|4}}

Sur un tambour, devant l'autel de la patrie, le registre d'enrôlement se couvrait de noms, de signes étranges, de croix que ja-

mais l'on ne renie. Grands ou petits, forts ou faibles, jeunes ou vieux, et jusqu'aux vierges sages défiaient l'étranger. Tous ils voulaient combattre, tous ils voulaient disputer le sol envahi, tous ils offraient le sang de la France comme rançon de l'univers délivré.

« Amour sacré de la pairie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs. »

Guillaume Briez s'approchait de Paule debout près de son père :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous dire ma profonde reconnaissance et tous mes regrets de ne vous l'avoir pas encore exprimée. Depuis l'aurore, je cherche mon sauveur. Mais je n'espérais pas devoir la vie à une main de femme. Ma gratitude se grandit d'une admiration dont je dépose à vos pieds le très respectueux témoignage.

02

La belle ferme de Morlies, où les volontaires venaient de récolter leurs premières gerbes de gloire, ne prétendait pas à tant d'honneur. Mieux connue des moines que des soldats, habituée aux pieuses oraisons, craintive des fusillades, elle était bien d'Église.

L'abbaye de Saint-Amand dont elle dépendait, l'une des plus riches du royaume et la maîtresse incontestée du Hainaut français, s'étendait, puissante et superbe, au confluent de l'Elnon et

de l'Escaut, sur les ruines de l'humble sanctuaire consacré par saint Amand. Vers l'an 1630, dom Nicolas Dubois, de l'ordre des bénédictins, en avait couronné le faîte.

Des arbres séculaires jetaient leur ombre calme sur le couvent, des courtines massives plongeaient leurs escarpes dans l'eau courante des fossés profonds. La salle du chapitre et celle des hôtes occupaient la façade ; puis s'étendait une vaste cour où se groupaient la demeure du seigneur abbé, palais aux lignes sévères, le noviciat et un cloître surchargés de sculptures délicates, dallés de marbres aux chatoyantes couleurs.

Dominant cette majesté de pierre, une église bouclait dans les nues les berceaux de ses nefs, élevait vers le ciel les pinacles de ses clochers. Par les beaux jours, Tournay, Mous et Valenciennes pouvaient jalouser la flèche de son beffroi géant.

L'ornementation intérieure répondait aux magnificences des façades.

De grands artistes avaient tissé dans le chêne des lambris une dentelle où se jouaient des plantes, des fleurs et des oiseaux, ciselé les portes de fer et les rampes de bronze, serti en un réseau de plomb les gemmes des verrières, peuplé de chérubins ravis aux plaines de Flandres les nuages d'or qui, de l'autel, semblaient monter vers le paradis. Rubens avait peint un admirable triptyque : le martyre de saint Étienne. Les arts chrétiens s'étaient complus dans l'érection, de l'édifice sacré du pays de Pévèle, s'étaient appliqués à l'embellissement d'un sanctuaire où se manifestaient la puissance mystique et la richesse temporelle des fils de saint Benoît.

Sur une lieue et demie d'étendue, la paroisse de Saint-Martin appartenait tout entière à l'abbaye ; l'État de Saint-Amand, avec ses vingt mille habitants, ses communes de Lecelles, Rosult, Salmon, Rumigies, Nivelle, Maulde, Sars et Rosières ressortissait à sa juridiction et subissait ses privilèges seigneuriaux. Déjà maîtresse des sept huitièmes des biens-fonds, elle prélevait la dîme sur les terres restées libres, à raison de douze gerbes et demie pour cent.

Quant aux charges d'État, elles pesaient toutes sur le paysan : ainsi le voulait une loi barbare. Lui seul payait le denier royal et les intérêts d'une lourde dette remontant à la réunion du Hainaut à la France ; lui seul devait construire ou restaurer les édifices publics, entretenir les digues de la Scarpe, curer les canaux du Décours, de la Traitoire et du Manquet.

Et comme dédommagement de la dîme, des aides et de la corvée, la potence, la prison, la salle du vingt-deux où l'on corrigeait les délinquants à coups de martinet.

Encore, si les redevances si péniblement acquittées eussent profité au monastère, au Hainaut, à la France ! Mais elles enrichissaient l'Angleterre : Louis XIV en avait disposé au profit d'un Stuart, l'archevêque d'York.

Les haines lentement accumulées, les rancunes provoquées par tant de misères et de souffrances, l'abbaye en portait le fardeau. Il était trop lourd, même pour ses robustes murailles.

Dès longtemps, la bourgeoisie de Saint-Amand formait deux factions divisées par leurs intérêts, séparées par leurs sentiments.

Quelques généreux idéologues, quelques philosophes grossis des mécontents, épousaient les douleurs du paysan et s'associaient aux griefs populaires, tandis que les bourgeois en charge, les maîtres ouvriers jouissant de privilèges corporatifs et les artisans grandis à l'ombre très longue de l'abbaye subissaient, fidèles et soumis, l'influence monacale.

Les novateurs reconnaissaient pour chef un notaire, Pierre Briez. Intelligent, nourri d'études sérieuses, subjugué par les philanthropes et les économistes, il citait Vauban et Montesquieu, étudiait Adam Smith, leur préférait Rousseau. Il n'avait jamais hésité sur sa route. Chrétien, il défendait le peuple las de souffrir ; libéral, les opprimés ; Français, la France du Dieu de charité. Sa haute vertu, la rigidité de son âme le retenaient dans la résignation qui soumet les désirs aux ordres du destin, mais ses penchants et le caractère de ses lectures l'avaient mûri pour la République.

Une vie d'incessant labeur que la sienne. En été comme en hiver le premier à son étude, il recevait les clients matineux, grossoyait dans l'intervalle, n'ayant qu'un seul clerc pour copier les actes, et, le soir venu, remontait auprès de sa femme, à qui l'unissait une étroite tendresse.

Beaucoup plus jeune que son mari, la belle Catherine brillait encore de tout l'éclat des fleurs épanouies. Alerte, caressante dans ses allures, ardente dans ses affections, il semblait qu'elle eût hérité du sang bleu des Maures transporté au cœur des Flandres sous la domination espagnole. Belle, pourtant, elle ne l'était pas ; séduisante, attirante plutôt. Dans un pays dévolu aux blondes aimées de Rubens, ses yeux de jais, son teint mat, ses lèvres sanguines, sa taille souple et mince, la délicatesse aristo-

cratique de ses mains et de ses pieds retenaient le regard, malgré la sévérité de cottes sombres, comme il convenait à la femme d'un sage notaire. D'ailleurs, très pure en ses pensées, méthodique, ordonnée, un peu fourmi depuis que le tabellionnage déteignait sur elle, Catherine était la digne compagne de maître Pierre Briez.

Un seul chagrin avait traversé sa vie et strié d'argent les noirs bandeaux échappés aux malines de sa coiffe. Son Guillaume, cet enfant tant chéri, s'était dérobé à sa tendresse, obéissant à une invincible vocation, ou plutôt épouvanté d'une existence monotone, au milieu des dossiers poudreux de l'étude.

Briez s'avouait bien que son fils montrait peu de pénétration quand il s'agissait de préparer un contrat ou de conjurer, par la rédaction habile d'un testament, la discorde et les procès, mais il attribuait à l'inexpérience et à l'étourderie une inaptitude résultant d'une profonde aversion pour une carrière où la patience, la méthode, la prudence étaient vertus de rigueur.

Guillaume pria sa mère de se faire son interprète et de parler de son goût pour les armes. La révélation inattendue de ses étranges penchants jeta un trouble profond dans l'intérieur paisible de la famille.

D'habitude, Pierre consacrait aux siens l'après-Original midi du dimanche, se perdait avec eux sous les ombrages des Boues Saint-Amand, thermes célèbres dans le Hainaut, et semblait oublier tout un jour les soucis de son absorbante profession. À la suite de la confidence fatale, trois dimanches passèrent sans que la famille Briez s'accordât le plaisir accoutumé ; pendant trois dimanches les voisins, curieux et toujours aux aguets, s'ingénièrent

à deviner le motif de cette retraite ; pendant trois dimanches, le notaire s'enferma dans son étude. Il minutait avec ardeur, il copiait avec rage les rôles réservés à la plume de M. Prudent. À le voir grossoyer, on eût dit qu'il voulait excuser l'infidèle auprès de ses chères liasses. En réalité, il réfléchissait.

Tout était mystère et douleur dans cet abandon. Comment un héritier des Briez, élevé loin du bruit des armes, pouvait-il faillir à son origine et s'éprendre d'une carrière noble, où les bourgeois ne rencontraient que déceptions et avanies ?

Cette étude, dont les gens du Hainaut connaissaient tous les panonceaux dorés, cette étude, devenue si florissante depuis quarante ans qu'il la dirigeait, le capital d'ordre et de probité si laborieusement amassé comme le plus précieux héritage enrichiraient un étranger ! Un homme qui n'aurait ni sa méthode, ni sa rectitude d'esprit, ni son honorabilité professionnelle, dénouerait ces liasses jaunies amoncelées jusqu'aux poutres de chêne, compulserait ces dossiers où dormaient les secrets de tant de familles, pendant que son fils serait exposé aux périls des garnisons, plus redoutables que les hasards de la guerre !

Certes, l'artillerie, objet des préférences de Guillaume, offrait au bourgeois un avenir moins précaire que les autres armes. On pouvait devenir officier, on ne reniait pas une obscure naissance dans des régiments accessibles à la roture, on y professait des idées libérales sans écho à la cour. Mais ces minces avantages valaient-ils la vie calme et indépendante que Guillaume dédaignait ? Le vieux notaire ne le croyait pas.

Lorsqu'il eut sondé la plaie de son âme et analysé sa douloureuse déception, il ne s'engagea pas dans une voie sans issue. Le

quatrième dimanche, au lieu de gagner, morose et silencieux, le sanctuaire des liasses, il commanda d'atteler le carrosse. On irait comme autrefois passer la journée aux thermes de Saint-Amand, on se promènerait comme jadis sur la Grève des Princes. Depuis un mois, il s'était écoulé un siècle.

Et quand le soir, après une journée très belle, donnée tout entière au bonheur de respirer les senteurs des foins coupés, on revint au sévère logis :

— Catherine, as-tu préparé le trousseau de l'enfant ?

— Dans quel but ?

— L'heure est venue.

— Quoi !

— La semaine prochaine, je conduirai Guillaume à la Fère. Je me suis enquis de ses chefs, il leur sera recommandé.

— Mon père..., vous consentez ! — Au père la plume, au fils l'écouvillon. Un vaillant soldat vaut peut-être un paisible notaire.

Guillaume eut un tel débordement de joie qu'il ne put le contenir. La jeunesse ne soude pas les blessures que laisse son égoïsme.

Catherine remercia son mari, mais, silencieusement, toute la nuit, elle pleura.

Pourquoi faisait-elle violence à l'autorité paternelle, pourquoi ébranlait-elle de sa propre main cette inflexible barrière qui retenait à ses côtés un fils chéri ? Trop aimante pour résister à l'enfant dont elle partageait les enthousiasmes et dont son âme ar-

dente comprenait les élans, elle l'avait soutenu, mais le regret de sa tendresse l'étouffait, le secret désir d'éloigner une séparation au-dessus de ses forces de mère la torturait.

Ce fut Pierre Briez qui précipita le départ. Dès cette époque, le notaire, que ne retenait plus aucune crainte, s'abandonna tout entier à la direction du parti libéral. Il se réunissait à ses amis Leblanc et Davanne, animés comme lui d'un ardent libéralisme. On causait ; on commentait les renseignements reçus de Valenciennes, de Lille ou de Douai ; on lisait les adresses des comités voisins ; on discutait les événements avec le désir sincère de raffermir le trône ébranlé par le règne précédent et le souci de grouper autour du monarque un peuple fidèle et respectueux. Dans leur idée, l'émancipation sociale se liait au bonheur universel. Ils croyaient, en prêchant la liberté, travailler pour les hommes, en exaltant l'égalité revenir aux traditions de la primitive Église, en renversant les privilèges consolider la royauté.

Les réunions devinrent plus nombreuses quand il s'agit de désigner les membres du tiers que le Hainaut français enverrait aux États généraux. Briez rédigea les cahiers de Saint-Amand. Il y exposait, en sujet loyal, les griefs de la population, demandait humblement au roi de placer à la tête du couvent un abbé français, et le suppliait de contraindre le bénéficier à la résidence.

La loi de 1790, la désaffectation de l'abbaye de Saint-Amand, le sac du monastère, la dispersion de ses précieuses archives, le pillage des seigneuries de Mortagne, de Raisme et de l'Esfalotte prouvèrent qu'on avait trop tardé à faire justice.

Les nobles émigrèrent et se groupèrent autour de Condé ; les bénédictins, éloignés de la vie réelle, par la sévérité de leurs

études, crurent à la brièveté de l'orage et gagnèrent Tournay pour attendre, en vue de leur beffroi, la fin de la tourmente.

Parmi les bourgeois royalistes restés à la suite de cet exode les défenseurs de la cause monacale, le tanneur Fulgence Descart avait pris, en raison de son zèle bruyant et de son ardeur intéressée, une situation prépondérante. Il s'était imposé à ses protecteurs devenus ses protégés, comme le champion de leur cause.

Très laid avec son nez aplati et ses yeux bridés, mal planté sur des jambes torses, il n'avait jamais eu d'âge ; les registres de la paroisse lui donnaient pourtant quarante automnes.

Son père, dîmeur de l'abbaye, chargé par les moines du prélèvement de la huitième gerbe, avait laissé dans le pays une mémoire exécrée. À l'entendre, les paysans s'arrangeaient pour jeter les plus petites javelles dans les chariots du monastère et lui réserver le blé des côtes, moins beau que celui des bas-fonds. Accusations fondées, mais peccadilles vénielles qu'excusait la misère des coupables. Scrupuleux et incorruptible, car il croyait défendre les biens du ciel, Jean Descart poussait parfois le zèle jusqu'à mettre la faux dans les moissons, indifférent au massacre de tout un champ pourvu qu'il choisit à son tour les chaumes droits et secs, les grains lourds et dorés.

Une nuit, le dîmeur ne rentra pas à Saint-Amand ; on le crut au guet. Le lendemain on se mit en quête, et son cadavre, criblé de blessures, fut découvert par delà la frontière. Un fermier belge, nommé Moreur, fut soupçonné, puis arrêté. Il s'ensuivit un long procès ressortissant à la juridiction abbatiale et, comme tel, tenu secret. Quelques mois plus tard, la potence du Moulin aux Loups se montrait plus communicative que les bénédictins, et

prouvait par un témoignage irrécusable que l'abbé, en tant que seigneur belge, s'attribuait toujours le droit de haute justice.

Le dîmeur laissait une femme et un garçon très chétif. L'une fut confiée aux sœurs de la Paix ; l'autre recueilli dans le monastère. C'était les préserver tous deux de nouvelles vengeances.

Fulgence reconnut mal la charité des religieux. Chantait-il au lutrin ? on voyait frémir dans leurs nuages d'or les anges radieux. La procession sortait-elle, pour appeler sur Saint-Amand les bénédictions du ciel ? il déparait par sa disgrâce la jolie cohorte d'enfants de chœur qui jetaient la jonchée et balançaient l'encensoir devant le Saint-Sacrement. Et avec cela sournois, gourmand, jaloux comme un déshérité, ingrat envers ses bienfaiteurs capables, à l'en croire, de liarder sur le prix du sang paternel.

Soit compassion, soit souci d'encourager le zèle de leurs serviteurs, les moines gardèrent Fulgence jusqu'à vingt-cinq ans. Une occasion d'utiliser cet inutile se présenta, ils la saisirent avec empressement.

Maîtresse d'immenses troupeaux nés sur ses terres ou dans les étables de ses fermiers, disposant chaque année d'un grand nombre de toisons, la communauté avait fait construire une filature et une tannerie à l'extrémité de Saint-Amand et y entretenait une centaine d'ouvriers. Fulgence hérita la tannerie. L'atelier marchait en vertu d'une longue impulsion ; si maladroit qu'il fût, le jeune homme rendrait encore quelques services.

On l'installa. Etonné de lire un respect de commande dans l'attitude de ses justiciables, il prit de son importance une haute idée, crut avoir dompté l'univers et pensa rayonner de tout l'éclat de l'abbaye concentré en sa personne. Dans sa naïve infatuation,

il en vint un jour à constater sans terreur qu'il était amoureux. Malgré l'épaisse enveloppe qui semblait le garantir de toute atteinte, son cœur battait pour les deux filles d'un cultivateur des environs, Vincent Lenobelle, maître, sauf les charges et redevances seigneuriales, d'une petite ferme acquise et agrandie par plusieurs générations de paysans.

Habiles comme Arachné, les jeunes villageoises savaient mieux qu'aucune nouer les mailles de ces belles Valenciennes si prisées des nobles dames, des prélats et des marguillières ; heureuses comme des fées bienfaisantes, elles connaissaient de la vie les horizons, que ne trouble jamais la tempête. À l'ombre des grands ormeaux qui formaient une voûte royale au-dessus de l'humble toit paternel, une pelote de dentelière sur les genoux, elles rêvaient d'un ciel où se fût prolongé le tranquille bonheur de la terre, et les fils glissaient invisibles entre leurs doigts agiles, un cantique flamand s'échappait de leurs lèvres, accompagnait, monotone, les heurts des bobines. Et le dimanche, quand elles venaient aux offices, pieuses, sages, charmantes sous leurs modestes atours, elles croyaient voir la Vierge leur sourire et tendre vers elles une main protectrice.

La Vierge et les saints se plaisent au ciel ; les diables mécontents de leur sombre séjour lui préfèrent la terre.

Fulgence s'éprit définitivement de l'aînée, de la plus frêle, une blonde délicate, angéliquement belle avec ses grands yeux verts, avec sa bouche ingénue, toute souriante, une blonde aussi mince que la Madone à la robe dorée, à la ceinture étincelante, tourière attitrée du couvent. Convaincu d'ailleurs par une patiente expérience qu'il la pourrait regarder jusqu'à la consommation des siècles sans attirer son chaste regard, il échafauda de machiavé-

liques combinaisons et poursuivit l'exécution de son plan avec une habileté dont on ne l'eût pas cru capable. Telle se développe la ruse de l'animal poussé par ses instincts.

D'abord ce furent d'humbles visites au prieur, une déférence obséquieuse à l'endroit de tous les bénédictins, un zèle chaque jour croissant pour les intérêts sacrés, puis une piété régulière, une ferveur grandissante, une présence assidue à la grand'messe de l'abbaye et au prône de la paroisse. L'avait-on vu aux vêpres de Saint-Martin, on le rencontrait encore aux compiles de Saint-Amand.

Il manœuvra six mois. Ce délai expiré, il s'ouvrit de ses intentions au prieur, plaida sa cause d'un air innocent, montra l'intérêt de l'ordre à placer en des mains fidèles une petite ferme enclose dans les terres abbatiales.

Touché de compassion, peut-être frappé des avantages que Fulgence faisait miroiter à ses yeux, le religieux accorda son appui, promit de s'entremettre dans cette négociation, mieux encore, tint parole.

Qui eût résisté aux conseils du vénérable prieur et méprisé un enfant du monastère ? Vincent Lenobelle acquiesça ; la petite Berthe obéit. Elle connaissait l'histoire de Jephté ! Comme la fille du héros de Galaad, elle eût voulu pleurer avec ses compagnes l'immolation de son bonheur ; on lui refusa cette grâce.

Et ce fut ainsi qu'au printemps de l'année 1772, la blonde dentelière et Fulgence, le gros tanneur, vinrent habiter une maison de la rue des Anges, dépendante de l'abbaye, et pour la location de laquelle l'économe stipula une redevance annuelle d'une garniture d'autel et de trois aunes de large valenciennes.

Le cœur de Fulgence était bien étroit. À côté de son amour il trouva pourtant la place d'y loger la jalousie. Une jalousie stupide, déraisonnable, sans fondement, d'abord concentrée, difficilement contenue, bientôt débordante.

Dès le jour de ses noces, des observations blessantes, des conseils oiseux, des réprimandes inutiles initièrent Berthe aux joies de la vie conjugale. Une femme chaste devait renoncer à ces belles dentelles dont elle se parait avec une joie de coquette ; leurs mailles immodestes laissaient transparaître la nacre de la peau, encadraient l'or des cheveux ou jetaient une ombre trop douce sur le visage. Elle devait harmoniser sa tenue avec sa nouvelle situation et garder en tout temps la retraite claustrale du logis. Berthe avait vingt ans, il lui en souhaita quarante et lui prouva que la doyenne des sœurs de la Paix mettait trop de recherche galante dans sa façon d'ajuster la cornette.

Elle ne protesta pas : l'holocauste consommé, son âme était fermée aux regrets. Cette attitude paisible exaspéra les inquiétudes de Fulgence. Aussi bien les journées lui semblaient éternelles comme les peines de l'enfer quand, retenu à l'atelier, n'osant le quitter sous peine d'encourir les réprimandes du prieur, il laissait sa femme dans le logis de la rue des Anges. Alors, il hâtait son retour, il imaginait de la surprendre ; et quand il la trouvait seule, sa pelote de dentelière sur les genoux, les bobines sautant en cadence, quand, à sa vue, elle levait vers le ciel ses beaux yeux chargés de résignation, il augurait mal de ce grand calme et redoublait de méfiance. Une résistance digne, témoignage d'une irréprochable vertu, lui eût inspiré moins de craintes. Sa femme le trompait, sa femme le tromperait si Dieu n'y mettait ordre.

Dieu !… C'était un défenseur incorruptible, un gardien vigilant, le seul allié dont il n'eût pas à redouter la trahison ; mais pour l'intéresser à une cause si terrestre il fallait des intermédiaires.

Un bénédictin avait embastillé Fulgence dans le mariage, aux bénédictins de défendre la forteresse conjugale.

Vivement sollicité, le prieur ne put contenir une juste colère. La mine contrite de Fulgence le radoucit : la misère morale de cet homme ne méritait que la pitié. Une épouse pure et vertueuse provoquait la jalousie et le soupçon ; combien devaient souffrir les maris des coquettes et des concupiscentes !

« Femme, femme, tu n'as pas deux noms, tu n'as pas deux visages ! Saint Benoît, en imposant à ses fils une vie chaste, leur vendit la paix à vil prix. »

Pourtant le tanneur insistait, et l'émotion, qui exagérait ses traits informes, accentuait les lignes épaisses d'un corps affaissé.

Un sourire dissimula le mépris du religieux :

— Consulte le sergent de notre prévôté.

— Ce vieux militaire ?… J'y songerai.

Fulgence prit le conseil au sérieux. À sa prière, le sergent promit d'épier la jeune femme, d'observer l'heure et la durée de ses absences, de connaître le motif de ses courses et le but de ses promenades, d'espionner les gens entrés chez elle et de noter la longueur ou la brièveté de leurs visites.

Le digne soldat apprécia si bien les charmes de sa mission qu'il voulut éprouver par lui-même l'invulnérabilité du cœur dont

il avait la garde. Berthe comprit et sa douleur s'augmenta de cet outrage.

Vincent Lenobelle avait trop pleuré sur les larmes de sa fille aînée pour confier au prieur le soin de marier la cadette. Bernard Marsig, ancien sous-officier au Royal-Allemand, nommé, à la suite d'une réduction des cadres, greffier de la juridiction seigneuriale de Mortagne, la lui demanda.

C'était un rude Alsacien, point beau, aux grands yeux bleus, au visage énergique, à l'allure militaire, au ton brusque, au cœur loyal. Il fut agréé.

En le voyant, Fulgence ressentit une nouvelle atteinte de jalousie. D'ailleurs, entre ces deux hommes si dissemblables, des liens de parenté ne pouvaient engendrer une mutuelle sympathie. Ils se rencontraient chez leurs beaux-parents à l'occasion de Pâques ou de la kermesse. Mais après la mort de sa femme qui lui laissait, suprême souvenir d'un amour sans nuage, une jolie et brune fillette, Marsig négligea d'abord la ferme et, dès que les Lenobelle eurent quitté ce monde, il ne parut plus à Saint-Amand.

Les années s'écoulaient. Sur la petite Paule Marsig concentrait la tendresse de son cœur. Il se montrait à la fois un père vigilant, une mère attentive, un frère affectueux, une sœur dévouée. Entre le père et la fille tout était commun : les promenades en forêt parmi les hautes fougères, les courses sur les chaussées plates ou à travers les prairies, la pêche dans les eaux limoneuses de l'Escaut ; puis, en hiver, des lectures instructives faites à haute voix par l'enfant studieuse. Entre leurs deux âmes jamais ne se glissa un attachement étranger, jamais Marsig n'eut le désir de reporter sur une marâtre une parcelle de l'affection réservée à sa petite

Paule, jamais Paule n'envia le sort des enfants du village blottis sous les ailes protectrices d'une mère. Son père lui suffisait ; elle voyait en lui une émanation terrestre du Dieu caché là-haut, très haut, derrière l'azur du ciel.

Un jour, il lui parla de tante Berthe ; elle vivait à Saint-Amand :

— Voudras-tu la connaître ?

Il l'interrogeait avec contrainte. Et pourtant, s'il disparaissait, Paule resterait seule, sans appui, sans protecteur. Cet avenir, entrevu comme en un mauvais rêve, l'encourageait, malgré ses répugnances, à se rapprocher des uniques parents de sa fille.

— Une tante… et un oncle ! répondit-elle froidement, instruite à l'insu de Marsig de ce parentage ; vous ont-ils témoigné le désir de me voir ?

— Jamais ! dit-il avec sa franchise de soldat. Ta tante est faible, incapable de secouer un joug parfois bien lourd…, mais elle t'aimerait si elle te voyait si gentille, si semblable à ta pauvre mère.

— Quêter une affection ? Êtes-vous las de me chérir, père bien-aimé ?

On ne parla plus de tante Berthe. Tel est le sort dévolu à certaines âmes condamnées à l'oubli, méprisées de ceux-là mêmes qui les écrasent.

Quand, au printemps de 1791, Paule eut accompli ses seize ans, Marsig la conduisit à Valenciennes : c'était un voyage promis depuis longtemps. On visiterait la ville, sa maison municipale,

l'église de Saint-Géry, Notre-Dame du Saint-Cordon. L'ancien soldat se faisait une fête de promener l'enfant à travers les fortifications de Vauban et de lui en démontrer les avantages. Ils ne partiraient pas sans admirer les beaux ouvrages de la porte de Famars, sentinelle vigilante postée devant les hauteurs qui commandent la place.

Au retour, Marsig s'arrêta chez maître Pierre Briez, à qui l'unissait une sincère affection datant de l'époque lointaine où il accomplissait à Saint-Amand son stage, de greffier. Une nouvelle contestation de partage soulevée par son beau-frère Descart l'y appelait.

Il trouva ses amis tout émus : Guillaume était officier !

— Officier !... comprends-tu, fillette ? disait Catherine en caressant les joues roses de Paule, faute d'avoir l'enfant de sa tendresse à presser contre son sein.

— Officier à vingt-quatre ans ! Entendez-vous, Marsig ? reprenait Pierre Briez avec une joie bien légitime.

Le vieux notaire considérait l'avancement si rapide de Guillaume comme la récompense de sa vie de labeur et de probité, comme la rémunération de ses efforts pour défendre les faibles contre les puissants, comme un gage de la concorde et de la paix sociales. Il avait aidé de tout son pouvoir à l'abolition des privilèges ; il avait sapé les lois d'exception ; si la justice régnait enfin, il se rendait le témoignage de s'être attelé, lui infime, lui chétif, au char embourbé où elle dormait. S'il était béni en cet enfant qui résumait ses ambitions, ses espérances et ses tendresses, c'est que l'égalité, inaugurant une ère nouvelle, permettait à son fils d'entrevoir d'enviables destinées, et de parvenir, non par

droit de naissance, mais en récompense de son intelligence et de ses mérites. Désormais le roturier ne se contenterait plus de verser son sang ; il lui serait permis d'illustrer son nom plébéien et de devenir lui aussi un ancêtre.

Paule écoutait dans une muette extase. Elle ne se souvenait guère de Guillaume, un grand garçon barbouillé d'encre entrevu peut-être à deux ou trois reprises, quand il accompagnait son père à Mortagne ; mais nul ne devait l'égaler en beauté, en noblesse, en vaillance : il était officier.

Officier !... Commander à des soldats, marcher à l'ennemi, le poursuivre dans sa honteuse déroute, l'anéantir, promener le drapeau victorieux en pays conquis, quel rêve plus beau un homme pouvait-il caresser !

La visite aux fortifications de Valenciennes, l'avancement inespéré de Guillaume Briez, l'orgueil que ressentaient ses parents émurent profondément la jeune fille et allumèrent — vives étincelles — un feu qui ne devait point s'éteindre. Dès le retour au village, les entretiens de Marsig et de Paule reflétèrent leurs préoccupations. L'histoire glorieuse de nos victoires, l'organisation de l'armée passionnaient d'autant plus le père et l'enfant, le maître et l'élève, que l'étonnante déclaration de guerre à l'Autriche et à la Prusse, les rassemblements de troupes aux frontières, la formation du camp de Famars, la concentration de l'armée de Sedan sous les ordres de Lafayette, les premières incursions des avant-gardes autrichiennes, l'invasion suspendue sur le pays, entretenaient leurs patriotiques ardeurs. Marsig, qui joignait à une énergie rare chez un homme de son âge une solide instruction militaire, fit appel à toutes les bonnes volontés, réclama l'aide de tous les courages ; nul ne se déroba.

Affranchi de la dîme et de la corvée, plein de mépris pour des maîtres déchus de leurs droits héréditaires, le paysan trouvait juste que la Révolution le mît en possession de la terre sur laquelle ses ascendants s'étaient courbés, mais en même temps qu'avide et triomphant il s'asseyait au banquet si longtemps convoité, il y rencontrait de nouveaux soucis ; il songeait, le front plissé, la main frémissante, le cœur plein d'angoisse, à l'arme qu'il forgerait pour y garder sa place et en défendre les portes. Et quand il apprit que sur la frontière, derrière les Allemands, se massaient ses anciens seigneurs, il sentit sur ses membres endoloris le froid des chaînes si longtemps portées.

— Ma terre !... Te rendre !... Qu'on essaye de te saisir !... Il fut un temps où je m'épuisai à te cultiver pour d'autres, où pour d'autres je meurtris ma chair à ton contact. Depuis que tu es mienne, tes molles à mes pieds sont flocons de duvet ; depuis que tu t'es donnée, les piqûres de tes ronces me semblent de douces caresses. O ma terre, ô mon inébranlable amie, toi que je ne sollicitai jamais en vain, tu m'aimes, lu me souhaites, tu m'appelles ! À moi tes sourires et tes tendresses, car mon âme épouse tes joies, car je gémis de tes douleurs, je pleure sur ta soif, je me lamente si la froidure gerce ta peau, je défaille lorsque les durs orages y creusent des rides.

Renie tes anciens maîtres : ils s'enfuirent, ils l'abandonnèrent. S'ils revenaient, reste sourde à leur voix, repousse-les ! Ils n'ont eu pour nous que dédains et mépris. Moi, moi seul désormais serai ton doux seigneur. Craintif, je me transformerai ; mes mains habituées au soc saisiront une arme ; soldat, je te défendrai avec un acharnement égal à la peine que tu me coûtas jadis ! Et si les fusils et les sabres viennent à manquer, n'ai-je point une faux ;

ma femme, une faucille ; mes petits, des dents pour mordre comme de jeunes loups !

On entourait les villages d'ouvrages rustiques, on obstruait les ponts, on dépavait les chaussées, on armait de toutes parts.

La Patrie se révélait enfin aux déshérités. Le régime féodal l'excluait ; la monarchie la réduisait au patrimoine royal, la Révolution divisait la terre pour en faire germer l'amour dans l'âme des humbles. C'étaient des fragments du sol disséminé que la Patrie devait naître, comme l'humanité se reforma des mottes de terre jetées par-dessus les épaules de Deucalion et de Pyrrha.

Dans cette fièvre qu'accroissait encore le voisinage du camp de Maulde, au milieu de cette crise qu'exaltaient la présence de Dumouriez et l'attitude énergique des volontaires, parvint à Saint-Amand la nouvelle de la prise de Morlies. Grossis on amoindris, suivant les opinions politiques du narrateur, les exploits du greffier de Mortagne et de Paule Marsig, la petite-fille du craintif et laborieux Vincent Lenobelle, suscitèrent des controverses passionnées où l'enthousiasme et la colère atteignirent à leur paroxysme.

Les Briez ne tarissaient pas de louanges sur la vaillante enfant : ne lui devaient-ils pas la vie de leur fils ? Leur Guillaume !... Ils l'avaient revu, ils avaient admiré sa belle mine. Catherine savait les noms de chaque pièce de son équipement, Pierre ne maîtrisait pas son orgueil paternel quand il accompagnait dans les rues le brillant officier. Et le général Dumouriez, ce grand connaisseur d'hommes, qui distinguait le lieutenant Briez et l'appelait à son état-major ! Le vieux notaire oubliait ses an-

ciens griefs contre la carrière militaire et en venait à placer au second rang de la hiérarchie sociale les tabellions et les procureurs.

L'enthousiasme fut plus tempéré sous le toit familial de la rue des Anges. Nulle part l'héroïque conduite de Paule, son enrôlement, sa présence au camp de Maulde ne furent critiqués avec plus de larmes que chez les parents Descart.

Dans la soirée du 14 août, la prise de Morlies servait encore de prétexte à la querelle quotidienne que Je tanneur cherchait à sa femme. Plus acrimonieux que de coutume, soit que la digestion d'un repas pourtant étudié avec une conscience méticuleuse lui causât quelque fatigue, soit que le mutisme de Berthe, assise auprès de la fenêtre fleurie, sa pelote de dentelière sur les genoux, eût le don de lui déplaire, il parcourait la salle avec fracas, écrasant de ses pieds énormes le parquet innocent qui protestait et menaçait de se disjoindre.

— Une jeune fille s'affubler d'un habit militaire ! grommelait-il en laissant échapper un souffle court à travers ses dents écartées.

Elle restait silencieuse.

— Courir avec des soldats..., la nuit..., la nuit... ; tirer des coups de fusil... ; parader avec un sabre... Quelle honte pour nous !... Je rougis pour elle ! criait-il d'autant plus fort qu'on ne lui répondait pas.

« M'entends-tu ? As-tu juré de m'exaspérer avec tes bobines et ta dentelle ? hurla-t-il en se plantant devant sa femme.

— Que vous dirais-je ? Votre mauvaise humeur s'exerce à tort sur une enfant. Sans la bravoure de sa fille, Marsig eût été capturé par les Impériaux.

— Belle excuse ! Que n'ont-ils embastillé ce sacripant dans quelque bonne prison d'Allemagne ! On n'entendrait plus parler de lui.

— Est-ce là, Fulgence, un langage de chrétien ?

— Des menaces ?

— Mais…

— Me tenir tête !

Et il accompagna son exclamation d'un formidable coup de poing asséné sur un bahut chargé de vaisselle.

— Calmez-vous.

— Jamais, avant ces événements d'enfer, tu n'aurais osé me répondre ! Attends, s'il te plaît, que je t'interroge… Personne ne doit élever la voix devant un chef de famille… Ici, le roi, c'est moi !… Qu'on s'en souvienne.

« Quant à ces révolutionnaires sans foi et sans Dieu, causes de tous mes malheurs, je les hais, entends-tu…, ton beau-frère et ta nièce comme les autres. »

Épouvantée, elle reprit silencieusement ses bobines. L'attitude de sa femme parut le calmer : comme les poltrons, Fulgence aimait à se convaincre qu'il était capable d'effrayer.

— À qui la faute, gracieux saint Martin, si ma tannerie est fermée, sinon à ces brigands qui forcèrent les moines de partir ?… Plus de peaux…, plus d'ouvriers… Il faudrait les payer comme des fermiers généraux !

Puis, s'animant par degré :

— D'ailleurs, tous ces philosophes, philanthropes, physiocrates valent encore moins que leur clientèle. Quelles espèces !… Que te disais-je avant-hier quand la belle-mère de Leblanc est tombée au feu ? Jean Merlin me le répétait à l'instant ; son gendre l'y a poussée afin de jouir plus tôt de son héritage. Sa fille ? de belles promesses pour l'avenir. Ses fils ? des vauriens. Sa femme ? une gueuse qui régale son monde du gibier et des vins que lui envoient ses amants. Marthe, leur cuisinière, racontait à Claudine qu'ils se nourrissaient comme des prélats.

« Et cette canaille de Davanne ! Il fait l'enflé parce qu'il possède quelques écus ! Comment les aurait-il, doux Seigneur, s'il n'eût vendu à faux poids ? Ces gens-là se rient de nous aujourd'hui ! Le prieur dom Henry Donné reviendra, et, s'il m'en croit, il gratifiera ces gibiers de potence du seul domicile qui leur convienne. À notre tour, nous les narguerons quand ils se balanceront au gibet du Moulin aux Loups.

« Qu'attendent ces Autrichiens ?… Si j'étais le roi, il y a belle heure que j'aurais commandé à l'Empereur de passer la frontière, de protéger de braves gens et de mettre en chair à pâté ces paysans rassasiés et encore voraces !

— C'est l'invasion que vous appelez de vos vœux, c'est l'étranger que vous souhaitez chez nous !

— Qu'importe, si derrière les étrangers rentrent le prieur, les moines et leurs privilèges ; si les cachots se referment sur des gens que je hais, sur mes ennemis flagellés, battus, oui… battus, à commencer par maître Briez ! Un bourgeois, un manant, un voltairien !… Que les saints anges me protègent, voilà une canaille plumitive que je n'épargnerai pas. Il nous frustra de trois pièces

de terre dans le partage Lenobelle… Quand je pense que son fils est lieutenant, j'enrage… Ça… lieutenant…, ce fils de tabellion philosophe ! »

Il se fût longtemps délecté dans le péché de calomnie et complu dans ses projets de vengeance contre tous ceux dont le renom l'offusquait, si l'écho d'une rumeur sourde ne l'eût attiré vers la fenêtre. À travers le rideau de fleurs soigneusement entretenues, on voyait rouler une vague houleuse de têtes humaines.

— Annoncerait-on l'approche des Impériaux ? Le tanneur eut tôt fait de sortir et d'interroger les passants.

Ils disaient que la Révolution triomphait à Paris. Louis XVI, toujours indécis et timide, s'était réfugié au sein de l'Assemblée nationale, abandonnant au peuple le château et ses défenseurs. À cet acte de faiblesse les députés avaient répondu par un décret qui suspendait de ses fonctions le chef du pouvoir exécutif et le livrait en otage à la Commune de Paris.

Fulgence, bouleversé, le visage blême, nu-tête, tenta de remonter le flot, mais le courant irrésistible l'entraîna vers la maison municipale, où des affiches blanches confirmaient les bruits répandus dans la foule.

De son premier vagissement, la Liberté naissante avait ébranlé le trône ; la Royauté entrait en agonie.

03

Au camp de Maulde, comme à Saint-Amand, les nouvelles venues de la capitale causèrent une indicible émotion. On discutait le sac du château ; on blâmait ou l'on approuvait l'emprisonnement de Louis XVI et de la famille royale ; on prévoyait la déchéance prononcée quelques jours plus tard. Divisées, les opinions le sont toujours. Les volontaires de Paris, ardents jacobins, réclamaient la mort du tyran et se répandaient en sarcasmes contre Monsieur et Madame Veto ; imbue des idées libérales apportées de province, la masse des troupes s'étonnait des écarts inattendus de la Révolution semblable à ces rivières en crue qui divaguent ; Dumouriez et son entourage réprouvaient hautement les mesures excessives.

Malgré l'irritation des esprits, la politique et la guerre furent cependant négligées pour une fête sans pareille : un baptême civique suivi d'un banquet fraternel où l'on remercierait Dieu de son attitude démocratique et· du bon vouloir dont il avait fait preuve en timbrant d'un emblème révolutionnaire la dernière enfant des époux Mercier, vivandiers du camp de Maulde. C'était bien un bonnet phrygien que la fillette portait au-dessous du sein gauche. Qui en eût douté ? Des aristocrates aveugles par scélératesse ? Des esprits étroits, infestés de superstition ?… Et encore !… On ne nie pas l'évidence quand elle est attestée par la municipalité de Landrecies, quand elle est certifiée par le général divisionnaire Jacob.

« Considérant que le peuple français n'a brisé les antiques idoles que pour mieux honorer les vertus, que le jour de la liberté en dissipant les ténèbres mensongères du fanatisme rend tout

leur éclat aux œuvres de la nature, qui s'est plu, pendant le cours de notre Révolution, à nous prodiguer ses bienfaits ; que si les miracles inventés par l'imposture sacerdotale étaient accueillis par l'ignorance et la sottise, il n'appartient qu'aux esprits éclairés et à la raison d'observer attentivement les prodiges variés du Moteur secret de l'univers ;

« Considérant que le phénomène dont la fille de la citoyenne Mercier offre un bel exemple prouve que, non seulement la nature aime à marquer de son sceau le règne de l'indépendance ; mais encore atteste l'attachement intime que la mère de cette enfant porte aux signes sacrés de la liberté ;

« Arrête : sur le vu du présent arrêté, le receveur du district du Quesnoy payera à la citoyenne Mercier la somme de quatre cents livres à titre de secours provisoire. »

Charmés d'avoir mis en lumière les véritables sentiments du Moteur suprême de l'univers et détruit l'absurde légende qui le représentait uniquement occupé à faire tourner le monde au profil des ci-devant, les magistrats de Landrécies avaient décrété que le Comité de l'instruction publique et l'Assemblée nationale seraient informés de leur décision.

La réponse n'avait pas tardé. Elle était enveloppée dans un décret commissionnant Sulpice et Madeleine Mercier vivandiers des volontaires. Jamais au reste faveurs célestes et gouvernement tales ne furent mieux placées. Madeleine était une vaillante commère, le verbe haut, la voix rude, le geste brusque, s'il s'agissait de morigéner les recrues. Avec cela bonne, le cœur compatissant, la main légère, "quand elle posait un bandage, lourde quand elle versait à un blessé un verre d'eau-de-vie. Et par-dessus tout, cor-

don bleu sans pareil. Les lapins des bois de Glanson, fiers d'être troussés de ses doigts, réclamaient l'insigne honneur de mijoter dans les casseroles de la cantine.

Se montrait-il toujours d'une parfaite délicatesse le digne Sulpice ? N'additionnait-il pas ensemble le quantième et les livres ? Ce n'est pas en quelques mois qu'on dépouille le vieil homme. Devant la patronne les choses se passaient correctement, et comme elle était fort assidue à son comptoir, les volontaires publiaient par-dessus les tentes les vertus du ménage.

Madeleine aurait été au comble de ses vœux si la présence du général Dumouriez n'eût éveillé chez elle de grandes ambitions. Longtemps elle hésita ; pas timide pourtant la vivandière, mais un ancien ministre, un général en chef ! Bref, elle se sangla dans un corset neuf, revêtit sa plus belle robe et s'en vint toute rougissante présenter sa requête. Le général Dumouriez ne pouvait décliner le parrainage d'une petite patriote dont le ciel et le Comité de l'instruction publique s'étaient déclarés les protecteurs. Le curé assermenté de Maulde, un vrai sans-culotte, officierait au milieu du camp sur les fonts baptismaux de la patrie, la musique des volontaires jouerait le Ça ira et la Marseillaise. Il ne manquait qu'une marraine. L'héroïne de Morlies, Paule Marsig, acclamée sergent par sa compagnie, était toute désignée.

Le baptême eut lieu. La petite citoyenne Mercier reçut les prénoms de Victoire-Liberté, et placée sur l'épaule d'un dragon fit à travers les demi-brigades une promenade triomphale. Quelle fête ! De mémoire de Flamand on ne célébra dans le Hainaut français si bruyante et si nombreuse ducasse.

Dès cette époque, la grosse Madeleine vouait un attachement de chien fidèle à la marraine de Liberté. À tout prix elle voulut l'installer dans une petite chambre de la cantine, border son lit chaque soir, la réveiller chaque matin. Il eût fait beau voir qu'un volontaire malappris ne saluât pas sa protégée avec tout le respect dû aux généraux ! Madeleine n'eût pas attendu la garde pour lui donner une leçon de civilité. D'ailleurs, son dévouement ne fut jamais mis à l'épreuve, car Paule, adorée des soldats, passait au milieu d'eux, vénérée comme une idole protectrice. La jeune fille et son père n'appréciaient pas moins une affection que son exubérance n'épuisait pas et qui se manifestait par des caresses et des chatteries incessantes. Madeleine prétendit même à la gloire de tailler et de coudre le premier uniforme de son petit sergent, d'en affiner la forme, d'en reprendre les imperfections, et ne se déclara satisfaite que le dernier pli n'eût disparu.

— Que tu es faraude, mignonne ! dit-elle après l'avoir examinée sous tous les jours et retournée sous toutes les faces, ainsi qu'un joaillier, une pierre précieuse.

— Est-ce à ton chef-d'œuvre ou à ma personne que s'adressent ces compliments ? — Pas un officier des ci-devant n'importe quoi ne pourrait lutter d'élégance avec cette demoiselle !

— Tu es aveugle ou folle, répondit l'enfant souriante et joyeuse, tandis que son regard glissait jusqu'à ses manches et se fixait ravi sur les beaux galons d'or qui brillaient. Elle était sergent… Sergent de volontaires… C'était vrai !… bien vrai !… Elle-même parfois avait des doutes :

— Penses-tu que Jacqueline me reconnaîtrait ?

— Qui ça, Jacqueline ?

— Mon amie, la fille du greffier de Valenciennes.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De la façon dont tu l'aborderais.

Et la petite Paule debout, cambrée, une main sur la garde de son sabre, l'autre tendue vers une danseuse imaginaire :

— Le sourire aux lèvres, l'œil en coulisse, je lui dirais crânement : « Ma charmante, voulez-vous m'octroyer un rigodon ? » Alors, toute rouge, les paupières baissées : — « Je n'ose, monsieur le sergent. » — « Ah ! ah ! mon cœur est une poudrière qui s'enflamme aux rayons de votre beauté. N'en craignez pas l'explosion, il ne projettera que muguets et roses d'amour. »

— Écoutez-moi donc cet enjôleur ! Où appris-tu ces grandes manières ?

— Je t'assure que les volontaires s'expriment ainsi avec les femmes, répondit-elle naïvement.

Passant de la parole à l'action, elle saisit la taille épaisse de la vivandière. Celle-ci leva la main droite dans un geste de feinte fureur ; la gauche la rejoignit bientôt autour de la jolie tête de Paule.

— Tu es la gloire du bataillon !... Laisse-moi t'embrasser..., je serai bien heureuse !

L'attendrissement éteignait la joie sur la bonne figure de la Flamande ; des larmes roulaient de ses yeux, elle les essuyait au revers de son tablier :

— Que le vrai bon Dieu et les saints anges d'autrefois te protègent. Ce ne sont pas des êtres si parfaits et si purs qu'il faudrait jeter en pâture au démon de la guerre.

— Tu pleures !... j'ai tort..., bien tort de rire quand tout est douleur et crainte autour de nous...

— Madeleine ! Madeleine ! cria la grosse voix de Sulpice, porteras-tu cette bière ? Les citoyens officiers sacrent à renverser la cantine !

Paule était seule.

Par enthousiasme juvénile, par ignorance de la vie, sans crainte de l'heure présente, sans souci de l'avenir, elle avait obéi à sa grande tendresse lorsque, se cachant au milieu des villageois, elle s'était décidée à suivre son père. Son enrôlement, la vie militaire n'amoindrirent pas l'intensité de ses sentiments intimes, mais n'agrandirent pas d'abord son horizon. Elle connut l'orgueil de l'uniforme, l'ivresse des rêves de gloire, seules joies que les fatigues d'un long apprentissage laissaient à son extrême jeunesse. Puis son corps s'endurcit, son âme généreuse s'affermit dans sa nouvelle enveloppe, et Paule goûta la noble satisfaction de s'élever au-dessus des promesses de sa première destinée, ressentit une immense reconnaissance envers cette patrie qui lui donnait une vie nouvelle, envers ce général qui l'avait admise, elle, une fillette inconnue, à l'honneur insigne de revêtir l'habit bleu des volontaires. Et quand la nuit venue, elle se reposait consciente du devoir accompli, fière de se sentir utile, heureuse de l'accroissement quotidien des effectifs, glorieuse des progrès rapides des soldats, devant ses yeux qu'allait clore le tranquille sommeil

d'une vierge rayonnait la constante vision de son pays délivré, l'évocation de la France triomphante.

Mais à mesure qu'elle avançait dans la science de la vie, le monde lui apparaissait moins beau qu'elle ne l'eût souhaité. Malgré l'optimisme d'une âme jeune et ardente, elle devait convenir que les meilleures causes ne sont pas toujours dans les meilleures mains, que les plus grands résultats n'ont pas toujours pour origine de nobles desseins. Quant à deviner les mobiles, les soupçonner même, son inexpérience et sa franchise l'en rendaient incapable.

Sous les larmes de Madeleine une mélancolie s'élevait, envahissant son cœur comme une brume d'hiver. Ses pensées riantes s'attristaient, se voilaient de deuil et se reportaient au sombre drame qui révolutionnait la France. Pitoyable aux malheureux, elle ne savait pas maudire un monarque infortuné, victime de sa faiblesse ; elle s'associait aux humiliations qu'avait dévorées la fille de Marie-Thérèse ; elle voyait la reine, pressant le dauphin entre ses bras et suivant, de la loge du logographe, les progrès de la tempête populaire. Ce martyre eût assouvi la vengeance d'une longue servitude. Oh ! les misérables souverains qui acquittaient la dette contractée par des générations de rois, qui expiaient les fautes, les vices, les crimes de l'Europe monarchique ! Ils entraient les premiers dans cette sombre demeure de Jacques Molay dont les murs répétaient encore les malédictions du grand maître. Les Templiers en étaient sortis pour marcher au bûcher ; les portes, s'ouvrant devant la famille royale, démasqueraient-elles un nouvel échafaud ?

Depuis son père, un patriote incorruptible, jusqu'à Dumouriez, tous autour d'elle partageaient ses sentiments ; tous..., hor-

mis Guillaume… Pourquoi le lieutenant Guillaume Briez en venait-il à pactiser avec les plus ardents ? Elle excusait la multitude grossière se riant du sort de M. et de M Veto, mais le fils d'un homme de bien, un officier, un aide de camp de l'ancien ministre approuver les excès, admettre les spoliations, prononcer la même sentence contre les égarés et les coupables ! Cette intolérance grandissante la chagrinait, ce caractère inégal et soupçonneux la blessait.

Certes, elles rayonnaient d'un éclat céleste les conquêtes de la Liberté et de l'Égalité ; elles étaient enviables les victoires sociales que le peuple espérait encore ! Seraient-elles plus solides si on les fondait sur des boucs sanglantes ?

Et Paule songeait d'autant plus à Guillaume qu'elle subissait le contre-coup de ses accès d'inquiétude et souffrait de son esprit ombrageux. Dumouriez, aimé et respecté de tous, Dumouriez si bienveillant, qui, après l'avoir enrôlée, la choisissait pour commère, n'était-il pas l'objet préféré, le but quotidien de ses attaques ? À chaque faveur, à chaque parole gracieuse qu'elle en recevait, Guillaume s'enfonçait plus avant dans ses bouderies. Pourquoi hier affectueux, empressé, multipliait-il ses recommandations et ses conseils ; aujourd'hui raide et glacial, semblait-il à peine la connaître ? Il appartenait à une vieille souche bourgeoise, elle ne comptait que des paysans parmi ses aïeux ; il commandait, elle obéissait ; fallait-il s'enorgueillir pour si peu ? Lui aussi avait porté les galons de maréchal des logis, et il était un homme, et il était son aîné ! Elle aussi, grâce à Dieu, conquerrait l'épaulette ! La discipline ne souffrirait pas de relations plus amicales…, à moins qu'étant elle-même fautive, elle ne faillît et ne s'égarât ? Il se pouvait que l'attitude étrange, la réserve hautaine,

l'humeur farouche de Guillaume fussent provoquées par sa tiédeur politique. L'énigme la laissait inquiète, hésitante, prise de scrupules patriotiques, interrogeant sa conscience, se demandant si la modération ne la conduisait pas loin du devoir et de la vertu.

Ce jour-là elle ne réfléchit pas plus longtemps.

— Sergent, le bataillon prend les armes.

— Où est mon père ?

— Devant le front de bandière ; le commandant vous attend.

— À quel propos sortons-nous ?

— Les Impériaux, soutenus par du canon, précédés de uhlans, débouchent du bois de Flines, menacent notre droite et s'avancent avec une hardiesse inaccoutumée.

— Ils veulent étrenner mes galons ? Je leur ferai payer cher cet honneur. Comme de coutume la jeune fille donna l'exemple du courage et du sang-froid. Devant elle les boulets et les balles semblaient se détourner ; elle traçait un sillon de sécurité où chacun s'empressait de la suivre.

Le soir, assise entre son père et Guillaume qui recherchait toute occasion de joindre le commandant Marsig, elle causait de l'engagement, s'inquiétait de la solidité de l'ennemi et s'étonnait de son acharnement à disputer le terrain.

— Ils nous ont pourtant montré leurs sabre-taches, dit Marsig, et ne nous ont guère ébréchés. Tant fendus que cassés, cinquante hommes hors de combat.

— Père, saviez-vous que les émigrés, faisant allusion à nos habits bleus, comparaient les volontaires à des soldats de faïence ?

— Faïence cuite au grand feu.

— Et sur laquelle se brisera l'épée de l'archiduc Albert de Saxe-Teschen.

— Comme le bâton de feld-maréchal que ramassa Brunwick derrière les comptoirs des marchands de fromage d'Amsterdam révoltés contre le prince d'Orange.

— Ne raillez pas : notre situation ne fut jamais plus grave.

— Que prétendez-vous, Guillaume ?

— Je dis, mon commandant, que Brunswick et les Prussiens investissent Longwy, que Lafayette se replie sous Metz et livre aux alliés la route de Verdun. Nos ennemis ont puisé dans ces nouvelles une audace croissante ; vous-même le remarquiez tantôt.

— Bah ! Nous ferons tête et découdrons ces chiens d'Allemands. Il y a dans la justice d'une cause une force invincible ; le droit centuple l'énergie.

— Le général Dumouriez réparera bientôt en Belgique les échecs subis dans l'Est. Ah ! père, que je désirerais prendre part à une vraie bataille !

Son visage s'illuminait, sa voix vibrait, sonore et passionnée.

Guillaume, la tête penchée, semblait poursuivre un rêve inquiet. Il se redressa :

— Dumouriez… ! Dumouriez… ! un général inféodé à la cour !… Qui nous répond de son civisme ?

— Chacune de ses actions !

Elle s'était levée, repoussant le banc avec violence. Quoi ! on soupçonnait ce héros, et c'était Guillaume, toujours Guillaume qui l'accusait.

— Dumouriez n'est pas de la pâte dont on pétrit les traîtres, continua-t-elle sèchement.

— Pourtant s'il marche sur la Belgique, il livre aux alliés la porte du Temple.

— Et les ministres préfèrent se réserver une armée qui les préserve de la hache de Jacques Bonhomme ou les sauve de la corde des émigrés. Beau désintéressement ! Que le général se rie de leur terreur ; ce n'est pas moi qui le blâmerai.

— La citoyenne Paule Marsig blâmer Dumouriez ! Ce serait étrange.

— Et pourquoi ne le défendrais-je pas contre des insinuations perfides ? De quel droit attaquez-vous son honneur ?

— Je n'invoque pas un droit, j'accomplis un devoir : le devoir qui incombe à tout patriote de surveiller ses mandataires.

— Vous vous indignez que votre général impose ses plans de campagne au ministre de la guerre et doute de son chef. Que fait en ce moment son aide de camp préféré ?

Il ne répondit pas, pris au piège tendu de ses mains, surpris de donner une vivante preuve de l'insubordination qu'il était le pre-

mier à maudire. Cette fois encore il n'avait su résister à des suggestions mauvaises et réprimer les emportements de sa nature ardente. Il le regrettait, et ne put cependant refouler une allusion malveillante :

— Qu'espérer de l'époux d'une nonne qui trompe sa femme et la patrie dans les bras d'une ci-devant !

— Serait-il vrai, père ?

— Quoi, mon enfant !

— Que le général Dumouriez ait abandonné sa femme ?

— On le dit… Que nous importe à nous, soldats !

— Je suis peinée… Je croyais que la vertu ne pouvait avoir de brèche sous peine de s'effriter. À son tour, elle se taisait, saisie de doute. Et pourtant il lui en coûtait de laisser ternir l'auréole prestigieuse dont elle parait l'homme qui incarnait à ses yeux la défense de la frontière et le salut de la France.

La voyant si émue, Guillaume fixait sur elle un regard interrogateur. Il voulait lire au plus profond de son être, analyser ses impressions, sonder son âme. À quel sentiment obéissait-elle en louant avec enthousiasme Dumouriez ? Si la gloire l'éblouissait et trompait son cœur, la conduite privée de son héros lui serait indifférente ; une infidélité, faute bénigne au regard de la morale courante, ne l'indignerait point.

Le silence qu'ils gardaient tous trois devenait gênant. Paule le rompit par une de ces sautes d'idées qui lui étaient familières.

— Père, trouvez-vous que je commande mieux l'exercice ?

— Interroge Guillaume ; on peut se fier à lui.

— Parlez, mon lieutenant.

Elle fit gentiment le salut militaire.

— Moi ! répondit Guillaume encore maussade, je m'en garderais bien…, j'appartiens à l'artillerie.

— Oh ! un officier de si grand mérite !

— Vous voulez la vérité ?

— Tout entière.

— Pas assez de nerf dans le commandement.

— Hum ! hum !… Je soignerai mes intonations

— Vos piques dansent comme des aiguilles à tricoter.

— J'y veillerai.

— Médiocres les conversions. De vraies débandades.

— Puis encore ?

— C'est assez pour aujourd'hui ; à chaque jour suffit sa peine. J'oubliais : les souliers sont bien mauvais.

— Pas une paire en magasin.

— Rapiécez.

— Dès demain.

— Après tout elles ont de l'ardeur, nos recrues.

— Chaque soldat prétend devenir général.

— À la première campagne ?

— Peut-être à la seconde.

— Qu'ils attendent au moins que vous ayez de la barbe.

— À quoi cela me servirait-il, sinon à perdre comme vous tout mon temps chez les perruquiers ?

Et la conversation se continua sur un ton amical que ne faisait guère prévoir le début.

— C'est donc une vocation irrésistible que la vôtre ?

Elle était confuse d'une pareille question, étonnée que Guillaume la lui adressât. Comment une hésitation se fût-elle glissée dans son âme ? N'avait-elle pas pris trois fois l'engagement tacite de marcher la première au combat quand on l'inscrivit sur les contrôles, quand le général la signala dans un ordre du jour à l'admiration des troupes de Maulde, quand sa compagnie demanda pour elle les galons de sergent ?

— Ma vocation !... mais elle est sainte comme mon amour de la patrie..., sacrée comme mon affection pour mon père.

— Aussi sûre que ton amitié pour Briez, aussi sérieuse que ma confiance en lui, dit le commandant sans détourner de Paule son regard interrogateur, n'est-ce pas, fillette ? répète-le toi-même à Guillaume.

— Ah ! vraiment non, père.

— Pourquoi ?

— Je ne suis qu'un simple sergent, et un sergent trop respectueux de la hiérarchie pour me permettre semblable familiarité.

Sans le blesser, elle fuyait l'occasion de lui adresser une parole amicale.

Guillaume, désarmé par tant de bonne grâce, mais devinant la froideur qu'elle cachait, en arrivait à se condamner lui-même. Était-il le père, le frère, le fiancé de cette chaste créature qu'il pût s'offusquer de ses préférences ? En le sauvant, lui avait-elle donné le droit de régenter son cœur ? Quel lien les unissait ? Que pouvaitelle espérer de lui ? II acquitterait un jour sa dette et s'éloignerait. Ah ! ce n'était pas elle qui chercherait un rapprochement ! Depuis Morlies lui avait-elle témoigné le moindre intérêt ? Peiné de l'indifférence de Paule, il ne songeait pas qu'il voyait dans ses yeux le reflet de sa propre image.

Il luttait ainsi contre ses pensées inquiètes, se représentant que cette enfant courageuse et enthousiaste dont il subissait malgré lui le charme n'admirait en Dumouriez qu'un nouveau Fabius ; se disant qu'aucune affection terrestre, hormis l'amour filial, ne captivait son âme virginale ; et pourtant sa raison succombait devant une jalousie inavouée.

Paraître comprendre les susceptibilités de Paule, c'eût été donner un corps à des reproches secrets, s'aliéner peut-être une fraternelle amitié, s'interdire le droit si enviable de se montrer reconnaissant. Guillaume l'évita et feignit de répondre à d'autres griefs.

— Pardonnez-moi, mes amis, si je suis irritable, si je désespère d'une cause sainte, si la crainte de la trahison m'obsède.

Cherchant une excuse, il leur montrait les alliés appelés par Louis XVI, les Autrichiens aux ordres de la reine, les Prussiens

guidés à travers la France par les frères du roi. Et se grisant de ses paroles :

— Des mesures politiques d'une extrême rigueur permettront à l'armée de sauver la patrie ; c'est en exerçant la dictature, c'est en frappant ses tyrans que le peuple conquerra ses droits à la liberté.

— Souhaiteriez-vous la mort du prince qui signa votre brevet !

— La reconnaissance a fait le malheur des peuples, car elle enfanta les rois.

Paule fit un geste de réprobation.

— Ce petit sergent va m'en vouloir encore. On dissimulera désormais.

— Dissimuler ! Le vilain mot dans la bouche d'un officier ! Vous vous corrigerez, voulez-vous dire ? On n'a pas besoin de jouer au tigre pour être un bon patriote. Tenez, prenez modèle sur votre commandant.

Et d'un bond, s'élançant vers son père, elle jetait son bras raidi par la manche de l'uniforme autour du cou du vieux soldat.

— Ne heurte pas Briez, lui dit-il à voix basse, apprends à vivre avec ses convictions..., la guerre ne durera pas toujours...

Il n'acheva pas ; un adjoint aux adjudants généraux, précédé de son porte-fanal et suivi de groupes anxieux, entrait dans la cantine, un ordre à la main.

Au dedans, comme au dehors, le silence se lit. « Le général Dumouriez, nommé commandant en chef de l'armée de Sedan en

remplacement de Lafayette passé à l'ennemi… »

— Lafayette ! « … part ce soir et se rend à son poste. Les troupes seront placées sous le commandement du lieutenant général Beurnonville. L'ancien chef du camp de Maulde compte sur le patriotisme des officiers, sous-officiers et soldats pour l'aider dans la tâche qui lui incombe. »

— Vive Dumouriez !

— Vive Beurnonville !

— Mort aux traîtres !

— Guerre aux tyrans !

Une heure plus tard, le successeur de Lafayette, deux adjudants généraux et le lieutenant Guillaume Briez roulaient en poste sur la route de Sedan.

04

Àpeine Dumouriez s'était-il éloigné qu'il appelait à son aide les meilleures troupes de Maulde. Beurnonville obéit. Moreton, son successeur, essaya vainement de conserver ses positions et dut se replier. L'armée laissait Mortagne en flammes, le camp aux mains de l'ennemi, les canons des redoutes encloués, une partie de l'artillerie sur les chemins, le trésor à qui voulait le prendre.

Jusqu'à ce jour malheureux, les Autrichiens avaient franchi la frontière à la façon de pillards en maraude ; l'éloignement des volontaires leur ouvrait toutes grandes les portes du Hainaut. Ils

refoulèrent sans peine quelques gardes nationaux opiniâtres, firent dans Saint-Amand une entrée victorieuse et hissèrent le pavillon des Habsbourg sur le beffroi dont ils apercevaient depuis longtemps la haute cime.

Àces maisons pavoisées, à ce carillon sonnant comme aux grands jours de fête, à ce Te Deum chanté par les bénédictins rentrés sur les pas des envahisseurs, aux préparatifs du bal donné par le maire, répondaient, à Paris, les massacres de l'Abbaye et de la prison des Carmes. L'orgie blanche sur la frontière, la terreur rouge dans la capitale.

Les patriotes de Saint-Armand frémissaient, pleuraient de rage ; les royalistes triomphants relevaient la tête. Sans délai ni mesure, ce fut une rétractation de toutes les consciences timides, un désaveu de toutes les concessions acceptées. On déclara la guerre à des revendications reconnues justes, on rapporta les décrets, on viola les lois, on rétablit le Magistrat, on réinstalla le régent de Saint-Martin. L'ordre régna de nouveau selon le cœur de Fulgence Descart.

Imposé par l'étranger, l'ordre s'appelle servitude. Pourtant les Autrichiens, craignant de réveiller parmi les paysans les souvenirs de la Jacquerie, refusèrent de statuer sur les réclamations agraires des émigrés avant d'en référer à l'Empereur. Les détenteurs de biens nationaux continueraient à les gérer moyennant une redevance ; c'était une défaite voilée sous les apparences d'un répit. Les royalistes n'usèrent pas des mêmes ménagements envers les bourgeois patriotes restés sans force et sans appui après le départ des troupes républicaines. On ne redoutait de leur part ni insurrection ni violence ; il n'était pas besoin d'eux pour cultiver une terre qu'il importait de retrouver fertile le jour où les

maîtres la reprendraient. Avec quel plaisir on châtierait ces manants, on humilierait ces audacieux, on rejetterait cette tourbe montée du fond des marais !

Et ce n'étaient pas les sujets loyaux et les amis fidèles de l'ancien régime qui montraient le plus de zèle ; les indifférents et les tièdes chantaient haut la palinodie et protestaient avec d'autant plus de force de leur inébranlable dévouement. Ce brasseur, jadis fort bien avec les patriotes, arborait une enseigne où l'aigle autrichienne attaquait de son bec l'arbre de la Liberté, déchirait de ses serres le drapeau tricolore, et abritait sous son aile l'écu des Bourbons. Un autre — un concurrent sans doute — enchérissait sur le voisin et décorait sa devanture de trois pendus en uniforme de volontaire.

Catherine Briez supplia son mari de fuir Saint-Amand à l'exemple de l'abbé Desmons, curé assermenté de Saint-Martin, et des bourgeois composant la municipalité. Son passé, son civisme ouvertement affirmé, jusqu'au jacobinisme bien connu de leur fils Guillaume, l'exposaient à de terribles représailles.

Ce fut en vain. Devant les larmes de sa femme et l'angoisse qu'il lisait sur son mobile visage, le notaire promettait de partir, se dirigeait vers l'étude, prétextant une délégation de pouvoir à collationner, une minute à relire, s'asseyait dans un fauteuil poli par l'usage, et s'installait devant un bureau d'acajou surmonté des casiers où reposaient, vis-à-vis du maître, les affaires courantes. Alors il s'absorbait des heures entières dans la contemplation muette de la pièce sévère qui renfermait l'œuvre de sa vie, il écoutait pensif les sonneries de la pendule de Boule dont l'exactitude faisait honte à l'horloge de l'Abbaye et s'attardait à considérer cette muraille grise faite de parchemins poudreux, ces dos-

siers étiquetés, ficelés, catalogués et si bien présents à sa mémoire qu'il eût pu dire leur contenu sans les ouvrir.

Catherine s'efforçait-elle de secouer une léthargie dangereuse ? Il alléguait son devoir, la garde du dépôt confié à sa probité, la conservation de ces archives d'où dépendaient la paix et le repos de tant de familles. Le notaire n'abandonnait pas son étude : le prêtre quittait-il le chevet d'un mourant ; le soldat désertait-il le champ de bataille ?

Elle se tut, attendrie par sa résignation, convaincue par tant de courage. Pierre avait peut-être raison de rester à Saint-Amand. Quelle faute avait-il commise ? Il était digne de son passé sans tache de revendiquer ses actes et d'en braver les conséquences. D'ailleurs, elle ne renonçait pas à tout espoir. Guillaume, son Guillaume, le bras droit de Dumouriez, n'avait-il pas prédit le retour prochain d'une armée victorieuse quand, à son départ pour Sedan, il la serrait sur son cœur ? Quelques mauvais jours à passer, et l'on reconquerrait la paix et l'on retrouverait la sécurité.

Lentement, dans son silence de femme solitaire, elle parcourait la chère demeure pour en reprendre possession. Elle pénétrait dans le salon toujours clos où elle osait à peine se mouvoir tant elle craignait de soulever quelque poussière et de ternir le lustre du parquet. Avec mille soins elle entre-bâillait un volet, admirait de confiance, sous leurs housses blanches, les délicates boiseries et les velours d'Utrecht du canapé et des fauteuils. Du même pas sourd elle s'avançait vers la chambre de parade, s'agenouillait devant un christ janséniste et contemplait avec respect cette pièce habitée quelques jours, lors de ses relevailles, et depuis ouverte à des amies dont la visite annuelle était dès long-

temps prévue. Sanctuaire solennel où il semblait que tout fût en place pour l'éternité. Enfin les pièces intimes ; sur le seuil cessait la contrainte. D'innombrables placards, des armoires s'ouvraient le long des murs. Là, de volumineuses pièces de toile de tout âge et de toute qualité, depuis le gros treillis de ménage jusqu'à la transparente batiste, mises de côté pour le jour où Guillaume se marierait. Plus loin, l'argenterie, les porcelaines de Saxe, les tapisseries de Flandre, cadeaux offerts au fidèle ami des familles et que l'on pouvait également réserver à un jeune ménage. Touchante prévoyance d'une mère qui se voyait si bien revivre dans son enfant chéri qu'elle oubliait de vivre elle-même. À chaque pièce, à chaque meuble, à chaque objet Catherine adressait une parole, un encouragement. Elle veillerait sur eux et les protégerait contre tout péril.

Et tandis qu'elle se berçait d'une confiance trompeuse, Fulgence Descart, le gros tanneur aux jambes torses et aux yeux bridés, le fils de l'ancien dîmeur, inscrivait Pierre Briez en tête d'une longue liste de patriotes. Il était juste qu'il portât le poids des crimes d'Israël, ce tabellion assez orgueilleux pour lever la tête devant la réaction, assez imprudent pour léser les protégés des moines et des nobles.

C'est ainsi que la maison de maître Briez fut désignée la première à la haine des royalistes, la première envahie, la première mise à sac. Tout disparut. L'un prétendait reprendre des meubles volés dans son château ou sa maison ; l'autre reconnaissait des objets soustraits à l'Abbaye ; la populace, complice de tous les désordres, emportait à sa convenance sans donner de mauvais prétextes. Enfin, désastre plus cruel, la haute muraille de parchemins fut démolie ; les liasses, lancées dans des tombereaux,

prirent, sous une pluie battante, le chemin de l'Abbaye : on ferait plus tard le triage ; chacun retrouverait dans ces grimoires les pièces qu'il avait intérêt à détruire.

Debout, dans la salle basse qui précédait l'étude, Pierre et la belle Catherine demeuraient immobiles, écrasés, conscients de leur impuissance à refréner pareille rage. Ils semblaient, dans leur morne souffrance, avoir perdu la faculté d'entendre les insultes dont on les abreuvait, ils ne gardaient de force que pour suivre machinalement, de leurs yeux effarés, la disparition de tous les témoins amis de leur existence et les manœuvres des fantoches cruels qui s'agitaient autour d'eux.

Quand les pillards se décidèrent à quitter la place, il ne restait que des fragments d'objets et des lambeaux d'étoffes pleurant des larmes de choses le long des lambris dénudés.

Àla nuit, le calme de la tempête apaisée se fit sur ce naufrage ; pas une épave ne surnageait. Demander l'hospitalité à leurs amis de Saint-Amand, c'était courir au-devant d'humiliations certaines. — Mieux valait fuir cette ville maudite : aujourd'hui le pillage, demain l'assassinat.

Dès que l'ombre eut envahi l'étroite ruelle qui se tordait derrière la maison, ils sortirent et suivirent, inconscients, les pas de leur vieille servante, préservée par son dévouement, de la torpeur douloureuse où s'endormaient ses maîtres. Ils passèrent, sans attirer l'attention, près des groupes joyeux qui se rendaient au bal offert par la Municipalité aux officiers autrichiens, franchirent les portes, gagnèrent les bois, et atteignirent, après des stations douloureuses, une couse isolée appartenant au frère de leur fidèle Brigitte. Les échos de la canonnade de Valmy retentissants

comme les éclats du tonnerre réveillèrent Pierre et Catherine. Avec les acclamations du triomphe parvenaient d'heureuses nouvelles : la promotion de Guillaume au grade de capitaine, son retour au régiment de la Fère, la belle conduite de Paule nommée lieutenant le soir de la bataille, la débâcle de Brunswick, enfin la fuite précipitée des aristocrates, non plus jusqu'à Tournay, menacé d'une prochaine invasion, mais au fond de la Belgique.

Brusque transition, étrange contraste entre les désolations des heures passées et les lumineuses clartés de celles qui allaient luire.

Catherine oubliait ses blessures ; Pierre, sur qui s'appesantissait la vieillesse, ne montrait pas le même ressort. La gloire de Guillaume fit tressaillir ses traits flétris, mais il semblait que les sources de la vie se fussent taries le jour néfaste où volaient dans les airs, où roulaient dans la fange des ruisseaux, où s'empilaient dans d'immondes charrettes les reliques de l'étude.

Il eut un nouvel éclair de joie devant les brasseries naguère parées de la potence aux volontaires et ornées de l'aigle autrichienne déchirant de ses serres les emblèmes de la liberté. Les ignobles enseignes mises en pièces, les portes enfoncées, les fenêtres béantes, montraient que les patriotes n'avaient pas attendu l'appui des troupes françaises pour prendre leur revanche. Mais l'infortune d'autrui ne pouvait ranimer les forces d'un homme aussi généreux que Briez. De retour au logis, où des amis, redevenus compatissants, réunissaient les épaves arrachées aux pillards, il s'affaissa dans l'attitude lassée, dans l'atonie passive de l'être frôlé par l'aile du malheur. Catherine voulut le conduire jusqu'à sa chambre et dut, aidée de Brigitte, soutenir ses pas

chancelants. Seul l'esprit conservait au corps défaillant une apparence de vie.

05

Elle jetait un défi solennel, et criait une menace entendue, la glorieuse canonnade de Valmy ! À sa voix, l'armée prussienne opérait une retraite désastreuse, les frères de Louis XVI reprenaient le chemin de l'exil, les émigrés déçus s'abandonnaient au découragement. Et Dumouriez, proclamé le sauveur de la France, revenait en toute hâte à l'armée du Nord afin d'exécuter son projet favori : la conquête de la Belgique autrichienne.

On avait franchi la frontière, on marchait sur Mons. L'armée française, forte de quarante mille combattants, divisée en quatre corps, s'avançait dans la large plaine de l'Escaut ; quarante mille soldats, curieux de comparer les séides des Habsbourg aux automates des Hohenzollern, quarante mille hommes ambitieux de se convaincre une seconde fois de leur force, quarante mille héros fiers de se mesurer avec les plus vieilles troupes de l'Europe et d'affronter ces Impériaux gonflés d'un aristocratique orgueil. Depuis quatre jours, des combats d'avant-garde, d'intermittentes canonnades disaient les intentions des envahisseurs, témoignaient de l'attente inquiète des envahis, prouvaient l'égal désir où l'on était d'en venir aux mains. Dumouriez eût déjà prononcé son mouvement si de secrètes hésitations n'avaient paralysé son offensive toujours hardie. Une armée nombreuse ne pouvait marcher sans vivres ni munitions, et les approvisionnements annoncés chaque jour n'arrivaient pas. En butte aux attaques d'impla-

cables ennemis, redoutant leurs complots, le général en chef consumait sans profit les derniers jours de l'automne, usait son énergie à défendre sa situation militaire, à déjouer les embûches, à réparer les fautes remédiables. Et pourtant, le succès dépendait de la rapidité des manœuvres.

Roland, dans son patriotisme correct, oublia leurs démêlés antérieurs :

« La France entière vous regarde comme son héros ; vous avez la confiance et l'estime du Conseil », lui écrivit-il. C'était l'assurance de garder le commandement pendant la campagne, c'était la promesse d'avoir du pain et des balles ; Dumouriez n'hésita plus et commanda d'enlever quand même Thulin, où le général Beurnonville avait échoué la veille.

Les Autrichiens déployés en tirailleurs occupaient les approches du village ; une forte batterie placée devant un moulin fortifié, le moulin du Boussu, appuyait les feux de leur infanterie.

Trois bataillons de chasseurs, les hussards de Berchiny et de Chamborant gravissent la position et refoulent le bataillon franc O'Donnel, tandis que les volontaires, soutenus par une batterie de douze, s'élancent à l'assaut du moulin. Sur toute la ligne la défense est héroïque, mais l'attaque s'exécute violente, irrésistible. La cavalerie française atteint le village, semblable à une trombe, s'engouffre dans la Grand'Rue, et balaye les Autrichiens. Des feux de salve jettent l'épouvante parmi les fuyards : on emporte à la baïonnette les maisons où les derniers défenseurs tentent de se maintenir ; le moulin du Boussu s'effondre sous le choc des boulets.

Trois heures ne s'étaient pas écoulées depuis le signal de l'attaque, et Dumouriez déployait ses cartes dans la maison communale de Thulin encore chaude de l'haleine des Impériaux. Vigoureux, énergique, aussi dispos après un combat qu'avant de livrer la bataille, le vainqueur de Valmy, — le petit tigre, — comme le désignaient haineusement les émigrés, dictait déjà l'ordre de marche sur Jemmapes. Un officier d'ordonnance entra, salua, et vint se placer devant son chef. Dumouriez fit un geste d'impatience.

— Mon général, on amène un prisonnier appartenant à l'état-major du duc de Brunswick.

— Un dilettante ou un attaché militaire, peut-être…

— Qu'on l'introduise ; je veux l'interroger.

L'officier sortit et revint aussitôt, précédant un colonel allemand, grand et fort, à l'allure pesante, au visage naïf, l'œil déformé par une large ecchymose. À ses côtés, Paule Marsig portant l'épaulette des adjoints aux adjudants généraux. On eût dit Mars très jeune, conduisant Hercule engraissé et vaincu.

Àces paroles qu'il avait comprises, bien qu'il s'obstinât dans un mutisme dédaigneux, le colosse blond tourna ses yeux bleus vers son jeune vainqueur, et, de pâle, son visage s'empourpra. Lui, un officier noble, un aide de camp de Son Altesse Sérénissime Ferdinand, duc de Brunswick, cité pour la force de ses poings et la vigueur de ses jarrets, il avait bêtement rendu son épée à une femme… à une jeune fille… à une enfant ! Ces Français sentaient l'enfer. Leurs femelles allaient chercher leur puissance au sabbat ! Il demeurait confondu de l'aventure, il restait sourd aux interrogations de Dumouriez.

— Vos ordres, mon général ?

— Si le colonel s'engage à ne plus porter les armes contre la République, rendez-lui la liberté. Qu'on l'emmène. Mademoiselle, vous recevrez son serment.

Paule s'éloignait, suivie du prisonnier :

— Jurez-vous de ne plus porter les armes contre la France ? demanda-t-elle avec une force et une autorité qui transformaient son visage et modifiaient jusqu'au son de sa voix. — Jamais !... Je préfère la prison à la liberté reçue des mains d'une sorcière !

Les soldats, massés devant la maison de ville, entendirent cette insolente réponse.

— Chien d'aristocrate ! s'écria l'un d'eux.

— Manquer de respect à notre lieutenant !

— N'ayez crainte, mon lieutenant ; nous travaillerons du sabre et de la baïonnette. Nous ne sommes plus des enfants comme à Morlies ; les canines... et les molaires ont poussé.

— Alors, on aura des égards...

— On t'invitera, monsieur le baron, à souper à la gamelle avec les bons patriotes !

— Et lu sais, faudra pas manger plus que ta part.

— Tu vas coûter cher à la nation.

— J'espère bien qu'on ne rassasiera pas avec du pain ta grande carcasse.

— La farine ! c'est un mets trop délicat.

— T'es plus aussi bavard ? — La fête est finie, mon camarade ; la musique est remisée.

— Dans les malles de l'abbesse de Remiremont.

— Au fond de la boîte capitonnée qui alimente de soldats de fer-blanc les terribles troupes de Condé.

Paule accompagnait du regard le colonel, quand elle se heurta contre Guillaume Briez. Le capitaine marchait à une allure précipitée, le visage morne, aux prises, semblait-il, avec une préoccupation poignante. Elle s'étonna : lui, l'officier si calme sous la mitraille ! Ils avaient donc été terribles et meurtriers cet assaut du Boussu, cette attaque de Thulin qu'on exécutait tandis qu'emportée par son ardeur, mêlée à Chamborant, elle poursuivait la cavalerie autrichienne ?

En reconnaissant la jeune fille, le capitaine eut une exclamation rauque :

— Enfin, je vous retrouve, citoyenne !

— Mais oui, c'est moi, fit-elle joyeuse ; je vous cherchais ainsi que mon père afin de vous montrer mon prisonnier..., ce grand blond que les volontaires entraînent un peu plus vite que le pas.

— Votre prisonnier ? — Sans doute. Ah ! si vous l'aviez vu lorsque je lui assénai sur la tête un maître coup de sabre ! Étourdi, il roula du haut en bas de sa monture. N'eût été son volumineux panache, je renouvelais l'exploit de Charlemagne et les pourfendait lui et son cheval... Serait-il votre frère ou votre ami que vous preniez cette piteuse mine au récit de sa glorieuse aventure ?... Il est tombé comme ça, sur son gros nez... Et il se démenait, et il blasphémait, et il disait de gros mots ! Je n'oserai ja-

mais les répéter, même en allemand. Nous n'étions pas trop de quatre pour le réduire à merci !

Guillaume ne répondait pas.

— Mais qu'avez-vous donc ? reprit-elle en surprenant ses regards attendris.

— Ma petite Paule..., ma pauvre amie...

Sa petite Paule..., sa pauvre amie..., c'était la première fois depuis la prise de Morlies qu'il ne l'appelait pas citoyenne..., sergent..., lieutenant... Que signifiait cette émotion ? Quel désastre présageaient ses paroles protectrices et compatissantes ?

— Mon père est blessé !

Son père ! En qui pouvait-elle être frappée hormis en cette unique affection ? — Menez-moi vers lui..., où est-il ?

Folle d'angoisse, elle s'élançait vers une maison que Guillaume, s'empressant auprès d'elle, désignait de la main. Elle hésitait entre plusieurs portes derrière lesquelles on devinait des ambulances provisoires.

— Paule... Souvenez-vous que le courage militaire n'est pas toujours le plus héroïque.

— Il est donc grièvement atteint ?

— Grièvement... De grâce, un instant encore...

— Peut-être son salut est-il encore entre mes mains, et vous me retenez !

Elle se violentait pour croire aux paroles de Guillaume, son cerveau enfiévré ne pouvait concevoir que ce père plein de vie à la fin du combat eût été mortellement frappé ; elle se précipiterait dans ses bras, elle le soignerait, elle le guérirait. Au delà de ces pensées, déjà troublantes comme un cauchemar, cessait sa faculté de comprendre. Pourtant elle la connaissait la grande faucheuse toujours alerte, elle l'avait vue dans maints combats ; elle avait entendu le grincement du fer passant dans la moisson humaine !

Àtravers une longue salle qu'éclairaient les lueurs blafardes tombées d'un ciel de novembre, Paule s'avançait. Devant elle, sous ses pieds, près des murailles, partout des blessés, puis des blessés ; des mourants, encore des mourants ! Les uns se tordaient sur des matelas ensanglantés, d'autres crispaient leurs doigts dans la paille, les derniers venus frissonnaient au contact glacé du sol qui les allait bientôt anéantir. Cavaliers et fantassins, jeunes et vieux s'empilaient pêle-mêle selon les hasards du champ de bataille. Les cris stridents se mêlaient aux blasphèmes ; l'on appelait à la fois la mort qui délivre et le chirurgien qui soulage ; le délire avant-coureur de la fin succédait au délire des combats. — Il ne doit pas se plaindre..., murmurait Paule en cherchant son père parmi les blessés qui se taisaient.

Hélas, non ! il ne se plaignait pas.

Il était couché sans mouvement, pulsation, ni haleine ; les joues de cire, les membres déjà raides et blancs ; les yeux vitreux ne reflétant plus les yeux de sa fille. Autour de lui, une odeur d'argile humide souillant son cadavre, une lueur pâle vacillant dans l'air, un silence rempli d'émotion et de douleur. Il était là, auprès d'autres héros rigides comme lui ; et d'instant en instant

devenaient plus nombreux les hôtes de cet asile où l'on évacuait les cadavres. Comment douter encore ! Paule serrait convulsivement son père dans ses bras ; elle contemplait cette ouverture toute ronde faite en pleine poitrine par une balle. Mort glorieuse, mort sans angoisse, mort enviable que Dieu réserve à ses élus ! Et de ses doigts frémissants, comme si elle eût voulu en garder les formes dans ses mains mêmes, elle couvrait de pieuses caresses les traits chéris que sa tendresse ne pouvait ranimer. La notion troublante de l'éternité pénétrait à travers les plaies de son âme et il lui semblait qu'elle ne pût trouver la mesure de l'infini qu'en le comparant à sa douleur. Ne perdait-elle pas un père, un guide, un ami, son seul ami, l'unique objet de ses affections ? Désespoir muet, farouche, sans larmes ! Désespoir mêlé de regrets, accompagné de remords ! — O père chéri !... Pourquoi quittâmes-nous notre village et la maison blanche au toit rouge !... Serais-tu là..., mort..., si au lieu de m'enrôler parmi les volontaires j'avais vécu la paisible existence des filles de Mortagne !... Mon ardeur, folie... Mon patriotisme, égoïsme féroce... Ma soif de gloire, ivresse coupable.

Elle se souvenait de sa vie heureuse et paisible, elle se rappelait les soins qu'il lui avait donnés ; elle songeait à la tendresse qui les unissait et leur inspirait les mêmes goûts ; elle évoquait l'affection qui faisait partager à l'homme mûr les plaisirs de l'enfant, et à l'enfant les graves pensées de l'homme mûr. Longue lamentation où se déroulaient lentement deux existences pures, touchants tableaux dont la résurrection la ramenait à la vérité cruelle. — Tu vivrais si je n'avais voulu partager ta vie..., je te l'ai prise... tout entière..., tout entière. Cuisants remords... Doute déchirant... Le ciel défendrait-il de dépasser la mesure des communes vertus, qu'il m'envoie la plus dure des afflictions !...C'est

donc pécher que de tendre trop haut le regard ?... Parle !... parle !...

Elle disait, dans une douloureuse confession, ces tristes choses à ce cadavre, ne pouvant croire que sa bouche demeurât muette quand elle l'interrogeait, quand elle lui demandait de la conseiller. Il devait la chérir encore, veiller sur elle, lui inspirer des résolutions sages, lui dicter sa conduite. Jusque-là, soutenue par une foi inébranlable, elle n'avait eu d'autres soucis que son devoir. Pourrait-elle seulement persister dans cette vie de soldat ? Pour la première fois elle s'avouait qu'elle était femme, elle s'indignait d'être jeune. Que de périls environnaient une pauvre fille isolée, sans protecteur, à la merci des premiers Autrichiens qui la feraient prisonnière ! Mais alors elle quitterait ses compagnons d'armes le jour même où la lutte devenait plus ardente, quand un combat de géants allait décider du sort de la campagne ?... Quoi !... la fille du commandant Marsig abandonnerait le drapeau à l'heure de la bataille ! Et ce furent dans son âme de cruelles alternatives de défaillances et de résolutions viriles ; une révolte de son honneur de soldat contre sa nature de femme.

— Oh !... Pourquoi si durement frappée !... Patrie, patrie, tu m'as volé mon père !

Maintenant des pleurs montaient à ses yeux, pleurs qu'elle s'efforçait de retenir sous la paupière, mais dont l'amertume n'était que plus vive. Des hoquets de douleur sifflaient dans sa poitrine, des spasmes contractaient ses membres frêles.

Retiré à quelque distance, Guillaume laissait la pauvre fille épancher son cœur. Il ne lui apporterait pas de consolation, les

plus douces sont à charge dans de pareils moments ; il l'écouterait, il connaîtrait mieux la profondeur de sa blessure et quand on pourrait l'adoucir il devinerait mieux le remède. Et ce grand enfant aux proportions d'Hercule, au courage de lion, à l'esprit inquiet, regardait timidement en lui.

Depuis des mois aucune joie n'avait illuminé le visage de Paule qu'il ne l'eût partagée, pas Une de ses actions glorieuses qui n'eût rempli son cœur de fierté. À ce contact journalier de leurs âmes ses craintes vagues s'étaient dissipées ; biais à mesure qu'il s'abandonnait, sa méfiance sans objet se retournait contre lui-même et il plaçait les vertus, la noblesse, la beauté de son amante sur un piédestal si élevé qu'il lui semblait inaccessible.

Tandis que le triomphe et le deuil se noyaient dans l'ombre du jour à son déclin, l'orpheline se penchait, écoutait, attendait la parole vénérée qui tomberait bientôt de cette bouche pâlie, dont elle prenait le rictus commençant pour un doux et mobile sourire.

Soudain elle tressaillit… C'était une douce harmonie…, une lointaine musique…, un chant séraphique…, des accords vibrants…, des accents sonores…, une fanfare guerrière…, une impérative sonnerie !

L'âme du vieil officier commandait enfin ; son énergique volonté se manifestait au-dessus de la voix stridente des cuivres ; son souffle s'épuisait à crier : — Va te battre !… Va te battre !

Secouée par une force irrésistible, mue par une impulsion fébrile, le visage contracté, les épaules encore affaissées sous le choc brutal de la douleur, Paule se dressa. N'était-elle pas le jouet

d'une hallucination décevante ? Ses regards effarés se reportèrent sur Guillaume.

— Paule..., entendez-vous le rappel de l'artillerie ?

— Il me commande de rejoindre mon poste. C'est toi qui l'ordonne, père !

Et s'agenouillant :

— Secourez son âme, ô saints de Dieu, accourez à sa rencontre, anges du Seigneur ; portez-la sous les yeux du Très-Haut. Que le chœur des séraphins la reçoive et la dépose dans le sein d'Abraham.

Elle mit un dernier baiser sur les paupières chéries que sa main avait pieusement closes, embrassa dans un regard ce visage dont les ombres de la nuit accroissaient la solennelle majesté, ramena les plis du grand manteau, glorieux linceul des combattants, autour de ce corps qu'aucune main ne profanerait et, chancelante, de grosses larmes roulant en cascade sur sa capote, elle suivit les pas de Guillaume, qui, se retournant, l'encourageait. Aux trompettes de l'artillerie se joignaient les fifres et les tambours ; de chaque maison s'élançaient des soldats à demi équipés, surpris dans le premier repos. Les troupes se massaient, la rue s'emplissait d'une foule bruyante, un impétueux va-et-vient s'établissait entre l'ambulance et l'extérieur. Les volontaires légèrement blessés se hâtaient de gagner le rang, les chirurgiens donnaient leurs dernières instructions, rangeaient leurs trousses et se disposaient à suivre les troupes. Ce n'était pas le lendemain que leurs couteaux chômeraient ! Il fallait que Dumouriez, si économe de ses soldats, projetât une sérieuse attaque puisque, le

Boussu emporté, les blessés à peine relevés, il commandait une marche de nuit.

Madeleine, fort affairée, écoutait les chirurgiens et, par brassées, portait à l'ambulance le linge de pansement.

Elle aperçut Paule.

Et du regard elle désignait la salle mortuaire où gisait le commandant Marsig.

Oui, Madeleine disait vrai ; le commandant Marsig ne demandait pas à sa fille de suivre son convoi et d'arroser sa tombe de larmes stériles, ses mânes souhaitaient d'autres funérailles. Ils réclamaient des jeux sanglants où deux peuples lutteraient, d'où renaîtrait glorieuse la France blessée, meurtrie, à demi-morte, se dégageant en un suprême effort de la tombe qui l'attirait.

Puis, l'espoir lui venait de rejoindre son père ! Ah ! si demain la grande capricieuse, l'éternelle inflexible l'étreignait dans ses bras sans chair ! Si elle pouvait l'espérer, elle chanterait un cantique d'action de grâces. Mourir comme lui, pour la Patrie, pour la Liberté !

Jusqu'à cette heure de douleur, elle avait été courageuse ; désormais téméraire, elle rechercherait le danger comme la plus noble occasion de fuir un monde si vide. Cette pensée la fortifiait ; son cœur retrouvait son intrépidité ; son esprit courait avec les troupes derrière les nuages lourds, abandonnés par le vent fatigué, qui, à l'ouest, du côté de Mons, pesaient sur l'horizon. Vainement elle chercha Dumouriez : le général, impatient, avait suivi l'avant-garde.

— Restez avec ma batterie, dit Guillaume ; vous vous égareriez ; à l'aurore, vous rejoindrez sans peine l'état-major.

Elle obéit silencieusement, réconfortée par cette sollicitude. Guillaume était bon de s'arroger des droits sur sa faiblesse ; il était généreux de la garder à ses côtés durant ces premières heures d'isolement et de détresse. Combien d'ailleurs il différait de lui-même depuis le départ de Maulde ! Prévenant envers son pauvre père, doux avec elle, attentif à leur plaire, il avait dépouillé sa rudesse, il semblait oublier l'inégalité de leur position et leur modeste origine. Sur Guillaume elle reporterait la meilleure part de cette pieuse affection que nul, hélas ! ne réclamait plus. Et dans sa candeur de vierge, dans sa naïveté d'enfant, elle ne comprenait pas qu'elle pût donner davantage et recevoir mieux que les preuves d'une douce et pure tendresse.

C'était une nuit sans lune, une nuit de novembre où les bruits de la nature se taisent dès la disparition du jour ; une de ces nuits humides et froides qui paralysent le corps et plongent Pâme dans une invincible torpeur ; une de ces nuits où plantes et animaux semblent succomber à la fatigue d'une période révolue, une de ces nuits où tous les êtres comprennent la loi de la décrépitude et de la mort dont les entretient l'année qui trépasse et s'ensevelit dans un suaire de feuilles sèches. La pluie fine, pénétrante, tombait, assourdissait les pas sur les chaussées, éteignait le son des voix, transformait en fondrières les chemins tracés à travers les alluvions de l'Escaut, entre les villages de Frameries et de Pâturages jusqu'à la ville de Mons. Un bruit vague, sourd, emplissait la plaine de ses ondes immenses : longs hurlements de chiens perdus, balayés par le passage des troupes ; hennissements des chevaux d'escadron s'appelant, se répondant, se battant ; gronde-

ments inconnus se dégageant de la terre et jaillissant de son sein en terrible chaos. Les volontaires dominaient ces pénibles impressions, hâtaient le pas, se serraient les coudes, franchissaient des fossés larges comme des canaux, accablaient de quolibets les maladroits qui échouaient dans la fange et chantaient sous l'averse la chanson de Valmy. Parmi ces jeunes gens, pas un qui doutât d'une victoire prochaine. Qui a vaincu, vaincra. Et dans leur jeune fierté ils se vantaient d'apparaître plutôt en libérateurs qu'en conquérants ; ils se glorifiaient de faire la guerre aux monarques et d'apporter la paix aux nations. La campagne de Belgique dégagerait la frontière, émanciperait des patriotes de la main des patriotes, affranchirait une nation opprimée, que des affinités de race et une fraternité de sentiments rendaient chère à la France. L'étape succédant au combat durait néanmoins éternelle. L'entrain s'éteignait, la chanson de Valmy mourait sur les lèvres. Parfois, aux encouragements des chefs, aux lazzis des soldats vigoureux se mêlaient les soupirs des hommes qui tombaient et ne se pouvaient relever, les prières des traînards suppliant qu'on les attendît, des plaintes contre les ministres dont l'incurie, plus nuisible que la mitraille, laissait le soldat demi-nu, sans chaussures pendant une campagne d'hiver.

Pourtant la tête de la colonne relevait le pas, devinant enfin le but très proche. Des officiers d'ordonnance l'attendaient et l'arrêtèrent au-devant de Quaregnon, gros bourg occupé par l'ennemi. La batterie de Guillaume, formant la réserve, fut dirigée vers l'extrême gauche, loin du champ de bataille présumé. On ne planterait point les tentes, afin d'être prêt à combattre aux premières lueurs du jour. Alors on forma les faisceaux, on dételа les pièces, on distribua le pain et l'eau-de-vie ; puis, à ces hommes mouillés, exténués, sans abri, on dit : « Dormez ». Leur lassitude était si

grande que, sans souci de la terre regorgeant d'eau, ils s'étendirent, le sac soutenant la tête alourdie, serrés les uns contre les autres, les plus gros abritant les plus minces contre la rafale, les mieux vêtus jetant un pan de leur capote sur les membres grelottants des moins fortunés.

Paule avait surveillé la distribution des vivres, et quand les volontaires la voyaient impassible au milieu des épreuves, ils ne murmuraient plus, ils cessaient de se plaindre, ils s'apprêtaient à lutter même contre la nature. Maintenant, elle se tenait debout, le corps figé dans une immobilité de statue les yeux errants dans le vague de l'ombre, l'oreille tendue aux soupirs de la brise dont les gémissements s'accordaient avec son affliction. Guillaume la cherchait. À deux pas d'elle il rappelait ; perdu dans ses douloureuses rêveries, elle ne répondait pas.

— Paule… Paule…

Il l'aperçut enfin :

— Venez, dit-il.

Sur le bras de la jeune fille il posait un doigt impérieux. Elle tressaillit, agitée par la fièvre, secouant dans ce frisson le sombre manteau d'ordonnance.

— Venez, répéta-t-il.

La guidant à travers les obstacles d'un campement improvisé, il la conduisit vers les forges, lui fit signe de s'asseoir sur un caisson et, dépliant une tente de soldat, étendit au-dessus d'elle la toile grise.

— À quoi bon tous ces soins ?

— Le soleil est paresseux en ces tristes mois d'hiver et la nuit semble arrêter la course des heures.

— Heures de douleur plus longues qu'une existence !

— Songez à demain. Ne vous laissez pas abattre par la fatigue.

— La force de combattre je la trouverai toujours dans ma volonté, mais l'accoutumance à la douleur il me faudra l'acquérir. J'y suis si mal préparée ! De nouveau, elle baissait la tête et retournait à ses pensées.

La pluie continuait. Elle tombait avec le même bruit monotone, lugubre. Parfois les ténèbres se mouvaient, flottaient, montraient à travers leurs déchirures un ciel étoilé, rampaient sur le sol, s'envolaient vers les hauteurs jetant l'ombre d'un voile d'autant plus épais qu'il se trouait par instants.

Lui aussi subissait la tristesse de Paule et se laissait gagner par la mélancolie. Il s'affaissait sous l'étreinte glacée de la rafale ; il ne trouvait pas les expressions qui eussent ressuscité un entretien mort dès les premières paroles.

Son insurmontable timidité s'augmentait encore de ses scrupules. Protecteur de l'orpheline, il craignait d'abuser d'un rapprochement fortuit ; il redoutait de troubler par un mot imprudent la veillée funèbre ; il respectait la veillée des armes. Et pourtant son amour, né au camp de Maulde, chaque jour grandi, chaque jour plus envahissant, le dominait dans toute la plénitude de sa force.

C'était alors qu'il tremblait, qu'il se désolait, qu'il doutait de son ascendant sur une âme si énergique, que l'orpheline s'abandonnait dans le secret de son cœur, prête à lui confier cette auto-

rité, à lui remettre ce soin de la guider jusque-là réservés au meilleur des pères. Mais si Paule, entraînée par une sympathie toujours croissante, subissait à son insu de mystérieuses attractions et s'orientait vers l'amour, une résistance intuitive, une crainte pudique la maintenaient dans une froide réserve. Assez de plaintes avaient montré le désastre de son âme. Qu'eût-elle dit ? Sinon qu'elle végéterait sans autre famille qu'un régiment, sans autre abri qu'une tente de soldat, sans autre moyen d'existence que sa solde de lieutenant ! Mille fois mieux valait se taire. La pauvreté la laissait indifférente, dès que son père n'était plus là ! Que lui importait l'incendie de sa petite maison, seule vengeance que le général Latour eût tirée de la prise de Morlies ! La guerre, la bataille, la victoire rempliraient sa vie ; les blessures et les triomphes du drapeau captiveraient ses pensées. Ainsi parlait son jeune courage engagé dans une lutte téméraire contre l'intimité de ses sentiments ; car il fallait qu'elle luttât pour concentrer toutes ses tendresses sur ces rudes choses ; il fallait qu'elle luttât parce que la raison ne peut contraindre le cœur à se tromper sur sa destinée. Ce fut lui qui renversa le mur de glaciale douleur debout entre leurs communes pensées. Il dépeignait ce pays perdu dans les ténèbres, semé de bouquets d'arbres et sillonné de canaux étroits ; il désignait de la main les monticules de Cuesme et de Jemmapes devant lesquels on campait ; il décrivait ces bulles noires des borinages flamands s'élevant tandis que le sol de la plaine s'affaissait.

Elle s'obstinait dans son mutisme.

Puis, il parla des dispositions prises par le général Dumouriez ; il lui communiqua les ordres donnés aux réserves.

— Vous rencontrerez demain voire ennemi personnel, le général Latour, l'ancien commandant du camp de Maubray, dit-il sans en rien savoir, mais afin de vaincre sa torpeur.

— Lui ou un autre !... Tous les soldats de l'armée autrichienne ne portent-ils pas le poids de la mort de mon père, ne sont-ils pas à un litre égal mes ennemis ? Loin de moi une haine égoïste quand le désir de la vengeance gonfle mon cœur.

— Ah ! Paule, reprit-il d'une voix sourde, que vainement il s'efforçait d'assurer, ne me l'ouvrirez-vous jamais ce cœur si fidèle, ce cœur qu'un seul attachement suffit à remplir ? Ne me permettrez-vous pas d'y chercher un peu d'affection..., un peu d'estime ? ajouta-t-il regrettant déjà son audace, désireux d'atténuer l'expression de sa pensée. — De l'estime pour vous, Guillaume ! fit-elle en choisissant celui des deux termes qui s'harmonisait le mieux avec leur commune situation ; pourquoi me poser une pareille question ? Avez-vous jamais enfreint les lois de" l'honneur ? Mon père proclamait votre bravoure éclatante et votre loyauté sans tache ; je suivrai son exemple.

— Je me montrerais injuste si je mais qu'à mon estime se joint une confiance sans borne.

— C'est encore bien peu !

Il s'était levé et s'écartait de la jeune fille. Redoutait-il qu'assis l'un près de l'autre, ses paroles prissent un sens blessant, sentait-il monter à ses lèvres tout un flot de tendresses longtemps contenu et croyait-il s'en rendre maître ! Illusion ! Dominé par son amour, il glorifiait dans toute la sincérité de son âme la vaillance de Paule devant Morlies ; il disait son trouble quand, la ferme emportée, elle lui était apparue sous un diadème de cheveux

bruns ; il dépeignait avec une fièvre croissante son front candide, ses yeux brillants d'enthousiasme, ses joues roses et les perles de sa bouche se détachant dans un divin sourire entre les lèvres noires de poudre.

Àchacun des tableaux évoqués, les vibrations de sa voix, les frémissements de ses mains ajoutaient un dominateur refrain d'amour. Victorieux de sa timidité, tout entier à sa passion, il lui jurait un attachement éternel, il la conjurait de croire en lui, il la suppliait d'accepter le culte qu'il lui vouait.

Elle avait essayé d'interrompre ses premières confidences, elle s'était levée pour fuir n'importe où, fût-ce vers les redoutes autrichiennes ; une défaillance l'avait rejetée sur les caissons. Tel un aveugle devant l'univers se révélant à lui, tel un barbare vis-à-vis d'un amoncellement de trésors demeure ébloui, fasciné.

Elle entendait à peine, elle ne comprenait pas cette langue nouvelle, mais ses yeux le voyaient, craintif et suppliant, ce héros redouté, ce jacobin sans miséricorde, ce sectaire sans faiblesse. Et voici qu'une harmonie d'amour caressait ses oreilles et qu'un breuvage d'une douceur inconnue affleurait ses lèvres innocentes. Elle buvait ces paroles dont le charme déguisait la puissance ; elle les buvait jusqu'à l'ivresse facile et subite, venue sans transition, sans signe précurseur. Anéantie, subjuguée par l'émotion, elle pleurait à chaudes larmes. Alors, à ses pieds, il s'agenouilla.

L'aveu d'un amour trop bien caché blessait-il sa douleur, outrageait-il son âme ? Il s'était promis de taire sa tendresse ; s'il parlait aujourd'hui, s'il se relevait de son serment, c'est qu'elle

était orpheline et que sa loyauté lui commandait de dire sans détour :

— Paule, voulez-vous être une amie, ma compagne, ma femme ?

Ainsi les arguments de la timidité en faveur du silence devenaient les auxiliaires de la passion.

Au choc imprévu d'une requête d'amour tombant sur sa pensée engourdie, le souvenir de celui qui dormait là-bas, raide et glacé dans son manteau de guerre se réveilla. L'ivresse dissipée, le charme était rompu. — Non, non, merci, Guillaume. C'est impossible.

— Pourquoi !

— Je suis un soldat, un soldat enchaîné par un serment exclusif. J'ai juré de venger mon père ; le deuil et le devoir m'interdisent de vous entendre.

— Ne rêvons pas du ciel ; nous vivons sur la terre, car nous pleurons.

— J'aurais tant de fierté et d'allégresse à sécher vos larmes, et à ramener sur ce cher visage le calme, sinon le sourire.

— Paule..., n'invoquez pas de semblables prétextes : ils me peineraient sans me convaincre.

— Je ne vous permettrai jamais de vous dévouer à une pauvre fille anéantie par la douleur. Quoi ! ce secret d'amour, qu'il gardait avec un effort plus pénible à chaque heure, il l'avait révélé et elle refusait d'y croire parce qu'il s'était fait un point d'honneur de le lui cacher ! Il fut repris de crainte :

— Je comprends votre refus et ne saurais vous blâmer ; l'héroïne de l'armée du Nord, l'amie des généraux, la protégée de la Convention a le droit de mépriser les vœux d'un humble capitaine.

— Moi, dédaigner Guillaume Briez !... Moi, fille et petite-fille de paysans !... Non, Guillaume, je n'ai pour vous ni mépris ni dédain ; mais je ne puis..., il m'est interdit de vous écouter. Adieu... Ah ! puissions-nous éviter, moi de vous affliger, et vous de souffrir.

— Aimeriez-vous, que vous me torturez ainsi ! s'écria-t-il, dans un retour de sa folie.

— Oh ! dit-elle. Aux premières lueurs de l'aube, il la voyait prête à défaillir.

— Pardon, pardon !... Je suis un criminel..., un lâche ! Mais je vous chéris, je vous adore, je vous aime si ardemment que les obstacles irritent ma passion, font bouillonner mon sang et m'affolent. Dites que vous me pardonnez, que vous ne me fuirez point, que vous m'excuserez !... Croyez à mon amour plus impérieux que ma volonté, plus saint que le devoir, plus exclusif que mon patriotisme.

Non, elle ne doutait pas de lui, mais soumise à des épreuves soudaines, violentes, extrêmes, ballottée entre les plus âpres douleurs et les plus vives émotions, elle n'osait goûter l'idéale douceur d'un pareil aveu. Et voilà qu'aux gémissements de Guillaume, aux plaintes qu'il s'efforçait d'étouffer, se mêlaient des bruits étranges descendus des redoutes autrichiennes ou venus des longues chaussées de marbre criant sous les roues des canons français.

L'aube pâle qui se levait au midi jetait par contraste des ombres plus noires sur les rangs de volontaires encore endormis ; le jour apparaissait terne, devenait plus transparent, distribuait d'errantes clartés sur les noires hauteurs du borinage que Guillaume avait décrites dans la nuit, balayait la brume amoncelée comme une couronne sur les redoutes autrichiennes.

Rapides comme des flèches, pareils à des esprits de vie, des passereaux traversèrent les airs. Ils planaient, ils s'appelaient, ils chantaient un hymne attardé, dominant du haut du ciel les œuvres des génies infernaux. Éternel contraste des volontés de la nature insouciante des conceptions humaines ! L'étoile s'inquiéta-t-elle jamais de l'extase du voyageur ? Les vents devinent-ils les rancunes et les imprécations du nomade ? Guillaume s'était relevé, viril, énergique, rendu à lui-même par la solennité de cette heure fugitive qui l'unirait à Paule ou les séparerait pour jamais.

— Paule, les gazouillements des oiseaux, les lointaines rumeurs de la terre deviennent vos complices : le jour va me chasser. Deux officiers peuvent invoquer la fraternité des armes ; désormais je ne saurais vous aborder sans crainte ni vous revoir sans remords.

Une fugitive lueur aussitôt évanouie traversa le regard de l'orpheline.

— J'invoque une chère mémoire ; votre père m'approuve, votre père m'encourage. Ce cœur que votre refus fait saigner, mais qui palpite encore, le voulez-vous ?... Que ne puis-je, écartant les chairs de ma poitrine, le prendre des deux mains, vous

l'offrir à genoux, vous dire : Broyez-le, piétinez-le…, mais acceptez-le… Dites, Paule… Le voulez-vous ?

Elle s'unissait si bien en la douleur où elle le plongeait, que la compassion trahit ses sentiments. Oh ! non, elle ne le meurtrirait pas ce cœur généreux, elle ne dénierait pas à Guillaume le droit de le lui donner, elle n'imposerait pas à ce franc et loyal ami la douleur d'espérer et de désespérer tour à tour, elle ne lui infligerait pas le tourment d'épier son secret, de chercher une réponse derrière une attitude froide et une retenue de commande. Mais elle était coupable de céder ainsi à ses prières, d'écouter des paroles d'amour au lieu de se draper de crêpe, d'invoquer le Tout-Puissant dans la détresse de son âme.

— Paule… ! Paule ! gémit-il avec une indicible émotion.

Deux mains brusquement offertes répondirent mieux qu'une longue phrase. Elle n'avait pas eu la force de lutter plus longtemps : si près de l'éternité, un battement du cœur valait des siècles.

— Ma Paule, ma bien-aimée, ma femme !

Et ses pleurs et ses baisers mouillaient ensemble les doigts qu'on lui abandonnait.

— Que vous offrirai-je en échange de votre amour ? quelques heures de ma vie, quelques minutes peut-être…

— Par pitié, ne trouble pas mon ravissement !

— Voyez cette arène où s'avance la mort ! À l'instant la bataille ; demain…, les jours suivants, la guerre.

— Et puis enfin la paix, la paix bénie de Dieu, la paix heureuse, car elle est au seuil de mon paradis, de ce paradis de bonheur que Paule vient de m'ouvrir, dont elle cueillera les fleurs embaumées, dont elle embellira les séraphiques splendeurs.

— Dieu… Les Anges… que ces mots tombant de vos lèvres sont doux à entendre, reprit-elle radieuse.

— Oui, je crois en un être suprême, bon et miséricordieux puisqu'il nous unit. Je crois aux séraphins : si je les niais, à qui pourrais-je te comparer ?

Tous deux avaient trop souffert, l'heure était trop solennelle pour que leurs pensées ne fussent pas empreintes de cet idéalisme qui, de deux cœurs, de deux âmes, de deux volontés, ne fait qu'un cœur, une âme, une volonté indissolubles. Ils accomplissaient pieusement un rite de la religion de l'amour donnée par le créateur comme une preuve de l'immortalité de l'âme, et comme un gage de la perpétuité du monde.

— Paule, je t'appartiens par delà les siècles.

— Guillaume, je suis à vous pour l'éternité.

Chastes fiançailles, union sainte et sacrée de cet homme ravi au-dessus des sphères où règne le désir, de cette jeune fille ignorante de l'amour, grandie dans un isolement austère, demeurée plus pure au milieu d'un camp que les edelweiss poussés sur les hautes montagnes, aux confins des neiges immaculées.

Ah ! comme il était heureux maintenant ! Le monde serait-il assez vaste pour contenir sa joie ? À qui la confierait-il, après la victoire ? On marchait à la victoire quand on avait tant d'allégresse au cœur ! À son père, à sa mère, dès demain ! Quel baume

sur la plaie toujours ouverte depuis leur triste exode ! Avec quelle tendresse ils presseraient dans leurs bras cette fille d'élection aimée depuis l'enfance ! Avec quelle fierté ils se pareraient de son courage, de ses vertus, de son héroïsme ! Des présages de bonheur encadraient comme un arc-en-ciel la douce vie qu'il entrevoyait. Il n'était pas jusqu'au mystère gardé, jusqu'à la contrainte qu'il s'était imposée qui n'eussent le meilleur dédommagement et la plus exquise récompense.

Pendant que leur bouche muette cédait à leurs regards l'expression d'ineffables aveux, le jour dénouait et jetait au loin sa dernière écharpe grise. Grelottants, pâles comme des cadavres repoussés de l'ambulance, les volontaires s'éveillaient aux accents de la diane, secouaient leurs membres engourdis, dominaient avec peine la fatigue d'une pareille nuit de repos. Tout au loin, visible de l'extrême gauche où campait la batterie de Guillaume, se dressait, plus grise sur le gris du ciel, la silhouette de Mons dominée en son centre par la masse de Sainte-Vaudru, signalée par le beffroi du château. Au couchant, la plaine immense atteignait des forêts dénudées ; au levant, s'élevaient, redoutables, les hauteurs de Cuesme, de Jemmapes et de Berthaimont, se profilait le bois de Flénu occupé par l'ennemi, défendu par d'imposantes redoutes. Les troupes, dont le scintillement des armes trahissait les mouvements, prenaient leur formation de combat. Soudain, des fumées étagées en strates floconneuses voilent les ouvrages ennemis ; un grondement formidable s'élève, grandit et s'apaise, faisant vibrer la terre inerte comme il contracte les poitrines des hommes.

Arrachée à son extase, surprise par ce premier glas, Paule frémit :

— Hélas ! combien des nôtres sont déjà tombés ! Et elle se pressait instinctivement contre Guillaume. Mais voilà que les roulements sourds cessent de se faire entendre sur le marbre des chaussées, des commandements impérieux arrêtent les pièces. Au défi lancé par les redoutes autrichiennes, répondent vaillamment les batteries françaises.

— Oh ! Guillaume, dit-elle, le geste extatique, les yeux illuminés, le canon remplace les cloches pour fêter notre union !... Les obusiers de la Fère sonnent la bénédiction nuptiale !... Je reconnais leurs mâles accents ! Comme ils répliquent !

— Les coups sont courts !

— Non..., non ! Ils atteignent le but... Déjà vole la poussière des épaulements ennemis !

Elle s'élança vers un bouquet d'arbres où les chevaux des officiers étaient au piquet.

— Où courez-vous ?

— Ma place est au feu de la mêlée, je n'ai que trop attendu.

— Non, demeurez !... Je n'ai pas reçu d'ordre, la réserve n'est pas encore engagée.

— Permettez que je reste un loyal soldat, jusqu'à ce que je devienne une épouse digne de vous.

Plus légère que les sylphes des légendes enchantées, elle s'était mise en selle et rassemblait les rênes. — Ah ! que ne puis-je combattre à tes côtés !

— Mon âme reste avec vous.

— Je t'aime !

Aussi radieuse qu'un ange de victoire, elle se retourna une dernière fois, agita son sabre, afin que les flammes de l'acier fixassent plus longtemps les regards de son ami, et disparut dans le tumulte des troupes qui s'ébranlaient.

06

— Quel admirable crépuscule ! disait Pierre Briez à sa femme attentive ; considère ces flammes qui s'élancent de l'horizon, et teignent de pourpre les nuages ardoisés ! Regarde, belle chérie.

— Je n'ai plus droit à ce doux nom, répondit-elle en souriant ; ne voyez-vous pas les rides de mon visage et les ondes grises de ma chevelure ?

— Non, tu es toujours belle, toujours aimée ; mais le temps eût-il accompli son œuvre de flétrissure que mes yeux ne sauraient découvrir la trace de son passage.

Elle se leva, redressa les oreillers qui soutenaient la tête du vieillard, prétexte à une douce caresse, et, lentement, reprit sa place de garde-malade.

— Ces derniers jours de mars sont radieux, continua-t-il. Serait-ce la crainte de te quitter avant de le revoir, qui me fait trouver ce printemps si beau ! Ouvre encore la croisée… davantage…, que je salue cette nature à peine renaissante. J'aime ce jardin malgré son air sauvage… Nos pauvres fleurs piétinées,

détruites…, il faudra réparer tout cela, planter, peut-être bâtir, agrandir notre demeure…

— Les jardiniers viendront demain.

— Et les maçons ?

— Est-il vraiment si nécessaire de les appeler ? Sous prétexte de nettoyer, ils saliront pour des mois.

Tous deux s'étaient compris, ils se turent.

Depuis qu'il était rentré à Saint-Amand, le vieux notaire ne cessait de décliner ; mais si la mort, d'une main trop sûre, poussait le corps vers la terre, l'esprit avait retrouvé toute sa lucidité et se complaisait dans une exquise délicatesse des sentiments. Ne doit-on pas se faire pardonner la maladie et la souffrance ? Aussi bien ne se permettait il que des allusions discrètes à un projet longuement caressé : le mariage de Guillaume et de Paule.

La lettre que son fils lui avait écrite au lendemain de Jemmapes, un dithyrambe d'amour et de gloire, l'avait charmé. Catherine s'était montrée moins expansive. Ressentait-elle ce dépit instinctif qu'éprouvent les natures très affectueuses quand elles se voient condamnées au partage d'un cœur sur lequel elles espéraient toujours régner ? Des raisons décisives, elle n'en avait ou du moins n'en donnait aucune. Pierre ne s'inquiétait guère ; sa femme céderait d'elle-même. Il était plus soucieux du silence de Guillaume, plus préoccupé des nouvelles qui, du nord et du midi, affluaient à Saint-Amand. Le jugement et l'exécution de Louis XVI portaient malheur à la France. — Ne parlait-on pas d'évacuer la Belgique au lendemain même de la conquête ? Que

signifiaient ces volontaires désertant par milliers, et traînant leur misère sur toutes les routes du Hainaut ?

Un soir, comme circulaient des rumeurs sinistres, comme on annonçait la retraite de Dumouriez sur le camp de Maulde, berceau de l'armée du Nord, la porte toujours close des Briez s'ouvrit toute grande.

Guillaume, maigre, hâve, l'uniforme usé, devançait une charrette où gisait Paule, le visage traversé par un coup de sabre. Il avait obtenu l'autorisation de la transporter chez ses parents au lieu de l'évacuer sur l'hôpital militaire de Valenciennes.

Ce fut une grande joie que cette apparition inattendue du fils chéri dont on avait reçu de si rares nouvelles depuis la victoire de Jemmapes, et aussi une touchante compassion pour l'enfant courageuse, qui, jadis, sauvait Guillaume et revenait au pays natal glorieuse et honorée. Catherine, à la vue du bandeau sanglant posé sur une noble blessure, se sentait saisie de respect. Sans doute, elle eût mieux aimé savoir la jeune fille à Mortagne ou chez les parents Descart ; jusque très avant dans la soirée, elle s'ingénia pourtant à perfectionner son installation dans une chambre du second étage, que Guillaume préférait à toute autre, étant isolée et distraite des bruits de la maison. Puis, quand elle eut effleuré doucement, du bout des lèvres, la joue décolorée de Paule, qui, épuisée par une forte porte de sang, souriait et pleurait à la fois, elle installa Brigitte, leur fidèle servante, et descendit dans la salle basse où son fils l'attendait.

— La fièvre a-t-elle empiré ? La blessure ne s'est-elle pas rouverte ? Qu'a-t-elle dit ? Que lui avez-vous répondu ?

— Monte ; tu t'assureras que nous sommes des gardes-malades dignes de rivaliser avec vos barbiers et vos vivandières.

Paule, depuis longtemps sevrée de douces gâteries, bercée dans un lit de duvet si différent de la rude charrette, dormait déjà d'un joli sommeil d'enfant. Désormais tranquillisé, l'amoureux capitaine rejoignit ses parents.

Et tous deux l'interrogeaient ensemble. Pierre se faisait conter les prouesses de la petite blessée ; Catherine s'enquérait de l'armée. Pourrait-on conserver le camp de Maulde ? se replierait-on sur Valenciennes ? Guillaume déguisait son amour sous un juste enthousiasme. Toujours hère, toujours brave, Paule s'était surpassée pendant la retraite, communiquant sa confiance aux chefs et aux soldats, relevant par son exemple les courages abattus, affermissant l'endurance des jeunes troupes !

Il la dépeignait blessée dans un combat d'arrière-garde, couverte de sang ; il vantail son inébranlable fermeté durant la dernière étape où, cahotée dans une charrette, traînée par des chemins affreux, elle n'avait ni proféré une plainte, ni poussé un cri de douleur. On l'eût nommée capitaine, n'était sa récente promotion. Sur la demande du général en chef, la Convention lui avait décerné des armes d'honneur. Elles lui seraient bientôt remises. Quel triomphe !

Il entremêlait ses récits de propos affectueux, et se faisait caressant comme jadis, quand il présentait, tout enfant, une requête difficile :

— Avant de m'éloigner et de rentrer au camp de Maulde, dit-il enfin, j'ai une prière à vous adresser, mes bien-aimés.

Ils l'écoutaient anxieux, devinant à la solennité de ses paroles la gravité de sa demande.

— Les balles sont aveugles… Si je ne revenais pas…

— De grâce, ne prononce pas des mots pareils !

— Pardonnez-moi, mère chérie, et promettez-moi tous deux d'aimer comme une fille, la fiancée que je vous amène aujourd'hui.

— Ta fiancée !

— Ma fiancée, oui. Ne reçûtes-vous pas pies dernières lettres ?

Alors, il leur redit la mort du commandant Marsig, et les circonstances où, sans attendre leurs conseils, il avait révélé le secret de son cœur. Ne savait-il pas, d'ailleurs, qu'il comblait leurs désirs ? Ils connaissaient Paule depuis sa tendre enfance, cent fois ils avaient vanté son courage et loué son caractère franc et enjoué. Catherine se taisait. Pierre remarqua sa contrainte et se tourna vers son fils :

— J'approuve ton choix. Que Paule se guérisse, et nous n'attendrons pas l'avènement du comte de Provence pour célébrer tes noces. Allons…, capitaine, embrasse-la, fit-il en désignant sa femme, elle ne résistera pas à tes caresses.

Guillaume, tout morfondu, ne suivit pas ce conseil ; sa mère eut un redoublement de dépit ; mais, désireuse d'effacer une mauvaise impression sans prendre d'engagement :

— Je monte, et vous rapporterai des nouvelles. La jeune fille était réveillée ; elle s'enquit timidement de son fiancé.

— Guillaume, on te demande…, cria Catherine du haut de l'escalier.

— Non, non, madame ! reprit l'enfant, confuse et rougissante.

Mais il escaladait les marches, et déjà franchissait la porte :

— Bonsoir, Guillaume.

Et elle tendait sa petite main brune, amaigrie, perdue dans les belles malines dont elle était enveloppée.

— Êtes-vous reposée, Paule ? Votre blessure vous fait-elle moins souffrir ?

— Mais je suis guérie ! Votre mère est si affectueuse pour moi ; ce serait à souhaiter un coup de sabre chaque matin. On me choie trop ici !

Dans ces mots, elle faisait passer toute la tendresse qu'elle ne pouvait témoigner à son ami. Guillaume suivit la route ouverte si ingénument et, cette fois, courut embrasser Catherine qui le retint dans ses bras égoïstes.

— Les blessés sont sujets à la fièvre, et la fièvre vient de trop causer. Endormez-vous, chère mignonne, nous allons nous retirer.

La mère entraînait le fils.

— Vous repartez, Guillaume ?

— Oui, Paule ; cette nuit même. Vous le savez, j'ai promis d'être au camp de Maulde avant le jour.

— Quoi, déjà ! fit Catherine, sans trop insister, bien que son cœur saignât d'une nouvelle séparation.

— Vous reviendrez ?

— Très souvent… Je volerai des minutes aux heures que je dois à ma batterie.

— Non, non ; je vous le défends. Quatre grandes lieues !… Quelquefois seulement.

Elle eût voulu lui poser une autre question ; elle n'osa et crut d'ailleurs lire la réponse dans l'attitude de son fiancé.

Pourtant la blessure de Paule se cicatrisait, laissant sur le front, la côte du nez et la pommette une fine balafre rouge ; et aussi se raffermissait la santé compromise par six mois de manœuvres et de combats incessants. La profonde tendresse de Guillaume, la vision du mariage, l'hospitalité bienfaisante des Briez acheminaient mieux que les ordonnances du médecin de Saint-Amand vers une convalescence rapide. On guérit vite quand l'amour et l'espoir sont les auxiliaires des sèves printanières de la jeunesse.

Depuis qu'elle était mieux, Paule descendait chaque jour auprès du vieux notaire, le divertissait par ses saillies et ramenait la gaieté dans cette demeure où depuis quelques mois la tristesse était seule conviée. Elle avait une façon charmante d'expliquer sa présence sur la terre.

— J'ai failli mourir, mais heureusement j'avais perdu mon chapeau. Comme M. de la Palisse je n'ai point voulu saluer le Père éternel avant de l'avoir retrouvé. Quémin faire une révérence sans capiau ? ajoutait-elle, afin d'être comprise de Brigitte.

Puis, c'était un conseil à Maître Briez :

— Tout en humant votre tabac, prenez garde d'avoir bientôt un nez comme Colas Boutenne, qui parvint à y cacher dix louis et à les dérober ainsi aux Autrichiens.

Pierre riait, prisait une fois de plus, se faisait conter les épisodes de la guerre et s'attachait à cette enfant enthousiaste et généreuse qui s'oubliait toujours pour vanter les exploits de Guillaume. Catherine, tout entière aux soins du ménage depuis qu'une aimable garde-malade distrayait le paralytique, subissait elle-même le charme et eût aimé Paule de tout son cœur, si elle eût oublié la bru que, de gré ou de force, tous voulaient lui imposer. Son allure, ses paroles se ressentaient de ses hésitations. À durer, cette attitude ambiguë, dont il n'avait pris d'abord aucun souci, affligea le vieillard.

Tristes ou gais, les jours passent quand même. Deux grandes semaines s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Guillaume.

— Je n'ai pas vu Paule cet après-midi. Où donc est-elle ? demanda Pierre.

Le visage de Catherine se rembrunit.

— Que lui voulez-vous ?

— Brigitte montera bientôt mes lettres ; je l'aurais priée de me les lire.

— Ne pouvez-vous lui laisser un moment de repos ? Elle m'a paru lasse ce matin.

— En effet…, elle était paie… Je ne lui impose pourtant aucune fatigue.

— Le savez-vous ? À dix-huit ans on n'apprécie guère la compagnie des personnes âgées.

— S'est-elle plainte ?

— Non certes !

Elle cherchait à réprimer ses sentiments injustes : il s'efforçait de lire dans ce cœur qui se dérobait :

— J'ai hâte d'unir ces enfants, dit-il enfin, allant au-devant d'une explication, désireux de connaître les raisons bonnes ou mauvaises qu'invoquait sa femme.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre des temps plus calmes, la fin de la guerre ?

— Prévoit-on un terme prochain aux arrogances des alliés ?

— Pourquoi se presser ?… Notre fils est bien jeune.

— Pourquoi remettre à demain le bonheur qu'on peut saisir aujourd'hui ? La vie est bien courte !

— Guillaume aime-t-il Paule d'un amour durable ?

— Il se ferait casser la tête plutôt que d'y renoncer.

— Secondez-moi, et je gage qu'il l'oublie avant trois mois.

— Ta résistance me surprend… Quel reproche adresses-tu à Paule ?… Parle… Mais si tu n'as contre elle aucun grief, prépare le bonheur de Guillaume au lieu de lui montrer grise mine. Hésitai-je à sacrifier mes préférences à ses désirs quand il voulut s'enrôler ?

— Je n'ai aucun sujet de plainte contre cette chère petite, aucun, je vous le jure.

La vivacité de sa réponse témoignait de sa sincérité. Elle craignait de trahir des souffrances trop égoïstes pour être avouées ; elle redoutait surtout que, mal interprétées, elles n'atteignissent la cause innocente de ses peines maternelles.

— S'il en est ainsi, reprit-il, je veux te confier mon projet, Guillaume nous a prévenu que la Convention, sur la demande du général Dumouriez, décernerait à Paule des armes d'honneur…

— Eh bien ?

— La remise solennelle aura lieu à Valenciennes. Je ne pourrai y assister et souhaiterais un dédommagement.

— Lequel ?

— Marions nos amoureux le lendemain de la fête militaire.

— Y pensez-vous !

Alors elle parla d'une union digne du courage, assortie au mérite, favorable à l'avenir de leur fils. Elle rêvait, comme trop de mères, d'un mariage idéal dont le bonheur se mesurait à sa toise. Certes, elle ne méprisait pas une honorable pauvreté, mais avant d'entrer en ménage on devait compter. Puis, quand on appartenait à la bonne bourgeoisie, on se gardait d'une mésalliance. C'était, pour conclure, une affaire boiteuse, disparate, que réprouvaient son économie, ses idées d'ordre et de symétrie. Tant valait placer côte à côte de fines batistes de Flandre et de grossières toiles à sac.

— Je suis surprise de donner une leçon de prudence à un notaire aussi expert ! Mais c'est la loi de ce monde d'apprendre aux sages la sagesse.

— Je ne vois aucun obstacle qu'il ne soit facile d'écarter.

Et le vieux tabellion, désireux de couronner une vie de probité et de travail en léguant un avenir de bonheur à son fils, reprenait un à un les arguments spécieux de son adversaire et en montrait la vanité. Leur fortune intacte suffirait au jeune ménage si les temps étaient cléments. Qu'importait le nombre des chênes si la tourmente les devait déraciner demain ?... L'antiquité de la famille ? Était-ce bien le moment où s'écroulait la forteresse nobiliaire, où s'élevait à sa place un édifice nouveau construit sur la vertu et le mérite personnel, de s'enticher de vieilleries ?

— Et le dénuement de toutes choses où nous sommes depuis les événements de septembre ! reprit la prudente ménagère. Avons-nous seulement du linge, un appartement convenable ! Vous ne songez à rien... Je veille, heureusement.

— Quand je parle d'installation nouvelle, de réparations, d'achats, tu t'entêtes à ne pas entendre. Pourquoi te tourmenter de ces futilités ? dit-il encore. Ce n'est pas la tante Descart qui nous adressera des reproches. Quant à Paule, elle n'apprit pas au régiment les mignardises d'une petite-maîtresse.

— Sans doute !

— Prétendrais-tu empêcher ce mariage quand tout Saint-Amand se réjouit...

— Ou nous blâme.

— Quel rôle joues-tu vis-à-vis de cette enfant qui t'aime et te respecte !

— Suis-je allée la chercher ? Pouvais-je renvoyer un blessé ? Pouvais-je fermer notre porte à votre fils ?

— Oh ! ma femme, c'est mal ! dit Pierre sur un ton de reproche. Guillaume vient ce soir, je désire lui donner en mon nom et au tien un double consentement. Tu ne me refuseras pas cette joie. Satisfaite d'avoir défendu le terrain pied à pied, point mécontente de sa petite homélie, Catherine cherchait un terrain favorable à la retraite, quand la porte s'ouvrit devant la vieille Brigitte.

— Une lettre pour monsieur.

— Donne.

Elle ne se hâtait pas, la retenant, au contraire. De sa main, la lettre passa dans les doigts de Pierre Briez.

Un jeune homme n'examine au premier abord ni la forme ni la suscription. Tout message n'apporte-l-il pas une bonne nouvelle ! Il ne la connaîtra jamais assez tôt. L'âge mûr se défie, interroge, cherche à deviner le nom du signataire. Parfois il se contente de ce renseignement ou retarde l'ennui d'une lecture désagréable.

— Écriture inconnue, fit le notaire.

Il posa la lettre sur un guéridon, sortit ses lunettes d'or, les essuya minutieusement, les replaça devant ses yeux, assura les branches coudées derrière les oreilles, brisa les pains à cacheter et déploya une double page d'une écriture régulière, commerciale, enveloppant une feuille détachée d'un registre officiel. Il lut

d'abord les premières lignes, courut à la signature, revint désappointé au début de la lettre, acheva, relut le grimoire et le retourna pour s'assurer que l'adresse y était bien encore. Soudain son visage rougit, s'empourpra, se couvrit d'une teinte violacée, une légère écume vint aux commissures des lèvres bleuies.

— Je devine..., tout s'explique..., murmura-t-il d'une voix rauque.

Il rejeta d'un geste fébrile la couverture étendue sur ses jambes mortes, fit un effort immense, mais incapable de vaincre la paralysie, retomba entre les bras de Catherine.

Dans son affection pour son vieux maître, Brigitte cherchait quel désastre pouvait encore frapper Pierre Briez et le tuer, quand le sac de la maison, le pillage de l'étude, n'avaient pas eu raison de sa vie. Une horrible pensée traversa son esprit :

— L'enfant doit être mort !

L'enfant, c'était Guillaume. Catherine frémit, bouleversée par ce cri plus douloureux à son cœur qu'un glaive traversant les chairs ; et la mère anéantissant l'épouse, elle se saisit du message tombé sur le sol.

— Au nom de saint Martin, s'agit-il de lui ? gémissait Brigitte qui aurait arraché la lettre des mains de sa maîtresse, si elle n'eût eu conscience de son impuissance à la lire.

— Non ! non !... Il vit... mais... que signifie... Ô l'horrible machination !

Puis elle regarda Pierre, immobile, d'une immobilité cadavérique, devenu gris et terne comme une friche longtemps dessé-

chée par le soleil.

— Eh quoi !… il m'a cru coupable, murmura-t-elle.

— Que faire ? Il va mourir…, il est peut-être déjà mort !

— Mon Pierre chéri, mon Pierre adoré, Pierre ! Pierre ! Écoutez-moi !… croyez-moi…, n'emportez pas cette horrible pensée… La faiblesse rend-elle crédule !… Ne me laissez pas ainsi, revenez à vous… Ne brisez pas mon âme… Si la parole vous est ravie, qu'une pression de votre main, que votre tête appuyée sur mon épaule disent que vous m'aimez toujours ! Dieu de justice ! Et Guillaume qui va venir ! Guillaume lirait cet interrogatoire…, et il faudrait se disculper…, réfuter l'infamie… devant son père qui en meurt ! Tout arrive à son heure !… Pierre !… Pierre… ! Nous les marierons demain…, ce soir…, dès son retour ! Elle parlait à un corps inerte, incapable d'entendre. Et elle l'étreignait, elle se cramponnait, elle le secouait, féroce dans son désespoir.

— Qu'il vive, ne fût-ce qu'un instant, le temps de lui crier : « Mensonge ! Mensonge ! » et de lui prouver mon innocence.

Dans un transport de ferveur elle implorait le Très-Haut, elle levait vers lui des bras suppliants. Si Dieu ne lui venait en aide, une douleur plus lourde que la pierre tombale pèserait sur sa vie.

Un léger soupir, un souffle s'exhalèrent de la bouche du mourant ; les yeux s'entr'ouvrirent ; sous les paupières lourdes apparurent des pupilles dilatées ; le regard se détournait de Catherine pour se perdre dans le vide ; le corps avait une attitude lassée, vaincue, anéantie. Parfois il se fait dans les âmes des brèches pareilles à celles qui précipitent la reddition d'une citadelle. Voici

que le heurtoir de bronze résonnait. Brigitte courut à la fenêtre, l'ouvrit et la referma aussitôt.

— Dieu soit loué ! Votre fils ! cria-t-elle à l'oreille de Pierre.

— Mon fils…

C'étaient ses premières paroles depuis son évanouissement, et sa voix s'échappait si faible !

Avec toute l'agilité raide que lui laissait sa maigreur, Brigitte s'élançait dans l'escalier ; le bruit de pas rapides la fit hésiter, un appel désespéré l'arrêta.

— Brigitte…, garde-toi de parler de cette lettre…, il y va de notre bonheur !… Promets-moi le secret…

— À quoi bon, madame ? Vous ai-je jamais désobéi ?

— Oh ! merci !

Et dans la crainte folle qui la tenaillait, Catherine l'embrassait comme si le témoignage de sa fidélité eût calmé d'horribles appréhensions.

En descendant les derniers degrés, la fidèle servante se demandait déjà si elle cacherait à Guillaume un fait aussi grave. N'était-il pas le défenseur naturel de la maison, le protecteur des vieilles gens qui l'habitaient ? Pourtant l'étreinte de Catherine lui gonflait le cœur d'émotion, sa voix suppliante vibrait encore à son oreille. Quand elle tira les verrous, elle avait pris la résolution de ne pas divulguer la terrible scène dont elle ignorait d'ailleurs la raison. La seule présence de Guillaume était un bienfait. Catherine ne revint pas d'abord auprès de son mari ; plus prompte que la pensée, elle se précipita vers la cuisine où elle était cer-

taine de trouver du feu. Et sans songer aux conséquences de son acte, croyant détruire avec ces papiers maudits l'avenir de douleur qu'ils recélaient, elle les jeta dans les flammes, s'assura que la dernière parcelle se confondait avec les cendres du brasier et rejoignit Guillaume avant qu'il eût pénétré dans la chambre où son père gisait. Plus calme, elle dépeignit une défaillance subite, une aggravation du mal succédant à une amélioration inespérée.

— A-t-on prévenu le docteur Michel ?

— M. Prudent va le ramener.

— Et l'abbé Desmons ?

— Y songes-tu ?... Un prêtre assermenté ! Sa présence épouvanterait inutilement ton père.

Ils entrèrent enfin, lui effrayé du changement qu'il constatait ; elle tremblante, pareille à l'innocent devant des juges injustement prévenus.

Dans la chambre pleine d'une solennité lugubre, Pierre agonisait. Ses dernières forces de vie semblaient concentrées dans la flamme d'un regard dirigé maintenant sur Guillaume qui avait saisi sa main et tendrement la portait à ses lèvres. Alors, d'une voix distincte, mais qu'il poussait avec peine, entrecoupée de râles : — As-tu confiance en moi ?... Suivras-tu aveuglément mes derniers conseils ?...

Des sanglots répondirent seuls.

— N'épouse jamais Paule.

Guillaume se rejeta en arrière, comme s'il eût posé le pied sur un reptile.

— En pleine possession de ma raison, n'obéissant à aucune rancune, je t'ordonne de renoncer à cette union.

— Je ne puis !... Demain...

— Demain je serai mort... Tu fus l'orgueil de ma vie..., je t'aimai comme... un fils... Promets..., jure..., ne m'oblige pas à parler.

Catherine sentait déjà les conséquences irrémédiables de sa précipitation : « Je délirais..., si j'avais cet interrogatoire entre les mains je convaincrais Guillaume... Jamais un fils n'accuse sa mère... Je ramènerais Pierre... Mais en le brûlant je me suis interdit de protester, je me suis reconnue coupable ! » Et de nouveau, courant au danger immédiat, redoutant un mot qu'elle ne pourrait contredire, se réservant de s'expliquer plus tard, quand la crise serait passée :

— Obéis, mon enfant ! Je t'en conjure.

— Paule..., renoncer à elle..., est-ce possible !

— Paule n'eût pas discuté les ordres de son père !

Àces paroles, Pierre fit un geste d'une violence terrifiante, que suivit une nouvelle syncope. Guillaume chancelait, dominé par l'horreur d'une pareille situation. Devant les tortures d'un père agonisant et les prières de sa mère agenouillée, devant les guides de sa jeunesse, devant ces deux êtres si tendrement chéris, il sacrifia son amour à son respect filial et consentit à une immolation de lui-même, comme s'il eût porté seul le poids d'une outrageante rupture. Ils ont au front des nerfs d'acier ceux qui repoussent les prières d'un père mourant ! Alors le visage du vieillard se détendit, ses traits revêtirent une beauté

majestueuse ; maintenant il pouvait s'endormir dans la paix d'une conscience paisible, dans le repos du devoir accompli :

— Merci..., tu ne terniras pas le nom des Briez...

Catherine voulut le serrer dans ses bras. Il eut comme un mouvement de répulsion, une dernière révolte, une suprême protestation ; les yeux s'agrandirent d'horreur, les pupilles s'immobilisèrent...

Paule, retirée dans la chambre du second étage, ignorait qu'au-dessous d'elle se brisait le bonheur de sa vie et s'effondrait son honneur de femme plus précieux que son honneur de soldat. Pourtant le bruit du heurtoir frappant la grande porte avec une autorité particulière avait attiré son attention. Sachant à l'avance, mais devinant, l'eût-elle ignorée, la venue de Guillaume, elle entrebâilla la croisée et regarda sans risquer d'être vue. C'était bien lui ! Elle revêtit à la hâte son plus bel uniforme, jeta un nuage de poudre sur les nattes qui tombaient le long de ses joues, s'embellit à sa manière et prépara son plus doux sourire. Dès qu'il aurait embrassé les siens — elle était trop discrète pour troubler cette première effusion — il accourrait. Moment béni, moment trois fois heureux où elle dépensait toute la tendresse accumulée pendant les jours d'absence !

Il tardait... Une grande demi-heure, une heure peut-être s'était écoulée, car la nuit tombait et son ombre attristante envahissait la chambre ! Il ne venait pas... Que se passait-il ? Elle l'avait bien vu ! La porte s'était ouverte et refermée, ébranlant les murs de la maison. Soudain, elle entendit comme un sanglot de femme ; il lui sembla qu'un violent courant d'air la frappait au visage et faisait tressaillir les lèvres roses de sa blessure ; elle sentit

un souffle glacé qui la pénétrait ; elle regarda la porte et la fenêtre, toutes deux étaient closes. Jamais dans le plein air des champs de bataille, dans la froide humidité des campements de nuit, elle n'avait ressenti le frisson de la peur. Et maintenant elle tremblait, effrayée de sa solitude, épouvantée du silence de cette grande maison. Un pressentiment vague, une crainte indéfinie la saisirent ; mais elle n'avait pas un cœur débile et domina bientôt ses impressions. Aucun bruit dans l'escalier..., aucun de ces va-et-vient de ménagère affairée qui signalaient toujours la présence de Guillaume ; pas de lumière dans le vestibule qui précédait la chambre de Pierre. À tâtons elle chercha la porte et l'ouvrit.

Ils étaient là, le fils et la mère ; lui farouche, elle sanglotant, auprès d'un cadavre dont le masque gardait le reflet des dernières pensées. Et tout de suite l'ambulance du Boussu revint au souvenir de Paule. Combien le commandant Marsig, frappé à mort sur le champ de bataille, rayonnant d'une majestueuse sérénité, différait de son vieil ami s'éloignant épuisé par sa lutte avec l'agonie ! Là-bas, le soldat sacrifié à la patrie, l'holocauste du fils défendant sa mère, l'offrande du bien le plus précieux à l'idéal le plus haut ; ici un cire lentement broyé par la force destructive. Là-bas, couché sur la paille, perdu dans l'ombre, abandonné de tous, un héros immortalisé par la mort ; ici sur ce fauteuil, au milieu des siens, éclairé par des lumières vacillantes, un lamentable reste depuis la fuite de l'âme. Là-bas l'éternité que peuvent dispenser les hommes ; ici la fin, la poussière réclamée par la poussière.

L'entrée de Paule, l'effarement peint sur son visage, le cri de détresse échappé de sa bouche, brisaient sans doute une âpre querelle, interrompaient un acte d'accusation du fils contre la

mère, car tous deux se lurent. Alors, suivant la pente où le poussaient ses remords, Guillaume s'élança vers la jeune fille, la saisit par le bras et la traîna haletante auprès de celui dont les dernières paroles venaient de l'exclure à jamais de sa famille.

— Sais-tu quel serment mon père exigea de moi ? Devines-tu la promesse solennelle qu'il emporte dans la tombe ?

Il la regardait avec insistance, essayant de provoquer ses aveux, s'efforçant de lui arracher à elle aussi le secret fatal.

— J'ai juré de rompre les liens qui nous unissent…, de t'abandonner, de te fuir…

— Et vous avez promis !

— Suis-je assez lâche…, assez lâche ! criait-il en déchirant ses chairs, en arrachant son épaisse chevelure. Crime envers lui…, crime envers toi ! Pourquoi n'es-tu pas venue ?… J'aurais résisté !

Elle était plus blanche que le cadavre étendu devant elle : Guillaume, victime de sa douleur, perdait-il la raison ?

— Madame, dit-elle en échappant à sa main crispée, expliquez-moi cet arrêt cruel…, mettez un terme à ces violences.

— Que s'est-il passé entre hier et aujourd'hui ?

Catherine s'était jetée dans une bergère et, le corps brisé, reposant sur un bras du fauteuil, elle s'abandonnait à une frénésie de désespoir ; les sanglots fermaient toute issue à sa voix.

— J'attends !

— Guillaume t'a dit la vérité…, reprit-elle près de défaillir.

— Ma mère, vous m'avez imposé un trop lourd sacrifice pour que vous m'en cachiez la raison. Prenez pitié de ma torture ; considérez le supplice de mon cœur et l'outrage irréparable fait à cette enfant !... Parlez, parlez donc !... vous le devez à Paule, vous me le devez, vous le devez à vous-même !

— À moi-même !... s'écria-t-elle frémissante, sait-on jamais quelles fantastiques visions du passé ou de l'avenir traversent le cerveau des mourants ! Il fallait résister.

— Vous m'avez supplié à genoux, et déjà vous me reprochez de vous avoir obéi ! Sur un signe, j'ai consommé mon malheur et vous blâmez ma faiblesse, et vous vous complaisez dans notre martyre !

— Ne m'interroge plus..., je ne sais ce que je dis..., la douleur m'égare..., cette mort me tue.

— Vous m'aimiez, jadis !

— De toute la force de l'âme que je partageai avec toi, de toute la force des entrailles qui te portèrent, de toute la force du sang dont je fis ton sang.

— Ah ! je ne vous reconnais plus !

Il avait raison de ne pas la reconnaître, cette femme si douce, si pure, acculée à d'odieux mensonges, condamnée à une horrible dissimulation. Tout valait mieux cependant, même l'enfer, que révéler la cause de cette mort foudroyante et le motif de l'arrêt cruel si énergiquement prononcé. Catherine sentait peser sur elle la haine de Paule, elle succombait écrasée par la fureur de son unique enfant, elle voyait s'effondrer tout un avenir d'amour et

de tendresse dans un abîme sans fond et sans issue. À ces maux il n'y avait pas de remède…, aucun remède.

Guillaume parcourait la salle, cherchant à maîtriser la rage qui montait en flots mauvais vers sa tête, et chacune de ses pensées laissait à son esprit une meurtrissure plus douloureuse. Il se rappelait certains mots, certaines phrases de sa mère surprises en l'absence de Paule. Il n'y avait attaché aucune importance ; aujourd'hui ils lui révélaient de secrètes et patientes menées. Sa mère seule répugnait à son mariage… Seule elle pénétrait auprès du paralytique, seule elle pouvait être soupçonnée. Et entre les saccades de son enquête, il revoyait son père exigeant une rupture et mourant de l'effort qu'il s'était imposé.

De quelle faute, de quel crime accusait-on Paule ? Une jeune fille n'avait qu'une faute, qu'un crime à commettre. Calomnies odieuses, mensonges ridicules ! Quelque plaisanterie de soldat née sous la tente en un jour d'ivresse et méchamment colportée et travestie. Si aveuglé par son excessive tendresse, il se trompait sur les aspirations d'un cœur qu'il avait cru sien, il attestait du moins son innocence. Et pourtant sa mère avait été informée…, son père, convaincu…

De ces questions, de ces réponses précipitées, de ces réflexions sans suite, heurtées, ne naissaient que rancune contre l'auteur certain de son malheur, fureur contre sa propre faiblesse et désespoir de perdre sa fiancée. Mais il ne violerait pas son serment, car il avait abdiqué entre les mains d'un juste instruit dans la science de la vie et que ne pouvaient influencer d'artificieuses manœuvres.

Paule s'était d'abord affaissée, stupide de confusion. La faculté de penser, de réfléchir et de souffrir lui revenait enfin. Elle aussi pressentait l'odieuse calomnie dont elle était victime. Il fallait qu'elle fût bien grave pour que Pierre si loyal et si bon n'eût pas hésité à la séparer de Guillaume ; pour que Catherine, certainement instruite de la vérité, préférât se laisser maudire que de la révéler. Sa douleur poussant le mal au pire, elle se demanda si Guillaume n'était pas l'instigateur et non le complice involontaire de cette scène. Ce serment prêté à un mourant n'était-il pas un prétexte invoqué par un fiancé déjà las de sa tendresse ? Sa blessure l'avait pour jamais défigurée !... On n'épousait pas une femme sans art et sans malice, brune comme la Sulamite, balafrée comme un vieux reitre. On lui préférait une belle dame pins parée, mieux fardée ; on tombait dans les pièges d'une coquette experte à parler d'amour.

Ces pensées traversèrent son esprit ; elle rougit de les avoir écoutées...Guillaume ingrat, crédule à la calomnie, enclin au soupçon, peut-être... Mais fourbe..., traître..., déloyal ?... Oh ! non !

Et c'est ainsi que dans ces trois âmes si bonnes, si généreuses, si dévouées, le trouble, la confusion et la douleur entraient en tortionnaires.

Paule eut la première le sentiment de son devoir. La lutte entre son amour et sa dignité n'avait que trop duré. Rassemblant ses forces dans un élan de suprême énergie, elle surmonta les faiblesses de l'âme, elle domina les défaillances du corps.

— Guillaume, nous nous sommes fiancés en un jour de deuil ; sous la mitraille de Jemmapes j'ai accepté votre foi et vous ai

donné la mienne. Devant la dépouille de votre père et pour remplir une volonté inexplicable mais respectée, je vous rends votre parole.

— Ne pars pas ! s'écria Catherine, que deviendrait Guillaume sans toi ?

— Guillaume doit tenir son serment ; je saurai bien effacer jusqu'au souvenir des miens.

Prompte comme l'éclair, elle sortit de la chambre mortuaire, bondit dans l'escalier et franchit la porte.

— Mon bonheur fuit avec elle ! gémit Guillaume. Et il s'élança sur les pas de sa fiancée.

— Ramène-la, ramène-la ! cria Catherine.

La croyant déjà loin, il passa sans la voir, courant à sa recherche dans la nuit noire. Épuisée par l'effort qu'elle avait fait, Paule s'était affaissée contre la muraille.

Derrière elle la porte s'ouvrait et se fermait. C'étaient des voix sourdes, des murmures discrets, des exclamations étouffées : le médecin venu trop tard, quelques amis, des parents attendris ou indifférents. Tout l'appareil de la mort entrait dans la maison funèbre, accroissant le désordre, vulgarisant l'horreur, réduisant à la banalité d'un acte social la séparation éternelle.

Dès que ces bruits se furent perdus, Paule se releva. Et son instinct dominant son intelligence, elle prit sans hésiter le chemin de Mortagne.

07

La petite Paule Marsig, l'héroïne de Morlies, la vaillante du Boussu, atteignit à demi morte les ruines de sa maison, suprême asile où se réfugiait sa douleur, tristes vestiges de la chère demeure où s'était écoulée son enfance. On ne la chercherait pas au milieu de ces décombres ; elle aurait tout le loisir de maîtriser son désespoir, de retrouver des forces et de s'orienter à travers le chaos de la tempête. Quel désastre !...

Que pouvait-on contre la calomnie sourde, inavouée, insaisissable ?... Qui lutterait contre la haine ou la jalousie d'un inconnu ? Protester de son innocence ? Encore fallait-il connaître l'accusation. Les camps ne ressemblaient pas à des béguinages, mais on les pouvait traverser sans souillure ; Guillaume en eût dû témoigner au lieu de plier sous la rafale ; Guillaume devait se porter garant de sa fiancée lui qui, depuis six mois, épiait ses actes et scrutait ses pensées. Une tourmente dont le souvenir tenait du cauchemar avait flétri ses illusions ; un vent maudit avait détruit pour jamais sa foi.

Honneur, loyauté, amour du devoir : grands mots, égoïstes vertus !... De la paix de deux cœurs, de la céleste harmonie de deux âmes, ils n'avaient rien respecté. Anéantis les serments d'amour, évanouis les rêves d'avenir, disparues les évocations de gloire devant les hallucinations d'un mourant ! Qu'elle était traversée de douleurs l'existence si courte !... Qu'il était embarrassé de ronces le chemin si abrupt de la vie !

Longtemps elle se lamenta, longtemps elle réfléchit. Dès qu'elle aurait vaincu son extrême lassitude, elle rejoindrait Dumouriez et lui demanderait du service dans l'armée du Centre,

loin, bien loin de Guillaume, de Saint-Arnaud et de la maison des Briez. Il y aurait encore de chaudes batailles où verser son sang pour la patrie, où chercher un suicide glorieux !

Les incendiaires autrichiens avaient oublié un étroit réduit au fond du jardin. À tâtons elle s'y réfugia, y traîna quelques planches et, vaincue par la faiblesse, rendue de fatigue mais soutenue par une conscience exempte de reproche, elle s'étendit sur ce lit de camp.

Et toute la nuit elles chantèrent sans l'éveiller, les chouettes prudentes et sages qui préfèrent le séjour des ruines moussues à l'abri des palais somptueux.

Dès l'aube, la faim, cette irréconciliable ennemie des hommes, vint errer autour de la pauvre enfant. Elle devait sortir..., trouver un morceau de pain... Sa détresse lui rappela les loups du bois de Flines qui venaient, par les hivers très froids, chercher leur pâture jusqu'aux premières maisons. Ces animaux traqués, courant péril de mort, avaient moins de répugnance qu'elle à quitter leur retraite.

Que penseraient les paysans, après l'avoir connue si joyeuse et si brave, en la voyant revenir si triste au colombier détruit ? Les beaux parleurs de Mortagne comme les méchantes langues de Saint-Amand avaient-ils escompté ses fiançailles ? Quel motif de rupture alléguerait-elle ? Comment expliquerait-elle son dénuement ? Craintive, ainsi que les malheureux, elle jugeait mal ses braves voisins. À peine se montra-t-elle dans la Grand'Rue avec cet air fier des jours où elle courait au-devant de la mitraille, qu'elle fut reconnue, entourée, fêtée. On l'admirait, on l'aimait !... N'avait-elle pas défendu Mortagne ! N'avait-elle pas payé de la

mort de son père et de l'incendie de sa maison les humiliations infligées aux Impériaux ! Jusqu'à cette cicatrice rouge en plein travers du visage qui lui méritait le respect ! C'était une touchante émulation parmi ces bonnes gens ; toutes les maisons s'ouvraient devant elle, toutes les familles s'enorgueillissaient de lui offrir l'hospitalité.

Très émue, elle refusa, prétextant que l'humble abri respecté par les Impériaux lui paraissait somptueux auprès de ses campements habituels. D'ailleurs, elle traversait le village. Avant de rejoindre l'armée, elle avait voulu faire un pèlerinage à son cher Mortagne, retrouver encore vivant le souvenir de son père, revoir ses amis.

De tout le jour elle n'eut le courage de s'arracher aux démonstrations d'une chaude sympathie, et quand le soir venu ses voisins la reconduisirent à son humble logis, elle promit de rester encore le lendemain. Ce fut la douce rançon de sa liberté.

Le cœur de la pauvre enfant étreint jusque-là dans une enveloppe de glace, se dilatait à la chaleur de cet accueil. L'empressement de braves paysans ne pouvait compenser l'abandon de Guillaume, mais, dans sa détresse, elle lui était une douce consolation. Celui qui la trahissait ne lui ferait pas dédaigner ceux qui l'aimaient.

Sa main ne tremblait plus quand elle écrivait à Catherine Briez pour la remercier de ses soins et la prier d'adresser à Mortagne son mince bagage de lieutenant. Un ancien soldat du camp de Maulde se chargea de la lettre.

Quelques heures plus tard, elle recevait la réponse. Catherine assurait la jeune fille de son inaltérable affection, déplorait son

départ ci, sous une forme ambiguë, témoignait le ferme espoir de retrouver un jour l'enfant chérie qu'elle eût été hère d'introduire dans sa famille. Paule lut avec colère ce message de paix : « Comédienne ! » Persisterait-elle dans son double rôle, tantôt encourageant Guillaume à exaucer la dernière prière de son père, tantôt lui montrant l'inanité d'une promesse arrachée par un malade moribond ? Oser encore lui parler d'espoir ! Et pourtant… Catherine lui était toujours apparue dévouée, franche, charitable !… Un voile impénétrable entourait les événements qui se déroulaient depuis l'avant-veille.

— Mon lieutenant, dit le soldat qu'elle avait envoyé à Saint-Amand, j'ai rapporté vos effets, mais je n'ai pu me débarrasser d'une vieille qui désire absolument vous parler.

Elle aperçut alors une femme perdue dans les décombres.

— Brigitte ici !… Que me veut-on encore ?

Maussade, impatientée, mais pourtant désireuse d'interroger la servante des Briez, elle l'attendit sur son lit de camp.

Brigitte aimait et respectait ses maîtres au point de s'associer à leurs joies et de partager leur deuil. Le notaire surpris par la mort dans un retour vers la vie, Guillaume se sauvant dès les funérailles, Paule fuyant une demeure où l'affliction de ses amis aurait dû la retenir, M Catherine lui ordonnant de cacher à son fils la cause de tant de maux, toutes ces scènes à contre-raison stimulaient sa fidélité et surexcitaient sa finesse paysanne.

Dans l'enchaînement de ces faits, elle retrouvait la main directrice d'un dangereux ennemi. Dès le mois de septembre Fulgence Descart signalait M Briez aux royalistes, le désignait à leur ven-

geance, dirigeait en secret le pillage de l'étude et le sac de la maison ! Le dénonciateur ne se confondait-il pas avec l'auteur de la lettre ? Brigitte n'en avait d'autre indice que le mépris du notaire pour Fulgence et l'aversion jalouse de celui-ci ; elle n'avait d'autre preuve que leur animosité entretenue par la lutte des patriotes et des royalistes dont ils étaient restés les champions et les chefs, mais elle voyait par intuition le gros tanneur acharné à son œuvre malfaisante. Le mariage de Paule eût réveillé sa méchanceté naturelle si elle se fût endormie !... Sa nièce unie à Guillaume Briez !... Au fils de son rival !...

Avertir Guillaume ? Elle n'y songeait même pas, il était parti si irrité ! Alors elle forma le projet de s'adresser à Paule. Une jeune fille intelligente, puissante sur l'esprit de Dumouriez, aimée des patriotes, intéressée plus que personne à écarter les obstacles jetés sur sa route, conjurerait de nouvelles catastrophes et préserverait la famille d'une crise imminente. Brigitte saisit l'occasion qui s'offrait et courut à Mortagne sous prétexte de remettre en main propre la petite bourse laissée dans la chambre du second étage.

— Tu désires me voir ?

— Oui, mademoiselle.

Elle s'approchait pour prendre la main qu'elle avait coutume de porter à ses lèvres. Paule se retourna. Interloquée par cet accueil, la paysanne perdit contenance.

— Mademoiselle..., voici votre bourse...

— Tu aurais pu la confier à Bertrand et ménager tes vieilles jambes.

— Je…

— Ah ! j'entends ; j'ai oublié de reconnaître tes bons soins. Excuse-moi, mon départ fut si précipité…

— Vous jugez bien mal votre garde-malade, mademoiselle Paule…

— Alors, que veux-tu ?

— Vous entretenir…, si vous le permettiez…, si je l'osais.

— Je t'écoute.

Dans un français naïf que son émotion entremêlait de mots flamands, elle dépeignit l'altitude farouche de Guillaume, elle s'apitoya sur le désespoir muet de M Catherine, elle montra une veuve, une mère abandonnée sans secours aux suggestions d'un cerveau malade. Ce long exorde irrita Paule. Que venait-on lui parler de M Catherine ? Elle avait bien le loisir de gémir sur les souffrances des autres !

— Je ne tiens pas remède contre l'infortune.

— Qui donc s'occupera de nous, désormais ! Madame n'est bonne qu'à pleurer.

— Laisse couler ses larmes : elles seront plus tôt taries.

— Mademoiselle, je vous connus compatissante.

— Le bonheur rend l'âme meilleure… et je n'ai pas sujet de me déclarer heureuse. Crois-tu que tes maîtres contribuent à réjouir mon cœur !… Que pourrais-je, d'ailleurs ?

— M'est avis, Mademoiselle, que leur sort et peut-être le vôtre sont entre vos mains… ; ces papiers d'enfer…

— Quels papiers ? fit-elle, incapable de maîtriser sa surprise.

— La lettre que je reçus et remis à M. Pierre une heure avant sa mort.

— Que ne m'en as-tu parlé ?

— Je ne pouvais.

— Qui l'avait écrite ?

— Je ne sais.

— Allons-nous encore jouer au mystère ? Laisse-moi !

C'était un congé formel et définitif.

— Je vous jure que j'ignore tout… pourtant…

— Sois brève : mon service m'appelle à Maulde, dit Paule avec une brusquerie voulue, car elle désirait profiter de l'occasion tandis qu'elle la sentait propice.

Subjuguée, la paysanne se livra sans réserve. Au lieu de borner son récit aux misères présentes, elle décrivit Pierre Briez terrassé par l'émotion, elle dit l'épouvante de Catherine après la lecture des pages maudites échappées aux doigts de son mari ; et se rapprochant de Paule, tournant et retournant la tête, craignant d'être épiée, elle acheva sa confidence à voix basse et révéla l'ordre impératif de cacher à Guillaume toute la vérité.

— Oui, c'est bien cela, murmurait Paule, d'odieuses accusations… Ni M Briez, ni M Catherine n'ont osé les redire à leur fils…

Ils ont préféré croire un calomniateur ! Ils ont mieux aimé me condamner sans m'entendre !... Le mensonge n'a donc pas un parfum spécial ?

— Il faut le penser.

— À part Latour et ses Tyroliens, je n'ai pourtant aucun ennemi !

— Le savez-vous ? reprit sentencieusement la vieille femme ; on peut vexer le prochain en valant mieux que lui.

— Brigitte...

— Voyons..., votre oncle Descart, par exemple, que reprochait-il à mon malheureux maître ? Que lui avions-nous fait, bonté du ciel ! quand, en secret, il nous dénonça et désigna notre maison aux pillards ?

— Tu le crois donc bien lâche ! Es-tu certaine de son intervention ?

— Il fallait entendre M. Pierre !... Il n'accusait personne sans preuve.

— Jamais il ne se plaignit devant moi...

— Oh ! devant vous, il eût eu garde de prononcer le nom de ce méchant... Votre oncle, après tout.

— Si peu !

— Trop encore... Voulez-vous mon avis ?

— Certes...

— Fulgence Descart est l'auteur de la lettre. — Après le pillage, l'assassinat !

— Il a fait pis..., mais... chacun ses affaires...Mademoiselle Paule, suis-je une bavarde ? Hormis ce matin, ai-je jamais démenti mon surnom de silencieuse ?... Eh bien ! viendrais-je ici, à l'insu de madame, vous confesserais-je des secrets que j'ai juré de taire, si je ne voyais en vous notre sauveur ? Employez-vous de toutes vos forces, de tout votre cœur à ramener le calme chez nous, où pour longtemps le chagrin y fréquentera seul.

— Tu ne sais donc rien de ma souffrance ! Interroger M Catherine, retourner chez elle !... C'est trop...

— Gardez-vous bien de l'interroger !... Elle me maudirait sans profit ! Sur cette affaire elle est femme à nier l'évidence... Le bon Dieu la questionnerait..., elle essayerait encore de le tromper.

— Je verrai..., je songerai...

— Merci, mademoiselle ; je pars contente. Et la vieille servante s'emparait de la belle main qu'on ne lui disputait plus.

— Au fait, murmura Paule, la certitude a la morsure moins venimeuse que le doute.

— Mademoiselle, quoi qu'il arrive, gardez-moi le secret..., n'imitez pas mon exemple.

— Fulgence Descart demeure toujours rue des Anges ?

— Toujours.

— Bertrand !

— Mon lieutenant ?

— Procure-moi un cheval et selle-le demain, à l'aube.

08

Dès le milieu de l'été, pendant le séjour éphémère des bénédictins, un singulier événement avait modifié la vie intime du ménage Descart, uni par l'habitude, divisé par d'invincibles antipathies. Le prieur Dom Henry Donné, convaincu de la fin de la crise, mais prévoyant de nombreux procès et de multiples affaires à régler, avait ramené à Tournay quelques clercs de procureurs. L'un d'eux, ancien étudiant de l'Université de Louvain, rusé, souple, insinuant, prêt à prendre tout masque qui lui assurât bon couvert, bon gîte et le reste, fut placé sous la direction de Fulgence. Il eut tôt démêlé les ridicules du tanneur, il eut tôt flairé la bonne odeur de la rue des Anges et compris le parti qu'un homme de sa trempe pourrait tirer des uns et de l'autre. Si bien que les religieux ayant repassé la frontière devant la république victorieuse, il prétexta le délabrement d'une santé que ruinaient les travaux ardus, qu'épuisaient les longues veilles, et devint le commensal d'une maison où portes et fenêtres avaient été pendant des années barricadées par la défiance et gardées par la jalousie aidées d'un sergent fieffé.

Il savait insinuer qu'un rebondissant abdomen rappelait les formes majestueuses du prince-archevêque d'York, abbé titulaire de Saint-Amand ; il parlait de la gourmandise de Fulgence avec la componction que méritent les vertus théologales ; il se parait devant Berthe d'une auréole d'idéalisme transcendant ; il s'attirait ses bonnes grâces par ses prévenances exagérées et de petites pâ-

moisons discrètes auxquelles son grossier époux ne l'avait guère habituée ; doux miel, nectar inconnu qu'elle s'imaginait ne jamais payer à son prix.

Bref, flattant le mari, dupant la femme, M. Onésime était devenu le confident, le médiateur du ménage. Non, certes, ils ne scandaliseraient pas cet abrégé des perfections humaines, ils ne lui donneraient pas le spectacle de leurs querelles domestiques, ils respecteraient ses oreilles pures et sa douce piété, ils rechercheraient ses conseils, ils boiraient ses paroles conciliantes. Et dans leur aveuglement, ils ne discernaient pas avec quelle adresse ce précieux ami semait les germes des divisions qu'il leur rendait ensuite le très grand service d'apaiser. D'ami précieux, M. Onésime s'était bientôt élevé au rang plus lucratif d'agent indispensable.

— Depuis que le clergé et la noblesse vous reconnaissent pour le véritable chef du parti royaliste, ne cessait-il de répéter à Fulgence, vous êtes devenu le point de mire de vos adversaires politiques. Restez ici puisque votre situation vous y enchaîne, mais gardez une prudente retraite ; rapportez-vous-en à moi du soin de vos affaires. Un général ne compromet pas sa vie dans les hasards d'une bataille ; il abandonne les détails du service à d'infimes lieutenants et n'en est que plus dispos, plus maître de son génie, plus grand dans ses conceptions, plus ferme dans leur exécution.

Et Fulgence, enorgueilli de tant d'honneurs, mais épouvanté de tant de gloire, obéissait, jugeant sage de faire oublier les écarts de son zèle et d'endormir l'attention des patriotes.

L'évacuation de la Belgique, le transfert du quartier général aux Boues Saint-Amand, l'envahissement de la ville par de nombreux bataillons de volontaires indisciplinés, arrogants, furieux contre les amis de l'ancien régime, l'engageaient depuis quelques jours à redoubler de circonspection. Il avait même acquis une telle conscience de ses devoirs, il comprenait si bien les responsabilités de ses fonctions, qu'afin de conserver à son parti un chef toujours libre, alerte et bien portant, il se tenait sans cesse aux aguets, prêt à gagner la porte extérieure de son jardin ouverte sur la campagne.

Bien que l'heure fût encore matinale, le tanneur était à son poste d'observation, blotti derrière une fenêtre basse quand le galop d'un cheval attira son attention. Le bruit cessa brusquement ; on s'arrêtait devant sa porte, on frappait à coups redoublés. Il ouvrit le judas ménagé dans la boiserie.

— Un officier républicain !... Un adjoint aux adjudants généraux...

Venait-on l'interroger, l'arrêter ? Il s'apprêtait à fuir, quand le visage du visiteur s'encadra dans l'ouverture.

— Paule Marsig !

Un soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres :

— Que me veut cette péronnelle ? murmura-t-il. L'huisserie gémissait ; le heurtoir résonnait de plus belle.

— Frappe, frappe..., la porte est à l'épreuve de mains plus rudes que la tienne.

Cependant il hésitait : la laisserait-il se morfondre devant la porte, lui ouvrirait-il par crainte de l'irriter et de signaler sa maison à une foule hostile ? La peur l'emportant sur la haine, il rentra dans la salle basse et pria l'excellent Onésime de recevoir l'enragé visiteur, quitte à l'éconduire. Puis, Fulgence prit à tout hasard une contenance digne qui voilât son émoi et cachât ses appréhensions.

Onésime obéit, enleva les cadenas, abattit les chaînes, sortit les verrous et entre-bâilla la porte avec l'altitude défiante et peureuse d'une tourière.

— Enfin ! s'écria Paule en reconnaissant dans son introducteur le parasite dont commençait à s'égayer Saint-Amand. Mon oncle et ma tante Descart… Je désire leur parler.

Et, d'un geste brusque, elle rabattit le vantail.

Onésime avait l'horreur instinctive des supériorités. En cela, il s'accordait avec Fulgence et ne se faisait pas faute d'enchérir sur une juste indignation quand un exploit de Paule venait troubler la maison de la rue des Anges. D'ailleurs, en homme sage, à peu près satisfait du présent, ménager de l'avenir, il redoutait chez les Descart des yeux clairvoyants et jeunes.

— M. Descart m'a chargé de vous recevoir, fit-il dans l'espoir de décourager la jeune fille ; ses grandes occupations…

— Je souhaite entretenir mon oncle et ma tante sur l'heure ; il s'agit d'un événement grave.

— Mais…, reprit-il d'un air impertinent, je ne connais pas de neveu à M. et à M Descart.

— Ah, vous ne leur connaissez pas de neveu ! Depuis combien de temps êtes-vous à leurs gages, l'ami ?… En ce cas, annoncez la citoyenne Paule Marsig, adjoint aux adjudants généraux, aide de camp du général Dumouriez.

Inquiète sur l'issue de sa démarche, aigrie par la conduite inconcevable de Guillaume, impatientée d'une longue attente, elle saccadait ses phrases, elle trahissait dans ses gestes et ses paroles l'amertume de son âme.

— Tu n'obéis pas…, drôle…, mauvais chien… Faut-il te réchauffer les oreilles ?

Elle le menaçait de la crosse de son pistolet. Pris de peur, devant ce bois dont il voyait déjà sortir une flamme homicide, Onésime poussa un cri strident et battit en retraite vers la pièce où Fulgence cherchait sa dignité. Paule l'y suivit.

La salle était vaste, lambrissée sur toute la hauteur. Au-dessus des portes, traitées avec recherche, s'encadraient des tableaux champêtres ; une haute glace coupée seulement en deux morceaux s'appuyait sur la tablette de la cheminée capricieusement arrondie et reflétait les rocailles d'un vase d'argent et de lourds candélabres. Le long des murs, un canapé et des bergères ; devant les ouvertures, des paravents protecteurs ; sur le sol, un grand tapis de Turquie rapporté d'Amsterdam. Tout cela démodé, datant du règne de la Pompadour, mais d'une richesse discrète et de bon aloi. Quelques gros livres de prières, ostensiblement étalés, rappelaient l'apparente ferveur du maître de céans, tandis que le luxe de cette installation bourgeoise prouvait que le dévouement au monastère n'était pas toujours gratuit.

Enveloppé dans une ample douillette de satin puce, coiffé d'un bonnet et d'une fontange de couleur claire, les pieds énormes encore grossis par d'épais chaussons, Fulgence se carrait dans un immense fauteuil garni de coussins, muni d'oreilles, petite maison où, portes et fenêtres ouvertes, l'on était encore à l'abri des courants d'air. Ce siège monumental trônait à contre-jour, à la meilleure place au coin de Pâtre. Vis-à-vis, sur un tabouret garni de paille rougie par l'usage, Berthe se tenait, vêtue de laine brune, le visage encadré dans une coiffe sévère. Combien elle était changée la jolie dentelière, depuis que le tanneur déteignait sur elle !... Alourdie, épaisse, luttant de grâce et d'élégance avec sa pelote, elle n'avait gardé de ses traits angéliques qu'une figure de cire empreinte d'un charme résigné. L'histoire des deux époux se lisait dans leur attitude.

Paule reprenait son sang-froid et, du seuil, considérait les deux visages effarés qu'on lui avait dépeints, mais qu'elle aurait eu peine à se représenter, l'un aussi vulgaire, l'autre aussi insignifiant dans sa placidité. Son examen achevé, le pistolet replacé dans sa ceinture, elle entra, posa son chapeau et son sabre avec une parfaite aisance et s'assit sans en être priée ; sa tante oubliait sans doute de lui offrir un siège.

Les Descart demeuraient pétrifiés, aussi muets que la femme de Loth après sa désobéissance. Quant à Paule, elle songeait aux conséquences de la nouvelle et décisive bataille qu'elle allait livrer et combinait son plan d'attaque. Devant la mine penaude de ses parents, l'audace et la force lui semblaient déplacées, inutiles.

— Bravo, ma tante, vous êtes bien gardée ! Quel singulier valet ! On dirait d'un geôlier plutôt. Il a l'accueil peu débonnaire

et reçoit bien mal les officiers de l'armée française qui viennent vous rendre leurs devoirs.

Berthe se mordit les lèvres : Onésime un valet !

— Mais, continua Paule sans attendre une réponse trop lente, je n'ai pas forcé votre porte dans l'unique but de louer ou de blâmer votre service.

— C'est heureux. La jeune fille, qui jouait avec les glands d'or de sa ceinture tricolore, s'inclina poliment.

— Monsieur est du pays ? souffla Fulgence.

Il commençait à reprendre haleine et en profitait pour rééditer les paroles pleines de goût de son cher Onésime caché sans doute derrière la porte.

— Il n'y a plus de monsieur, il n'y a que des citoyens et des citoyennes, oncle Fulgence. Cela dit, je ne perdrai pas les précieuses minutes que vous voulez bien me consacrer à décliner mes noms, titres et qualités comme j'ai eu la sottise de le faire devant ce maraud. Elle se retournait, cherchant Onésime.

— Vraiment l'armée est une fière école ; on n'y voit pas de pareilles figures. Voilà un drôle, dont je retiens l'adresse et le nom ; à la prochaine levée, je me souviendrai de lui. Il a toute l'étoffe d'un buveur de sang. N'est-ce pas, ma tante ?

« Leur ravir Onésime, pensa Berthe, le faire ployer sous le sac, le contraindre de manier un sabre et de porter le fusil !… Douloureuses perspectives… En ces temps calamiteux toutes les catastrophes n'étaient-elles pas à redouter ! »

L'ardent désir de détourner ce calice d'amertume lui donna du courage, et s'élevant de la consternation sombre à une indignation mal contenue, elle s'efforça de diriger un entretien dont elle appréhendait l'aigreur.

— Ne soyez pas surprise de notre silence, ma nièce ; certes, nous vous suivons avec intérêt dans votre existence si mouvementée, mais nous souhaiterions pour vous une vie plus conforme à la réserve de votre sexe.

— Je n'ai jamais eu de goût pour la dentelle ; j'embrouillais les bobines…, je cassais les fils…

— Avec de la patience et quelques bonnes leçons…

— Données par vous, elles m'eussent été précieuses.

— Elles vous eussent garantie de la malveillance qui s'exerce à vos dépens depuis la mort de votre père.

— Ici je vous arrête, chère tante ; un plastron de malines…, même une cuirasse de Valenciennes ne passèrent jamais pour un spécifique contre la calomnie et ne préservèrent de ses atteintes.

— Vous n'en restez pas moins seule, exposée à toutes les insultes, sans protecteur, dans une situation difficile.

— Dans une situation difficile ?… Sur ce point encore vous vous trompez ; j'ai une grande, une liés nombreuse famille : l'armée ; un ami, mon sabre ; un protecteur, mon pistolet. Vous en êtes témoin, il m'ouvre les portes les mieux closes.

— Une femme, une citoyenne, puisque vous revendiquez ce titre avec tant de fierté, se doit à d'autres occupations. Le soin de son ménage, de ses enfants…

— Je n'y répugne pas, bien au contraire. La communication que je viens vous adresser en est la meilleure preuve.

— Une communication…, de quel genre ?

— Mais… du genre matrimonial. J'ai le plaisir de vous annoncer mon prochain mariage avec le capitaine d'artillerie Guillaume Briez, de la 1 du 7.

— Quoi ! fit la tante.

— De la première batterie du septième régiment.

La masse graisseuse de Fulgence, que n'opprimait plus la peur, eut un soubresaut. Il n'échappa pas au regard attentif de Paule.

— Oui, reprit-elle, nous sommes fiancés depuis plusieurs mois ; mais nous aurions remis à la fin de la guerre la célébration de notre mariage, si le père de Guillaume, prenant nos mains et nous bénissant, ne nous eût demandé avant sa mort de resserrer sans délai les liens qui nous unissent.

Le gros tanneur s'agitait rageusement, et, sur son visage, passaient transcrites en lignes tourmentées, les pensées que provoquaient les paroles de Paule. Pierre Briez mourant aurait ordonné de précipiter le mariage de Guillaume ?… En quelles mains sa lettre était-elle tombée ?… Serait-elle arrivée trop tard ? non…, mais Catherine l'avait lue et s'était empressée de la détruire… Alors il laisserait sans résultat une machination si bien ourdie !… tant vaudrait s'encanailler dans la République !

Soudain Fulgence eut l'idée que s'il n'avait pas tiré de Pierre Briez une vengeance complète, il se dédommagerait sur son fils

et choisirait Paule comme intermédiaire. Désormais tranquille, il s'enorgueillissait de son ingéniosité toujours alerte, il savourait par avance ce raffinement de torture et remerciait le ciel miséricordieux de faire tourner à son profit une apparente disgrâce.

Àmesure que Paule observait son oncle, elle s'affermissait dans ses soupçons ; Brigitte avait eu la claire vision de la vérité.

— À quand la noce, citoyenne ? reprit Fulgence, ironique et vaillant depuis qu'il dominait son adversaire.

— Très prochainement…, ne vous l'ai-je pas dit ?

— Je serais curieux d'y assister. — J'ai pris la peine de venir à Saint-Amand pour vous ménager ce plaisir. Soyez-m'en reconnaissant, car j'ai dû faire grand effort, je vous le jure, le service est si chargé !

— Gracieuse union qui appelle les bénédictions du ciel ! continua-t-il sur le même ton de persiflage.

— Vous me comblez… Toute une famille du même avis ! C'est un spectacle rare, digne des temps bibliques… Vraiment, je ne m'attendais pas à cette bonne fortune quand j'entrai chez vous.

— Oui, oui, entente parfaite ! Seulement, ce mariage ne se fera pas.

— Vous m'intriguez.

— Il ne se fera pas ! reprit-il impérieusement.

— Mon ami, intervint Berthe, domptez votre impétuosité naturelle…, ne cédez pas à une juste colère…, considérez plutôt que

nous avons charge d'âme… Ce n'est pas le cas de nous insurger et de détourner notre nièce de ses bonnes intentions.

— J'invoque les droits sacrés d'un parent quand je m'élève contre cette alliance.

— Vous vous querellerez après mon départ. Je vous ai adressé une communication nécessaire et ne vous ai point demandé votre avis. De quel droit revendiqueriez-vous les privilèges d'une parenté de hasard et à laquelle l'affection resta toujours étrangère ! Il en sera de mon mariage comme de toute décision mûrement pesée dans ma conscience, comme de tout projet arrêté dans mon esprit.

Elle parlait d'une voix haute, vibrante, dont les accents altiers dissimulaient l'émotion qui la ressaisissait, car elle avait conscience de côtoyer le précipice, elle devinait qu'elle en mesurerait bientôt la profondeur.

— Après tout, j'ai peut-être tort ! s'écria Fulgence. Quand une fille est assez éhontée pour courir les camps, pourquoi n'épouserait-elle pas son propre frère !

— Mon frère… De qui parlez-vous ? — De Guillaume Briez, j'imagine.

— Quoi… ! lui !…

— Je ne sais quelle sotte pudeur me retient ! À vivre au milieu des soldats vous avez dû vous blaser. Il n'est pas de mots capables de blesser vos chastes oreilles ! Voulez-vous des détails ? Oui ? À votre gré, je ne vous les ménagerai pas.

— Que dites-vous, Fulgence ! s'écria Berthe stupéfaite.

— Je dis que dans la nuit du 27 août 1765, nuit funeste où mon malheureux père fut poignardé, un certain nombre de rôdeurs furent vus entre Saint-Amand et Mortagne. Le crime découvert, on les arrêta. Parmi eux se trouvait le père de cette citoyenne ! Ses fonctions de greffier de la seigneurie de Mortagne lui méritant quelques égards, certes bien injustement témoignés, le prieur l'interrogea lui-même. Contraint d'expliquer sa présence sur des chemins où il n'avait que faire à pareille heure, il avoua des relations coupables avec la belle Catherine, favorisées par les fréquentes absences du mari. Le prieur allait citer la donzelle à comparaître, lorsque le véritable coupable fut dénoncé, saisi, convaincu et puni comme le méritait son crime. On se borna donc à mentionner l'interrogatoire de Marsig et à le joindre au procès.

« Un adultère !… Péché véniel pour de pareils coquins. Mais le plaisant de l'affaire, c'est que le 27 mai 1766 le vieux notaire proclamait dans sa candeur qu'il lui était né un fils et qu'on l'appellerait Guillaume Briez. Neuf mois jour pour jour après le crime… ; comptez… »

Fulgence se repaissait de la douleur de Paule, comme le chat jouit de l'effroi de la souris qu'il vient de saisir et laisse fuir afin de se ménager le plaisir de la reprendre.

— Ah ! ah ! fit-il triomphant, on les reconnaît à l'œuvre ces républicains austères, avec leurs grands mots de vertu et de devoir toujours sur les lèvres, mais inhabiles à cacher leurs vices sous leur manteau de parade ! Admirez ce modèle des tabellions, cet homme de bien ! Il sait qu'un crime se prépare dans sa famille : « Mariez-vous, mariez-vous, mes enfants, tout de suite… Sonnez,

tambours ; résonnez, musettes ; vous n'y serez pas à temps. » La mère ? elle ne peut douter, celle-là, une…

— Taisez-vous ! Je ne souffrirai pas plus longtemps vos calomnies.

— Parfait ! Vous êtes bien la digne bru promise à ces espèces ! La vérité gêne…, on la nie.

— Croire à des paroles sorties de votre bouche ! Quelqu'un se paya-t-il jamais de cette fausse monnaie ?

Il rugit sous l'insulte :

— Voyez M Briez ; elle vous communiquera l'interrogatoire de Bernard Marsig que reçut mardi dernier son estimable époux.

Paule était plus terrifiante que le spectre de l'Angoisse ; la bouche crispée dans une contraction nerveuse, les yeux hagards, le visage marbré de taches livides, les bras raidis le long du corps, comme enveloppés dans le linceul. Épouser son frère !… Elle s'expliquait l'arrêt suprême de Pierre, et sa mort subite. C'était cette révélation qui l'avait foudroyé ! Quel indicible martyre que les derniers instants de ce vieillard ! Avec quelle autorité il avait dû broyer le cœur de Guillaume !… Avec quelle ardeur il avait dû dépenser son dernier souffle de vie pour empêcher un crime préparé de ses mains !… Elle ne s'étonnait plus maintenant de l'obéissance de Catherine et de son fils, elle s'expliquait qu'ils eussent cédé devant une injonctions ! terrible… Le cœur déchiré, elle excusait, elle pardonnait. Mais cet amour, il fallait y renoncer, y renoncer pour jamais ! L'espoir ! cette plante vivace que ne détruit aucune catastrophe, il fallait donc l'arracher de son cœur ! C'était possible…, c'était vrai… La barrière la plus haute qui se

pût dresser entre un homme et une femme la séparait de Guillaume ! À moins que Fulgence ne mentît ! Elle n'ignorait pas les vils instincts de cet homme depuis son entretien avec Brigitte.

Et ses efforts pour se dégager de cette fange l'enlisaient davantage. Pierre Briez se fût-il montré crédule si on ne lui eût donné des preuves formelles ? Il n'avait pas douté, il n'avait pas soupçonné une perfidie, il n'avait pas repoussé l'accusation qui se dressait devant ses yeux, l'époux outragé !

— Alors, si j'entends bien, c'est un résumé, une copie de cet interrogatoire…

— Non…, pas un résumé, pas une copie, mais une expédition à sa date, certifiée conforme, revêtue du sceau de l'abbaye.

— Soit, une expédition que vous avez lâchement adressée à un mourant ?

— Il l'a donc reçue ?

— Je l'ignore ; mais son âme était trop haute pour vous accorder créance. On ne souille pas avec du venin l'honneur d'une famille ; il faut appuyer de preuves authentiques des accusations aussi graves. Votre témoignage et vos expéditions n'en constituent pas.

— Des preuves, des preuves ! En est-il de plus authentiques qu'un acte revêtu du sceau de notre vénéré prieur ! Une expédition remontant à plus de vingt ans !… Si les patriotes, que Dieu les confonde, n'avaient saisi et brûlé les archives de l'abbaye, on aurait les procédures originales ! Ah ! ils aimaient bien à piller les trésors, mais ils n'oubliaient pas de détruire les traces de leurs crimes et de leurs vilenies, ces doubles traîtres !

Paule le laissait parler sans lui répondre, sans l'écouter. Elle maîtrisait les frissons qui la secouaient, elle cachait sous un masque stoïque la douleur que lui causait l'horrible blessure de son âme. Montrer une plaie vive à cette hyène à face humaine et à cette brebis méprisable tant elle était lâche ! Elle leur refuserait cette joie, mais il était temps de fuir, sous peine de succomber. — Le lendemain de ses noces, le capitaine Guillaume Briez viendra vous remercier de vos attentions pour son père. J'y joindrai le témoignage de ma reconnaissance… Jusque-là, vivez en paix…, mais hâtez-vous de jouir de ce répit.

— Ta, ta, ta !… Vos noces avec Guillaume Briez… Les cloches ne les ont pas encore sonnées !… Je vous mets au défi de les célébrer ! Au défi ! entendez-vous ?

— J'en ai relevé de plus dangereux.

Elle boucla soigneusement son ceinturon, se couvrit et sortit sans ajouter un mot, les laissant abasourdis de son assurance.

— La voilà bien comme je la supposais, la fille de ta sœur ! s'écria Fulgence dès qu'il eut entendu battre la porte, Messaline !

— Que lui avez-vous dit ! Vous ne m'aviez jamais parlé de cet interrogatoire.

— Et puis ?

— C'est donc vrai ?

— Vas-tu m'injurier comme la nièce ?

— Dieu m'en préserve… Mais le jour où je vous appris qu'on parlait du mariage de Paule avec le fils de Pierre Briez, vous deviez m'avertir, me mettre en garde…

— Pouvais-je croire à une pareille nouvelle ? Il a fallu l'imminence du péché mortel pour me faire sortir de ma réserve. Il m'est si pénible de songer aux tragiques événements qui accompagnèrent la mort de mon père ! Quand ces paysans ont hurlé en me montrant du doigt : « Voilà le fils du dîmeur », ils croient m'avoir insulté. Ah ! qu'ils reviennent pour ne plus repartir nos seigneurs moines ! Et je sacrifierai ma tannerie, et je demanderai au prieur de me nommer dîmeur à mon tour, et j'écraserai dans la poussière et j'enfoncerai plus bas que terre cette vermine audacieuse. En attendant, je me suis vengé !

Ce disant, sa voix aigrelette devenait presque sonore ; sa figure rayonnait de joie : il entrevoyait son paradis.

— Cette Catherine Briez..., murmura Berthe, avec ses dehors de notairesse rigide... Qui l'eût cru !... À qui se fier !... Elle porte des robes de taffetas et je m'habille de laine... On la surnomme la belle et nul ne me remarque... Les triomphes passés appellent l'infortune présente.

Et elle aimait mieux se hausser dans son esprit mesquin et comparer sa vertu morose à l'irréparable faute de sa voisine que d'analyser l'attitude équivoque de Fulgence. Quant au doute terrible, quant à la blessure emportée par la fille de sa sœur, elle ne s'en inquiétait pas davantage, elle n'y pensa bientôt plus. À supporter sans révolte le poids du tanneur, son être moral s'était à ce point discipliné qu'il restait aussi insensible aux douleurs de ses proches qu'indifférent aux humiliations dont on l'abreuvait. Puis, le cher monsieur Onésime la préoccupait. Vraiment cette nièce tombée du ciel comme un météore, sans dire gare, ne respectait rien des choses sacrées de la terre... Fulgence avait bien fait de la remettre à sa place... Prendre pour un vulgaire serviteur cet

homme idéal, au cœur si compatissant, cet ascète dont le visage reflétait de cruelles souffrances ! Parler d'exercice et de bataille à cet ange d'onction et de paix… Quel tact de vivandière !

09

Les éperons aux flancs de sa monture, emportée dans un galop furieux, Paule fuyait sur la chaussée boueuse, jalonnée d'ormeaux dont les bourgeons se gonflaient ; une chaussée grise, plate, qui se perdait dans l'horizon de cendre où elle semblait conduire. Ses cheveux se tenaient presque droits derrière elle ; les pans de sa tunique s'allongeaient en plis horizontaux comme taillés dans le marbre, tant le train était rapide.

Victime de la brutalité d'un maître inconscient, soufflant d'épouvante, le cheval gagnait à la main, la bride rendue. Alors, sur son cou mouillé, aux veines palpitantes, la cravache s'abattit et accéléra son allure.

Parfois, les nomades des grands steppes luttent de vitesse avec l'ouragan qui les poursuit, la foudre mugit-elle sur leur tête, la colonne de sable les frôlât-elle déjà : un vent inespéré s'élèvera peut-être et détournera le fléau ! Mais toi qui portes la tempête en ton âme, c'est en vain qu'obéissant à ton instinct, tu veux échapper à ton angoisse. Cours des déserts polaires aux terres de feu, escalade les montagnes, dévore l'espace, sillonne la mer immense, et jamais tu n'accrocheras ta peine aux pics aigus, tu ne noieras ta douleur dans les poussières ou les eaux, tu n'enseveliras la souffrance dans les crevasses insondables des glaciers. On

ne la dépouille que sur le bûcher, en perdant sa chair, la tunique de Nessus.

Paule fuyait ; les arbres se précipitaient pareils à des ombres menaçantes multipliées à l'infini, noires, avec d'imperceptibles intervalles clairs entre leurs troncs serrés à se joindre. Et dans les sifflements de l'air, au milieu des bruits confus qui emplissaient sa tête brûlante, elle distinguait les paroles prononcées rue des Anges : « Je te défie d'épouser Guillaume ! » Au loin, le bourdon de l'abbaye chantait avec sa sonorité de bronze : « Je te défie d'épouser Guillaume… Guillaume… Guillaume… » Et railleuse, d'une voix aigrelette… qui rappelait celle de Fulgence, les petites cloches du carillon répétaient à leur tour : « Je le défie, d'épouser Guillaume… Guillaume… Guillaume… » Là, tout près, sur le chemin, il y avait des corbeaux, des corbeaux noirs, des corbeaux énormes, des corbeaux géants, des corbeaux plus gros que les fantastiques oiseaux de pierre qui surplombent les murs des cathédrales gothiques. Eux aussi rappelaient Fulgence, eux aussi tout en sautillant disaient dans leurs croassements ironiques : « Je te défie d'épouser Guillaume… Guillaume… Guillaume… »

L'obsession engendrait le délire. Paule eut soudain conscience d'un immense péril : l'approche, la hantise de la folie. Ce fut comme un exorcisme. La réflexion attaqua les fantômes ; une extrême lassitude consécutive à la détente morale déraidit le corps, les éperons s'éloignèrent des flancs qu'ils ensanglantaient, la cravache qui fouaillait l'encolure tomba sur le sol. Les voix des cloches s'éloignaient, s'éteignaient, se mouraient ; revenus à leur taille naturelle, les oiseaux de sinistre augure fuyaient à tire-d'aile ; les arbres espacés maintenant reprenaient leur altitude rigide. Après un long travail accompli dans son cerveau de bête, le

cheval haletant, blanc d'écume, tremblant sur ses jambes, ralentissait l'allure, prenait le trot, se mettait au pas. Le cavalier cessant de commander, l'animal ordonnait aussitôt.

Dans cette accalmie lucide succédant à un accès d'hallucination, le tableau de la vie réelle se déroula devant Paule avec la tonalité brutale et les contours arrêtés des choses vraies et très proches.

Non, elle n'épouserait pas Guillaume ! N'avait-il pas trahi ses promesses, n'avait-il pas répudié sa fiancée ? Mais pourquoi cette honte sur sa naissance quand leur volonté à tous deux les séparait à jamais ! Et c'était elle qui avait provoqué la confidence de Fulgence... Inspiration maudite, curiosité fatale !... La quiétude d'une conscience pure ne lui suffisait donc plus qu'elle s'émût de la calomnie !... Elle la connaissait la réalité..., elle le savait le secret de mort !... Maudit l'arbre de la science : elle venait de goûter ses fruits acides, et déjà elle grinçait les dents. Ses pires ennemis la défiaient d'épouser Guillaume, et elle ne relèverait pas leurs insultes comme elle s'en était vantée par bravade, elle courberait la tête devant eux, elle bénirait leur intervention. Succombant à son amour, Guillaume reviendrait-il, offrirait-il de se parjurer, demanderait-il grâce, qu'il faudrait le repousser, l'éloigner, le laisser à sa souffrance, de crainte de le faire souffrir davantage.

Guillaume était son frère et elle devait le lui cacher. Même lorsque le temps qui dessèche chaque jour une goutte de sang et stérilise un lambeau de chair les aurait flétris tous deux, elle ne pourrait lui révéler le secret de leur malheur. Arrêt funeste qui lui volait un fiancé et, s'il lui donnait un frère, le lui ravissait en même temps.

Sous l'étreinte d'un irrévocable destin, des frissons parcouraient ses veines et charriaient leur glace au plus profond de l'être. Jusqu'alors elle s'était complue dans les songes d'une vierge que berce un vague émoi. Les devant rompre, elle éprouvait mieux la force des liens où Guillaume l'avait enlacée ; le devant renverser, elle connaissait mieux la puissance de son empire ; le devant proscrire de son souvenir, elle ne cessait de l'évoquer… Cette suprême protestation, elle ne l'écouterait pas ; cette révolte, elle l'étoufferait. Elle n'existerait plus que pour pleurer sur l'effondrement de son bonheur et assister au naufrage de son amour… Ce fiancé si chastement chéri, Guillaume qu'elle aimait le croyant coupable, elle le chasserait de sa mémoire bien qu'elle le sût innocent… Pour jamais il était perdu !

Aussi cruelle que la mort de ses espérances la chute des illusions où s'attachait sa croyance au bien : M Catherine…, son père…, ce père si profondément vénéré !… Ah ! si Fulgence lui eût voilé cette honte… S'il eût respecté sa foi filiale… Si par grande pitié il eût inventé autre chose…, n'importe, pourvu que son père fût épargné !… Pourquoi s'acharnait-il au lieu de plaindre ? Pourquoi insulter une chère mémoire, la souiller, l'amoindrir ? Cet homme se complaisait donc à provoquer la ruine et se repaissait du malheur d'autrui ! Et pas un espoir, pas un soulagement tant de peine ! Tendresse… Amour… Les paroles de son oncle, lugubres comme un glas dont l'écho revenait à son oreille, en sonnaient l'agonie : « Je le défie d'épouser Guillaume ! » Oh, comme le cœur lui saignait ! Les larmes montaient, montaient à flots, débordaient de ses yeux, roulaient en cascades brûlantes sur ses doigts accrochés à l'arçon, où elle se cramponnait pour ne point tomber inerte sur le sol.

La violence même de la crise en abrégea le paroxysme. L'arme restait dans la plaie, mais un sang généreux circulait autour de la blessure ; la vie, dont les sources n'étaient pas taries, entrait en lutte avec le désespoir ; Paule subissait à son insu les impressions réparatrices de la jeunesse. Sous les caresses de l'air, ses pleurs séchaient ; le soleil de midi, vainqueur des brumes matinales, trônait sur les nuages amoncelés entre la terre et ses rayons ; à travers les arbres de la route flamboyaient des éclaircies lumineuses ; à droite et à gauche de la chaussée, les blés verts s'agitaient avec des miroitements de soie et mêlaient les froissements de leur moire au bruit des bourgeons qui éclataient.

Un sourd grondement couvrit les chants mystérieux de la nature ; une lourde berline, attelée de six chevaux, suivie d'une escorte nombreuse, s'avançait à grande allure. Depuis l'émigration, d'aussi beaux équipages ne fréquentaient plus les routes de Flandre ; Paule se rangea pour le laisser passer, et distraitement l'examina. « Beurnonville ! s'écria-t-elle en faisant le salut militaire. Sous l'immense chapeau galonné et l'énorme panache qui l'ombrageait, elle avait deviné plutôt que reconnu l'ancien général du camp de Maulde, celui-là même que Dumouriez nommait son Ajax, et que, sur ses instances, la Convention venait d'appeler au Ministère de la guerre.

Beurnonville, qui affectionnait la fille du com¬ mandant Marsig, donna l'ordre d'arrêter, et se penchant à la portière :

— Salut et fraternité, lieutenant… Je connais vos derniers exploits… Vous aurez bientôt des nouvelles du Ministre de la guerre… Quelle ardeur au combat !… La belle balafre !…

Puis, lisant la surprise que provoquait son attitude vis-à-vis d'un si jeune officier, il se tourna vers ses compagnons de route :

— La citoyenne Paule Marsig, adjoint aux adjudants généraux, l'égide de nos bataillons, le palladium de l'armée, une incarnation civique et républicaine d'Artémise, cette ci-devant qui s'illustra, bien que reine d'Halicarnasse. À Morlies, à Valiny, au Boussu, à Jemmapes, à Tirlemont, pendant la désastreuse retraite de Belgique, dans la victoire et dans la défaite, toujours à la tête de nos soldats ; blessée dans un combat d'arrière-garde, citée plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée et signalée à la reconnaissance de la Convention.

— Bravo, lieutenant, dit l'un des voyageurs d'apparence grêle et sournoise, mais frisé, poudré, à l'air fat et avantageux d'un marquis en rupture d'exil ; si la république possédait des légions de soldats tels que vous, ce serait jusqu'au fond de l'Allemagne et de la Hongrie qu'elle pourchasserait les vils sicaires aux gages des tyrans.

Paule rougissante interrogeait Beurnonville du regard.

— Le citoyen Camus, représentant du peuple, et ses collègues Lamarque, Bancal et Quinette, délégués par la Convention auprès, du général Dumouriez.

La jeune fille s'inclina.

Quels motifs amenaient ces quatre hommes aux armées ? Les émissaires des Jacobins ne suffisaient-ils pas à démoraliser les troupes ?

— Montez auprès de nous, puisque nous suivons la même route, dit Bancal.

— Un homme d'escorte prendra votre cheval, ajouta Beurnonville.

— Mille remerciements, citoyens représentants, on m'attend à Mortagne. Ignorez-vous que vous tournez le dos au quartier général ? Le commandant en chef s'est transporté depuis hier aux Thermes de Saint-Amand.

— C'est bien, c'est bien, reprit Beurnonville avec embarras ; merci du renseignement. Nous avons affaire à Lille, mais dès ce soir nous rejoindrons le quartier général. Au revoir, citoyenne.

L'équipage disparut derrière les gerbes de boue soulevées par l'escorte, le bruit de sa marche se perdit dans le lointain.

Camus… Ce nom ravivait un souvenir dans la mémoire de Paule… Camus faisait bien partie de la Commission qui censura la conduite du général en chef au début de la dernière campagne ? Ne lui reprochait-il pas ses ménagements envers les Belges ? Ne lui imputait-il pas à crime l'interdiction de piller les églises ?

Dumouriez avait conté l'entrevue à ses aides de camp : « Général, on vous accuse d'être César ! Si je vous croyais capable de rêver la pourpre, je deviendrais Brutus !

— Mon cher Camus, je ne suis pas César, vous n'êtes pas Brutus, et la menace de mourir de votre main est pour moi un brevet d'immortalité. »

Comment, Beurnonville, le brave Beurnonville, le Ministre de la guerre, se commettait avec de pareils fanfarons ! Pourquoi quittait-il la capitale et courait-il en policier les routes du Hainaut sans prévenir son ancien protecteur, celui qu'il appelait son

père ? Elle était d'autant plus inquiète que, sur le siège de la berline, dans une attitude penaude et contrite, elle avait reconnu Longuet, le courrier secret de Dumouriez.

Averti, le général agirait à sa guise. Et distraite un instant de ses tristes pensées par cette apparition menaçante, Paule prit à toute bride le chemin des Thermes de Saint-Amand.

Bien qu'éloignée des camps par sa blessure et sa convalescence, elle savait le commandant de l'armée du Nord exposé à un double péril : victorieux, il encourrait la jalousie des Jacobins sans gagner la confiance des modérés ; vaincu plutôt par les bureaux que par l'ennemi, il serait accusé de trahison et succomberait, car la multitude, comme les soldats indisciplinés, prodigue les flétrissures aux chefs de guerre malheureux. Mais elle ignorait ou se refusait à croire que les clameurs de la troupe et les accusations portées dans les clubs contre le général n'étaient que trop fondées. Nul ne lui eût fait entendre que Dumouriez, oubliant le sort de ses anciens rivaux, s'était engagé dans la voie fatale où avait succombé l'honneur de Lafayette ; que Dumouriez revenu de son enthousiasme pour la Révolution, las des lourdes entraves que le pouvoir mettait à la réorganisation de l'armée, songeait à rétablir la monarchie et à ressusciter la Constitution de 91 ; que le sauveur de la République, récompensé des victoires de Valmy et de Jemmapes par une accusation capitale, formait l'audacieux projet de marcher sur Paris et de purger la France des Danton et des Marat.

Telle était pourtant la vérité. Dès le 25 mars, le général, prétextant un échange de prisonniers, rencontrait le colonel Marx et obtenait des Autrichiens la promesse de respecter la frontière pendant qu'il balayerait la Convention. Vaines et criminelles es-

pérances ! Bientôt convaincu de l'inanité de sa tentative, il se résignait à porter son quartier général aux Boues de Saint-Amand, voisines du camp de Bruille, très près de la Belgique, loin des agitateurs de Valenciennes, plus loin encore des septembriseurs.

L'arrivée inattendue de Paule, l'étrange nouvelle qu'elle apportait dissipèrent, s'il en conservait encore, ses dernières illusions. Il retint auprès de lui son état-major, se répandit en furieuses récriminations et se promit de payer de leur monnaie ses audacieux adversaires. Les délégués de la Convention osaient le traquer au milieu de ses troupes ! Pardieu, avant comme après, il ferait à sa tête ! N'était-ce point en désobéissant et en entravant le chassé-croisé de Lukner et de Lafayette qu'il avait conquis le droit de gagner la bataille de Valmy et de triompher à Jemmapes ?

Des estafettes accourues à franc étrier semaient déjà l'alarme sur leur passage : « Le général est perdu sans ressource ! Le Ministre de la guerre et quatre représentants viennent l'arrêter et prétendent le conduire à la barre de la Convention ! »

Elles assuraient aussi que, munis de pleins pouvoirs, les délégués s'étaient rendus à Lille, au lieu de venir directement à Saint-Amand, dans le dessein de s'adjoindre Lazare Carnot et de grandir de sa personnalité le prestige de leur ambassade. Celui-ci, ignorant leur arrivée, avait quitté Lille le matin même.

On battait aux champs.

— Mon général, n'ai-je aucun ordre à transmettre ? dit Paule, à Dumouriez qui se rendait au-devant des conventionnels.

Il hésita quelques secondes :

— Le colonel Normand se tiendra dans la cour avec trente hommes d'un dévouement éprouvé.

— Je cours le prévenir.

Comme elle sortait de la salle, les émissaires du pouvoir s'approchaient, masquant sous une bonhomie trompeuse l'audace de leur démarche. Dumouriez ne se méprit pas à cette simplicité de commande :

— Que n'ont-ils revêtu la toge, nos modernes Fabius ! Ils ne joueraient que mieux le défi à Carthage.

Puis, il descendit les degrés d'un large perron, embrassa son Ajax, salua gracieusement les représentants et les introduisit tous dans le petit château. Ils s'assirent. Au second plan se groupaient des officiers de toute arme. Compagnons de sa gloire, ils entendaient assister Dumouriez en disgrâce.

— Les citoyens représentants vont vous notifier un décret de la Convention, dit Beurnonville avec un léger tremblement dans la voix.

— Le voici, ajouta Camus. La Convention vous mande à sa barre et vous invite à présenter votre défense.

Dumouriez prit la pièce, la déplia et la lut attentivement.

— Ce décret, dit-il, me semble inopportun. L'armée est désorganisée, mécontente. Puis-je la quitter en un pareil moment ? Ce serait l'abandonner à une dissolution totale. Je lis encore que vous avez pouvoir de me suspendre de mes fonctions. La Convention, qui vous choisit pour remplir une mission aussi délicate, compte sur votre prudence autant que sur votre fermeté.

— Général, répondit Camus, nous ne pouvons composer avec notre devoir.

— Songez à la responsabilité dont vous assumez le faix. Acceptez plutôt la démission que je vous ai si souvent offerte depuis trois mois.

— Nous n'avons pas qualité… Et d'ailleurs que feriez-vous ensuite ?

— Ce qui me conviendra. Mais, je le déclare sans détour, je ne me rendrai pas à Paris, je ne courrai pas au-devant d'une condamnation certaine.

— Vous ne reconnaissez donc pas le tribunal révolutionnaire ?

— Je le reconnais pour un tribunal de sang et de meurtre : tant que j'aurai un pouce de fer entre les mains, je ne m'y soumettrai pas. Ayez un gouvernement et des lois, et je demanderai moi-même des juges.

— Je vous accompagnerai, s'écria Quinette ; je vous couvrirai de mon corps, je vous ramènerai sain et sauf.

— Sur ma tête, je réponds de la sûreté de votre personne, ajouta Lamarque.

Bancal essaya de le séduire en l'égalant aux héros de l'antiquité. Il citait avec emphase les exemples de résignation donnés par les Grecs et les Romains.

— Monsieur Bancal, vous défigurez à plaisir l'histoire ancienne. Les Humains chassèrent Tarquin, mais ils ne le tuèrent pas ; ils vécurent dans une république bien réglée et sous la protection de bonnes lois ; ils n'eurent ni clubs, ni Jacobins, ni tribu-

naux révolutionnaires. Des tigres veulent ma tête, je refuse de la leur donner.

Les conventionnels indécis se retirèrent dans une pièce voisine : Beurnonville demeura. Il cherchait à se disculper du reproche d'ingratitude que lui adressait son ancien chef :

— Vous allez prendre un parti désespéré ; je vous demande en grâce de me faire subir le sort des représentants, conclut-il.

— N'en doutez pas ; et, ce faisant, je crois vous rendre un nouveau service. Voici vos amis.

Alors Camus, devançant ses collègues, se dirigea vers Dumouriez debout, adossé à la cheminée, le front haut, le sourire aux lèvres :

— Citoyen général, vous connaissez le décret de la Convention ? Il vous ordonne de comparaître à la barre : voulez-vous l'exécuter ?

— Non.

— Vous outragez la loi. — Je ne puis quitter l'armée.

— Par ce refus vous vous rendez coupable d'insubordination.

— Ensuite !

— Je vous suspends de votre commandement. Qu'on cesse de vous obéir, qu'on s'empare de vous ; je vais mettre les scellés sur vos papiers.

Un murmure d'indignation courut parmi les assistants.

— Les noms de ces gens-là ? dit brutalement Camus.

— Interrogez-les.

— Ce serait trop long… Vos portefeuilles…

Il s'avançait, lui chétif, avec la tranquille assurance d'un geôlier s'apprêtant à fouiller des prévenus. Le rayonnement de terreur qui émanait des clubs révolutionnaires, la récente organisation du tribunal criminel extraordinaire, la vue des têtes coupées, l'odeur du sang donnaient aux détenteurs du pouvoir une arrogance qu'eussent enviée les pires tyrans.

L'attitude de Camus fit perdre patience à Dumouriez :

— Les hussards !

La porte s'ouvrit devant une escouade commandée par le colonel Normand.

— Arrêtez ces quatre hommes. Emparez-vous du Ministre de la guerre, mais laissez-lui ses armes… ; c'est bien… Messieurs, vous me servirez d'otages.

— Général, s'écria Camus, qui se débattait, vous perdez la République !

— Vieillard insensé ! je la sauve de ses pires ennemis.

Deux heures plus tard, Beurnonville, les représentants du peuple et leurs secrétaires, placés sous la garde des hussards de Berchiny, franchissaient la frontière belge et atteignaient Tournay, où ils étaient remis entre les mains des Autrichiens.

10

— Dumouriez a trahi !

— L'infâme, suivi de son état-major, a passé la frontière…

— Le monstre a débauché l'armée…

— Les troupes se débandent…

— Les Autrichiens de Clerfayx marchent sur Paris !

— Les nobles, les prêtres, les frères du roi sont aux portes de la capitale !

— Une vengeance que les siècles n'assouviront pas, une tyrannie telle que l'antiquité n'inventa jamais la pareille vont s'appesantir sur la France !

De tous les clubs, de tous les régiments, de toutes les chaumières s'élevaient des imprécations ; de toutes les poitrines blanches ou fauves s'exhalait un concert de malédictions contre l'assassin des patriotes, le traître, le perfide, le maudit, le bourreau gagé de la contre-révolution, l'instigateur de la défection des armées.

Elle était née robuste la Révolution, altérée de lait rouge, mais sujette à des maladies violentes comme tous les enfants vigoureux. Par crainte de crise mortelle, on l'avait vouée dès le berceau aux saints les plus réputés du paradis révolutionnaire. Mirabeau, Lafayette, tour à tour requis, s'étaient effrayés des appétits sanguinaires de leur protégée ; plus que tout autre, Dumouriez avait reçu encens et bouquets ; comme les autres, il avait trahi la confiance des patriotes. C'était une nouvelle idole à brûler, et l'on

voulait que le bûcher fût en proportion de l'encens prodigué, que l'opprobre et l'ignominie jetés à la face du misérable fussent à la mesure du péril couru, de l'émotion éprouvée, de l'effarement général.

Bientôt, des dépêches plus précises montrèrent l'exagération de la première épouvante. Clerfayx dormait toujours, les appels de Condé ne parvenaient pas à l'émouvoir, à peine quelques escadrons avaient-ils suivi Dumouriez. La République n'était pas morte, l'avenir apparaissait moins sombre, mais les demi-brigades, privées de leur chef, vaincues, découragées, quittaient leurs cantonnements ; la défection sévissait, pareille à une épidémie ; l'insubordination, sous couleur de liberté, désagrégeait les meilleures troupes. Des indisciplinés et des audacieux jetaient leurs armes, et rentraient dans leurs foyers ; les patriotes, grossis des timides, se dirigeaient vers les places de guerre à l'abri, croyaient-ils, des surprises et de la trahison.

Àconsidérer ces malheureux traînant dans la débâcle leurs guenilles et leur misère, jonchant les chemins des lambeaux de leurs uniformes, on comprenait le désespoir farouche de la France qui perdait un général capable de susciter l'enthousiasme au seul nom de la patrie, on appréciait mieux le courage et la vertu des soldats qui, dans un pareil dénuement, avaient violenté la victoire. Sans manteau les artilleurs, sans selle les chevaux, sans souliers les fantassins ; autour de leurs pieds meurtris par les longues marches de la retraite, du foin serré par des chiffons.

Et cette horde hâve, sordide, affamée, s'avançait vers Valenciennes, s'engouffrait sous la porte de Lille, campait à la place d'Armes, à la place de Neubourg, à la place Verte, au MarchéauxHerbes, encombrait les tortueuses artères du Grand-Fossard

et de Paris. On avait essayé d'interdire l'entrée de la ville aux arrivants. Vaines menaces, inutiles précautions : hors des murs, ils continueraient à pâtir ; à l'intérieur, ils trouveraient toujours à vivre. Si les rations manquaient, ils pilleraient au nom de la Liberté, devenue la formule de l'oppression.

Tout au souvenir des excès commis naguère par l'armée de Lukner, les habitants tremblèrent d'abord ; puis, leurs nouveaux hôtes n'ayant pas commis les méfaits qu'on était en droit de redouter, ils se familiarisèrent avec eux. Le parvis de l'Hôtel de Ville où se déroulent les drames et se jouent les comédies de la vie communale des Flandres restait, malgré le campement des troupes, le rendez-vous préféré des curieux et des oisifs. Ils s'y réunissaient, y causaient, y critiquaient les mesures prises par le général Ferrand, commandant la place, se mêlaient aux artilleurs et aux volontaires, et les interrogeaient sur les derniers incidents de la campagne. La nuit venue, civils et militaires, groupés autour des pots à bière, continuaient à invectiver les chefs et à donner des conseils au gouvernement.

Chacun affichait ses opinions dans le choix de sa brasserie. Les partisans des Jacobins se portaient de préférence vers une maison située en face de la rue du Quesnoy, au pignon délicatement sculpté, aux antes ornées de gracieuses colonnettes de pierre, au revêtement d'ardoises chatoyantes comme une gorge de pigeon. Sur la porte, une enseigne alléchante :

AU VRAI SANS-CULOTTE

Puis, au-dessous, en plus petits caractères :

TENU PAR LES ÉPOUX MERCIER
EX-VIVANDIERS DU CAMP DE MAULDE

Àdroite et à gauche, deux bonnets phrygiens rappelaient l'action d'éclat de ce ménage modèle.

Depuis les derniers événements, la brasserie Mercier avait été promue au rang de club. À l'instar de Paris, on y préparait les actes et les décisions de l'autorité, laissant au maire, le citoyen Pourtalès, et au Comité de Sécurité révolutionnaire, pourvoyeur attitré du tribunal criminel de Douai, le droit de les contresigner et le privilège d'en assurer l'exécution.

Le soir du 9 avril, on s'écrasait au club.

— Quelques patriotes de plus, et nous renverserons les murailles ! criait la grosse Madeleine toute glorieuse de la vogue de son établissement.

Pourtant, on entrait toujours, et les murailles semblaient se distendre sans accuser aucune trace de fatigue. À la lueur incertaine des lampes, devenues fumeuses faute d'air, on voyait émerger par-dessus la houle humaine le président, ses acolytes et les orateurs ; on distinguait des têtes rouges, plus rouges que leurs rouges bonnets, et des mains énormes, s'agitant comme de larges battoirs, afin d'imposer silence. Mais à part les épithètes de traître, d'aristocrate, de canaille, d'assassin, de perfide, accolées au nom de Dumouriez et de ses partisans, pas une phrase ne perçait, distincte, le vacarme du club.

Il y eut un artilleur qui réduisit à merci les orateurs civils, et raconta, d'une voix de stentor, les efforts de Dumouriez pour acheter son régiment :

— Le traître nous offrait de devenir les instruments d'une restauration monarchique ! Nous avons remis à nos fusils le soin de parapher le traité… Pif ! pan ! pan ! pan !

Des applaudissements éclatèrent et furent le signal de sa chute. Un assesseur le lirait par les pieds, tandis que le président donnait la parole à un orateur devenu en trois soirées l'orgueil et la coqueluche des Jacobins.

— Le citoyen Onésime ! Écoutons-le !

— Vous l'avez dit, citoyens : Dumouriez est un fier chenapan. Il serait oiseux de discuter son crime. La situation ne fut jamais pire, même l'année dernière, quand on déclara la patrie en danger ! L'ennemi ?… le voici à quelques lieues de Valenciennes. Qui l'arrêtera ! Les volontaires ? ils désertent. Les officiers ? ils demandent un congé et ne reviennent plus.

Des soldats voulurent protester, on les hua.

— Et vous assistez impassibles à ce déchaînement de trahisons ! Ne comprenez-vous pas que votre indifférence et votre tiédeur vous rendent complices des traîtres ? Vivre libre ou mourir, criez-vous niaisement ! Vous vous trompez. Il ne s'agit pas de mourir, mais de tuer les aristocrates, de pulvériser les factions ; il ne s'agit pas de s'offrir en pâture, mais de manger pour vivre la fressure de tous les séides de ce serpent des cours dont le nom souillerait mes lèvres et blesserait vos oreilles. C'est par la terreur que les amis de la liberté en imposeront aux ennemis de la nature, épouvanteront les rois, élèveront une invincible barrière entre la révolution et la tyrannie.

— Auras-tu bientôt fini de me travailler les côtes, satané blanc-bec ? grogna un vieux patriote, sans souci d'interrompre l'orateur.

— Silence !

— À la porte !

— Enlevez-le !

C'était à Paule Marsig, se frayant à grand'peine un chemin vers le fond de la salle, que s'adressaient ces apostrophes.

Quelques heures plus tôt, souillée de boue, le visage inondé de sueur, montée sur un cheval à demi fourbu, elle franchissait la porte de Lille, s'engageait dans le dédale voisin de la place de Neubourg et s'arrêtait devant une auberge de modeste apparence, à l'angle des rues Glatignies et des Chaudrons : AU COQ-FAISAN. ON LOGE A PIED ET A CHEVAL.

L'hôte débrida le cheval, le bouchonna soigneusement sous les yeux de son maître, jeta une botte de foin dans la crèche, puis :

— Que faut-il vous servir, mon lieutenant ?

— Rien encore. Préparez-moi une chambre ; on y portera mes fontes, mon paquetage, de l'eau et une chandelle.

Le propriétaire du Coq-Faisan fit un geste dépité. La marmite était digne de la crèche : l'une suffisait aux chevaux ; l'autre, à leurs maîtres.

— Va-nu-pieds ! grommela-t-il ; si le commerce compte sur les officiers républicains, il peut faire provision de patience et d'eau claire. Un sergent au régiment de Flandre sentait plus son gentil-

homme qu'un colonel de sans-culottes. Paule n'entendit pas cette injure ; elle gagna l'escalier, prit à peine le temps de changer d'uniforme, sortit de l'auberge et s'orienta vers la place d'Armes.

— L'enseigne du Vrai Sans-Culotte, les bonnets phrygiens… C'est bien là.

Vainement elle voulut entrer. Repoussée par la cohue, elle s'éloigna, battit le pavé pendant une grosse heure, s'avança derechef et se trouva bientôt à portée d'entendre sans le voir un orateur dont la voix ne lui était pas inconnue.

— Concluons ! braillait Onésime. Que la punition des traîtres enfermés aux Ursulines ne se fasse pas attendre. Qu'on les juge ! qu'on les exécute ! Le glaive de la loi se rouille.

— C'est cela !… C'est cela !

— Rédigeons une adresse.

— Qu'elle soit transmise sur l'heure au citoyen maire ! qu'elle parvienne aux membres du Comité de Sécurité révolutionnaire !

— Et qu'ils soient eux-mêmes raccourcis…

— Tous !

— S'ils hésitent à nous obéir. — Préparons un jour de fête à la République, reprit l'énergumène. Sans distinction d'âge, de sexe, de position, frappons à grands coups les suppôts de la trahison. J'ai dit jour de fête, et je maintiens le mot : quand le crime descend au sépulcre, l'humanité respire, et c'est le règne de la vertu.

Les applaudissements qui avaient accueilli l'entrée d'Onésime éclatèrent plus nombreux et plus nourris devant cette sublime

péroraison. Il y allait de la tête de se montrer indifférent. Paule cul un geste de mépris. Continuant à jouer des coudes, elle se faufila jusqu'à l'arrière boutique, en atteignit la porte, l'ouvrit et se glissa dans l'entre-bâillement. Entourés d'une demi-douzaine d'enfants, le citoyen Sulpice Mercier et sa digne épouse attendaient dans ce réduit la fin de la séance. Tous deux, l'injure aux lèvres, se tournèrent vers l'importun ; tous deux laissèrent échapper un cri de joie :

— La citoyenne Paule !

— Vous ici ?

— Oui, mes bons amis, j'arrive.

— Que je suis contente, mignonne ! Le temps me durait loin de toi. Il y a plus de trois mois que nous ne nous sommes vues.

— C'était le lendemain de Jemmapes, au cimetière de Thulin, près de sa tombe, dit Paule en maîtrisant avec peine son émotion. Que tu fus bonne et dévouée !… Moi aussi, je t'aime bien, pour ce que tu fis pour lui, pour ce que tu fis pour moi…

— Ah ! le brave soldat que le commandant Marsig !

— Les meilleurs tombent les premiers, reprit sentencieusement Mercier ; aussi bien, après le triomphe de Jemmapes, je pris un parti décisif. « Sulpice, mon ami, me dis-je, tu es un patriote, d'accord ; n'oublie pas non plus que tu es un tendre père et un heureux époux. Puisque la République victorieuse ne réclame plus tes services, Occupe-toi de ta famille. » Cette brasserie allait se vendre ; nous l'avons achetée. Autour des pots de bière la marmaille trouvera toujours à boire et à manger.

— Oui, oui, j'appris cette grande nouvelle à Saint-Amand.

— Au fait, on a prétendu qu'on t'avait portée chez les Briez ; on disait que tu étais blessée.

— Tu vois, il n'y paraît guère.

— Eh ! vous autres, cria Mercier en rassemblant sa nichée autour de Paule, regardez bien..., admirez cette glorieuse balafre. Ah ! si votre digne mère avait seulement la pareille !

— Faut pas te plaindre : peu de femmes impriment un bonnet de la liberté sur le sein de leur progéniture.

Puis, avisant ses enfants curieux et importuns :

— Ça suffit ! qu'on se terre maintenant ! Malgré leurs protestations, elle les poussait vers la chambre familiale où chacun avait son compartiment : les garçons à droite, les filles à gauche, les deux camps séparés par un lit aux amples courtines du haut duquel l'ex-vivandier et sa femme promettaient journellement le fouet aux querelleurs ou aux retardataires.

— Nous parlions bien souvent de vous, continua Sulpice ; nous nous inquiétions : « Je tremble, disait Madeleine, que la citoyenne Paule ne suive ce brigand, ce traître, ce... »

— Elle ne se trompait pas, mon brave ami : hier encore j'étais auprès de Dumouriez.

Le mari et la femme eurent un soubresaut ; ensemble ils jetèrent un regard craintif vers la porte du club.

— Tu arrives du camp autrichien ?... murmura Madeleine en baissant la voix.

— Vous avez accompagné le transfuge ?

— J'ai suivi mon bienfaiteur.

— Et vous revenez à Valenciennes !

— Pourquoi m'en priverais-je ?

— À l'instant même, ne l'avez-vous pas entendu, on réclamait la peine de mort contre ses complices.

— Ces gens-là sont gris ou délirent. Vous devriez baptiser la bière.

— En pleine démocratie on ne berne pas le peuple ! Puis, ils s'en douteraient.

— Ah ! ce Dumouriez, il m'a bien trompée !

— Je le respectais comme le Moteur suprême !

— S'emparer des commissaires de la Convention !

— Livrer à l'ennemi notre Beurnonville !

— C'est Beurnonville qui signa mon brevet de vivandière.

— Le digne ministre, le brave soldat, l'excellent homme ! C'est encore lui qui, le mois dernier, me fit nommer gardien des Archives.

— Un poste de confiance.

— Bien payé ? fit Paule.

— Oui certes.

— Et rien à faire ?

— Je monte la garde devant les vieilles paperasses ramassées dans les couvents.

— Cette faveur était bien duc à notre civisme incontesté, reprit Madeleine avec emphase.

— Comme vous j'aime Beurnonville, je reconnais ses sentiments élevés ; mais si vous aviez assisté à son arrestation, vous conviendriez qu'à moins de sacrifier un ami et de le désigner à la méfiance de la Convention, Dumouriez ne pouvait prendre d'autre parti.

— Quoi !... Vous fûtes témoin de l'arrestation ? Vous êtes compromise dans ce crime ? Le mal est sans remède ; on a la liste de tous les officiers présents...

— On le reconnaîtra...

— Je n'ai pas l'intention de me cacher.

— Pourquoi tenter les dénonciateurs ?

— Dès demain je mettrai mon épée à la disposition du général Ferrand.

— Si je m'appelais Paule Marsig, c'est de la distance que je mettrais cette nuit même entre le Comité de Sécurité révolutionnaire et ma personne.

— Jamais !

— Chut...

— Plus bas...

— On pourrait entendre.

— Si je suis accusée, je me disculperai, mais je ne fuirai pas.

— Toujours crâne !… Toujours sans peur et sans reproche !

— On ne change pas à mon âge.

— Oh, un vieillard de dix-huit ans !

— Les jours valent parfois des années.

— Tout bien pesé, tu as raison de ne pas imiter l'autre. Et de la main, la vivandière montrait la direction de la Belgique. D'ailleurs, continua-t-elle, le colonel Guillaume Briez ne laissera pas arrêter sa fiancée.

— Le colonel !

— Certainement. Ignores-tu la nouvelle ? Son prédécesseur étant passé à l'ennemi, les artilleurs l'ont acclamé avant-hier. De capitaine à colonel il n'a fait qu'un saut. En voilà un qui est né coiffé : ses chefs l'adorent, ses soldats l'idolâtrent et la plus jolie fille du pays en raffole.

— Que dis-tu !

— Bah, bah ! on sait ce qu'on sait. Sous la capote il n'est pas interdit d'avoir un cœur de femme… Le mariage…

— Fait-on des projets d'avenir quand l'ennemi nous guette ? Avant huit jours les Autrichiens assiégeront Valenciennes.

— Tout a une fin, même la guerre.

— Guillaume… le colonel a-t-il ramené ses canons ? dit Paule pour détourner le cours de cet entretien.

— Pas tous : la moitié des pièces furent abandonnées faute de chevaux. En revanche ses hommes poussaient un troupeau d'ennemis de la liberté cueillis au delà de Saint-Amand, en flagrant délit d'émigration. Coffrés les aristocrates !

Paule restait pensive :

— Tu dois te tromper..., un soldat ne fait des prisonniers que sur les champs de bataille.

— Les artilleurs eussent fusillé sur place les fuyards, si le colonel Priez ne leur eût fait honte de leur action.

— Ils ne perdront rien pour attendre, ajouta Mercier, et ce ne sera pas sans preuve qu'on les condamnera ! Ont-ils écrivassé sur Pierre, sur Paul et sur Jacques les ci-devant moines ? J'ai reçu plus de vingt charretées de liasses provenant de l'abbaye de Saint-Amand.

Paule releva brusquement la tête.

— Les archives du monastère existent donc encore ? Je les croyais détruites..., brûlées...

— Non, citoyenne ; elles furent transportées ici même.

— En êtes-vous certain ? — Si certain, que, hier encore, le greffier du Comité y cherchait des documents contre les détenus : « Les crimes de Sodome et de Gomorrhe sont dépassés ! » me dit-il en rapportant la clé. Le despotisme, la tyrannie...

— Si tu fermais la devanture ! interrompit Madeleine, qui savait par cœur la tirade favorite de son cher époux.

Il jeta un coup d'œil à travers la porte vitrée :

— Deux ou trois retardataires… Je vais les prier de déguerpir.

Paule se levait.

— Où vas-tu, citoyenne ?

— Je gîte au Coq-Faisan.

— Partir ?… Vagabonder par la ville à une heure pareille ! Pas de ça, mon lieutenant. Du reste, il ne me semble pas inutile que Sulpice et moi répondions de ton civisme le cas échéant. Tu es ici en bonne maison ; l'atmosphère jacobine qu'on y respire te purifiera.

Sans vouloir rien entendre, Madeleine dédoublait les matelas d'un lit d'enfant et préparait une couchette sur la grande table du club.

Les dénonciateurs, la prison de Douai, n'inquiétaient guère le courage de Paule. Malgré les déboires de sa vie elle croyait à la force de l'innocence, malgré les démentis infligés à sa foi elle conservait l'illusion de Injustice. Tout autres les préoccupations que provoquaient les paroles de Sulpice. Les archives de Saint-Amand n'avaient pas été détruites, comme le croyait ou le prétendait Fulgence ; on pouvait les voir, les compulser, y trouver peut-être les interrogatoires relatifs à l'assassinat du dîmeur !

Redevenue maîtresse de ses pensées, elle avait réfléchi de sang-froid sur l'odieuse accusation formulée par son oncle, et un doute suscité, malgré l'évidence, par la vénération dont elle entourait la mémoire de son père, un doute entretenu par le respect qu'elle professait pour Catherine Briez, s'étaient élevés dans son esprit. Son père, ce loyal soldat, l'honneur et le devoir incarnés, l'aurait-il conduite chez une femme souillée, perdue ? Après l'as-

saut de Morlies, aurait-il permis, aurait-il encouragé l'intimité affectueuse de Guillaume, sans songer que cette intimité engendrerait des sentiments plus tendres, et que l'amour aboutirait à une catastrophe où sombrerait le bonheur de son enfant ?

Sa mémoire, fouettée par le désir, la ramenait à un passé déjà lointain. Un soir, avant de quitter Maulde, comme elle se querellait avec Guillaume : « Ne heurte pas Briez…, apprends à vivre avec ses convictions », lui dit son père. Il ne l'eût pas engagée à se modeler sur un homme dont une faute originelle la séparait à jamais. « La guerre ne durera pas toujours », ajouta-t-il. Ce vœu de paix dans la bouche d'un militaire n'était-il point une allusion directe à une union souhaitable ? Tantôt, la brave Madeleine parlant d'un mariage avec Guillaume n'avait pas trouvé mieux.

Mais alors le spectre de Pierre Briez se dressait devant elle. La crédulité d'un vieillard affaibli, la pusillanimité d'une femme préférant la honte du silence à la douleur d'être interrogée et jugée par son fils suffisaient-elles à expliquer l'énigme ?

Et le défi de Fulgence ? La réponse dormait dans le greffe de l'abbaye jadis inviolable, aujourd'hui mal défendu par les murailles grises qu'elle coudoyait ; il lui suffisait de tendre la main. À si faible distance, l'attraction s'exerçait trop forte pour qu'elle y résistât. Pénétrer dans l'Hôtel de Ville, interroger les pièces authentiques devenait une idée fixe, obsédante.

Oui…, elle saurait… Et si l'épreuve tournait à sa confusion, elle prendrait un parti décisif ; elle ne condamnerait pas son cœur à l'existence tourmentée de ces misérables plantes dont on fauche chaque année les tiges ; elle ne végéterait pas entre le devoir et le sacrifice ; elle oublierait, pour toujours, à jamais… si elle trouvait

la force d'oublier. Mais si les pressentiments dont elle aimait encore à se bercer n'étaient point déçus, elle ferait bon marché de ses rancunes. Sans crainte ni fausse honte elle irait à Guillaume, elle assemblerait preuve sur preuve pour lui démontrer l'erreur de Pierre Briez et l'inanité de sa promesse ; elle n'hésiterait pas à invoquer le suprême témoignage de M Catherine, elle lutterait avant de renoncer au bonheur entrevu, elle vaincrait.

Madeleine achevait ses préparatifs.

— Je voudrais te parler seule à seule, dit Paule d'une voix qui tremblait.

— Attends le départ de Mercier : il est curieux comme une femme et ne me laisserait de repos s'il me savait embarrassée d'un secret.

S'adressant à son mari :

— Tu rangeras les bancs demain : la citoyenne est fatiguée.

— Bien, bien. Bonsoir, lieutenant ; ne vous manque-t-il rien ?

— Merci, mon ami.

Il sortait. Alors, sans l'ombre d'un calcul, avec cette tendresse d'enfant restée tout en réserve depuis la mort de son père, Paule s'assit auprès de la vivandière, s'empara doucement de ses robustes mains et demeura ainsi sans parler.

— Qu'y a-t-il, mignonne ?

— Ma chère Madeleine !... quel bonheur pour toi d'être la femme de Sulpice !

— Sans doute, Sulpice est un brave homme, un excellent patriote ; mais pareille confidence ne méritait pas tant de précautions.

— Crois-tu qu'il ait de l'affection pour moi ?

— En douterais-tu ? La marraine de notre petite Liberté… Dans quelle inquiétude le plonge ta présence à Valenciennes !

— Craindrait-il de se compromettre ?

— Notre civisme est de trop vieille date pour qu'on ose le mettre en doute. Qu'ils viennent les dénonciateurs ! On a de la gueule…, on leur répondra !

— Ainsi… vous n'avez rien à redouter ?

— Tu plaisantes ! Les organisateurs du club du Vrai Sans-Culotte ! La citoyenne Mercier dont les entrailles témoignèrent de leur amour pour la liberté !

— En ce cas, il faut que tu m'aides.

— Là…, nous y voici… Je me doutais bien…

— Sulpice garde les archives de Saint-Amand ?

— Il te l'a dit lui-même. Péniblement, car Paule n'excellait pas dans l'art de conduire un mensonge, elle expliqua qu'une lettre écrite sous la dictée de Dumouriez, mais signée par elle et portée de sa main au prieur, se trouvait dans la correspondance de l'abbaye. Mal interprétée, cette pièce lui serait imputée à crime et constituerait la preuve d'une trahison dès longtemps préméditée.

— C'est Douai ! C'est la guillotine ! s'écria Madeleine sans s'arrêter à l'incohérence du récit.

— Je le sais.

— Que faire ? Vrai Dieu de vrai bon Dieu !

Les grandes émotions de la vivandière se traduisaient toujours par l'emploi criminel de formules proscrites.

— Sulpice me permettrait-il de reprendre ma lettre ?

— Jamais.

— Si tu le lui demandais..., une toute petite lettre...

— Il ne trahira pas la confiance des patriotes.

— Une petite lettre... Que dis-je ?... Ln simple billet...

— Qu'on le soupçonne

— Alors, c'est bien fini...

— Ne pouvais-tu lui laisser écrire et signer ses lettres ?

— Qui doutait de son civisme ? Toi-même ne l'appelais-tu pas le sauveur de la France ? Ne lui confiais-tu pas le parrainage de ton enfant ?

— Il se disait lui-même le général des sans culottes.

Madeleine s'était levée. Prise entre sa tendresse et la crainte de compromettre Sulpice, elle rangeait les tables et les bancs et cherchait dans l'activité physique une diversion à ses anxiétés.

Cette petite patriote si vaillante, si pure, si généreuse, la marraine de Liberté subirait le sort des traîtres pour une misérable lettre, pour un billet écrit sans préméditation, sans y penser !... Il ne tenait qu'à elle d'empêcher ce crime judiciaire et elle

hésiterait ?... La belle affaire ! Un chiffon de papier sali par-ci, noirci par-là ! S'apercevrait-on seulement de sa perte ?... Des archives !... Ça se mangeait-il cuit ou cru ?... Jamais avant d'être au pouvoir, elle n'avait entendu parler de ces diableries ! Ne dirait-on pas des trésors ?... Un tas de balivernes inventées par les nobles et les prêtres pour ennuyer les bons patriotes !

Paule suivait sur le large visage de la vivandière la lutte entre les scrupules et la bonté ; elle sentait qu'un cœur aimant parlait en sa faveur, mais elle comprenait qu'un nouvel avocat devait plaider sa cause :

— Liberté est-elle rentrée de nourrice ?

— Oui bien ! depuis notre retour.

— Oh ! montre-la-moi, que je l'embrasse. Où serai-je demain !

Elles pénétrèrent dans le dortoir de famille et se dirigèrent vers un berceau que l'on devinait sous les courtines, du grand lit. La mère écarta l'étoffe. Λ la vue de sa fillette, la tête noyée dans une auréole d'or, les bras potelés, les mains roses hors des langes repoussés, rêvant aux anges du paradis, ses traits revêtirent une expression extatique et reflétèrent une admiration pieuse qui en idéalisait la vulgarité.

Paule se pencha et, d'un baiser, caressa les lèvres de l'enfant.

— Gloires et deuils m'ont fait cortège depuis le jour où je te tins sur les fonts baptismaux improvisés au camp de Maulde !... Un dragon te portait sur son épaule aux acclamations des soldats... Parrain et marraine suivaient ton triomphe !... L'année n'est pas encore révolue, et le général Dumouriez cherche un re-

fuge parmi les Autrichiens, et je suis seule au monde, désemparée, attendant un arrêt de mort !…

Une larme baptisa de nouveau le front moite de Liberté et l'éveilla. Tournant ses yeux de bleuets vers le bel officier penché sur son berceau, la fillette tendit ses petits bras :

— Ma…aine ! balbutia-t-elle.

Cette grâce d'enfant alla droit au cœur de Paule. On avait si souvent parlé d'elle à la petite Liberté, on lui avait dépeint sa marraine sous des couleurs si fidèles, qu'elle la devinait dans l'ombre incertaine d'une chambre, qu'elle la reconnaissait à travers les rêves d'un demi-réveil.

— Ah ! Madeleine, Madeleine, que ne puis-je aussi rêver d'un pareil bonheur ! Refermant les yeux, Liberté tourna sa tête d'ange et se rendormit dans la nuit douce des rideaux.

Les deux femmes également émues revenaient sur leurs pas ; mais avant de franchir la porte, Madeleine se haussa sur la pointe des pieds, saisit trois ou quatre clés accrochées au mur, en choisit une et la tendit à Paule.

— Je ne veux pas qu'on te fourre aux Ursulines, ma petite citoyenne ; l'air y est malsain. La marraine de Liberté confondue avec des brigands, souillée au contact des aristocrates ! C'est assez du parrain !

Afin de passer inaperçue des volontaires, Paule revêtirait dès la pointe du jour une carmagnole, traverserait la place d'Armes, gagnerait la porte latérale de l'Hôtel de Ville, suivrait une galerie, tournerait à droite, pénétrerait dans une salle basse où les archives de Saint-Amand avaient été déchargées, prendrait sa lettre

et se hâterait de revenir à la brasserie. Mercier, peu matineux, ne s'apercevrait pas de la disparition de la clé. Ce plan offrait deux avantages : Paule ne s'ouvrirait pas à un nouveau confident et si, par malheur, on accusait le gardien des archives, il se défendrait avec d'autant plus de conviction qu'il serait innocent.

Les heures sonnaient lentes et monotones à l'horloge du beffroi qui, sans se lasser, mesure les vies. En vain Paule cherchait le repos. S'assoupissait-elle ? des cauchemars chassaient le sommeil. Restait-elle éveillée ? elle frémissait de crainte. Cette grosse clé, avec ses replis de serpent, la fascinait, lui faisait horreur. Elle avait tremblé qu'on la lui refusât ; près d'atteindre au but, elle se détournait frissonnante. Des doutes !... Une première fois déjà elle avait voulu se guérir de leur morsure ; elle s'était repentie, et elle allait retomber dans la même faute... Il lui serait interdit de conserver aucune illusion... Auprès de la réalité son incertitude actuelle n'était-elle pas un bienfait ?

Son trouble cessa devant les premières clartés de l'aube. Les soucis, les chagrins avaient introduit l'hésitation dans son âme ; mais le moment de l'action la trouvait toujours ferme. D'un pas léger elle sortit, traversa la place d'Armes où les volontaires s'éveillaient, bâillaient, s'étiraient, allumaient des feux ; elle dépassa le campement, atteignit l'Hôtel de Ville, ouvrit la porte et s'orienta sans peine.

De larges croisées, garnies de vitraux poussiéreux, jetaient une lueur blafarde dans une pièce glaciale, lépreuse. Sur le sol, suant l'humidité, s'empilaient pêle-mêle, au hasard des fourgons déchargés, des monceaux d'in-folio. des manuscrits de tout âge, des registres, des dossiers aux armes de l'abbaye de Saint-Arnaud ; jusqu'à l'extrémité de la salle s'étendait un indescriptible chaos

de documents épars, de liasses défaites, de parchemins maculés, broyés sous les clous des chaussures.

Paule eut un cri d'angoisse. Vingt bénédictins emploieraient des années à reclasser leur bibliothèque, et elle disposait de quelques instants ! Elle pliait sous un découragement indicible ; chaque heure amenait une déception nouvelle ; ses efforts pour reconquérir le droit d'aimer se brisaient contre les trahisons du destin. Autour d'elle le vide, un vide incommensurable ! Son père n'était plus… Guillaume la reniait… Madeleine ?… Elle ne pouvait pourtant pas confiner son existence dans la brasserie du Vrai Sans-Culotte… Dumouriez ?… Sa loyauté le condamnait, son patriotisme lui défendait de le rejoindre… Le vide…, toujours et pour toujours le vide !

Àbout de forces, elle se laissa choir sur un banc placé devant une longue table. Machinalement ses yeux se portèrent sur quelques dossiers rangés avec ordre. C'étaient sans doute les procédures destinées à la prochaine séance du Comité de Sécurité révolutionnaire. Elle se prenait à jalouser le sort des prévenus ; trop heureux ceux qui voyaient le terme de la vie ! Les boulets de Jemmapes ! que ne l'avaient-ils renversée comme tant d'autres mieux aimés et plus utiles !

Entre ses doigts la couverture blanche d'une liasse se souleva.

En tête la dénonciation :

« Letord, natif de Saint-Amand, est accusé d'avoir porté la cocarde noire pendant l'occupation autrichienne, et d'avoir dit que les républicains ne reviendraient plus au Cateau. Dénoncé par le citoyen Gerbault et détenu à la maison d'arrêt de Saint-Jean. »

Était-ce possible ? Sur un grief aussi chétif on attentait à la liberté d'un homme, ou allait peut-être le guillotiner !

Un autre dossier se présentait à portée de la main. Bien mince, celui-là ; une seule feuille. Le même intitulé, puis quatre mots, nets, concis : « Lesguillère, curé non assermenté ». Au-dessous : « Dit pour cinq sous des messes liberticides et prive de leur gagne-pain les prêtres constitutionnels.

« Dénoncé par le citoyen Duplessy, vicaire. » Tous les sexes, toutes les conditions se coudoyaient en une étrange promiscuité sur cette table suspecte.

« La fille Perpétue Lesage, accusée d'infanticide. »

Dans le même dossier un certificat de civisme :

« Je, soussigné, certifie que la citoyenne Lesage a été pendant deux ans fille de service chez moi ; j'atteste ses mœurs, sa fidélité, et je déclare qu'elle a toujours montré les sentiments civiques d'une vraye sans-culotte. »

Signature illisible.

En marge une note d'une grosse écriture : « Le Comité de Sécurité révolutionnaire est invité à rendre une ordonnance de non-lieu. »

Paule repoussait avec dégoût ces témoignages vils, ces manifestations attristantes de la dégradation humaine, quand un monceau de papiers jaunis attira ses regards. Émue de pitié pour le malheureux qu'accablaient de si nombreuses charges, elle s'approcha. Une note, tracée de la même main que la première, invitait le Comité à se montrer inexorable.

Elle tourna la page :

« Fulgence Descart, tanneur de la ci-devant abbaye de Saint-Amand, est accusé d'avoir tenu une conduite scélérate en fait d'aristocratie, aussi bien en ses actes qu'en ses paroles, particulièrement lors du retour momentané des ci-devant moines. »

Sous ce chef de dénonciation se massait, — volumineux cortège, — une série de griefs avec témoignages et preuves à l'appui.

C'était Fulgence montant au beffroi pour signaler le retour triomphal des bénédictins, Fulgence sonnant les cloches à cette mémorable occasion, Fulgence dénonçant les patriotes à la vengeance des royalistes, Fulgence convaincu d'émigration, et de complicité avec Dumouriez.

— Mon oncle ! murmura Paule. Et elle ne trouvait pas dans sa rancune le courage de se réjouir du malheur de son ennemi, tant sa conscience flétrissait les excès populaires.

Soit qu'une main vengeresse se fût complue à parfaire la procédure, soit que le hasard eût permis de la compléter, deux liasses poussiéreuses, l'une intitulée : « Interrogatoire », et l'autre : « Jugement de l'assassin de maître Jean Descart, quand vivait, dîmeur de l'abbaye de Saint-Amand », grossissaient les charges élevées contre le traître, fils de malfaiteur. Si les propres crimes de l'émigré ne suffisaient pas à lui valoir la mort, ceux de son père, tourmenteur du pauvre peuple, y suppléeraient.

Paule, la vue éteinte dans un éblouissement subit, serrait entre ses mains frémissantes ces fragiles gardiennes d'un terrible secret. À l'heure même où la vérité semblait la fuir, elle s'offrait à elle dans sa franchise brutale.

L'œil fixe, le cou tendu, la respiration haletante, elle tournait les pages, les parcourait, les suivait, les rejetait une à une, prise de l'horrible crainte d'y lire un nom chéri, ce nom qu'elle y cherchait pourtant avec ardeur. L'y trouverait-elle, associé à un procès criminel ? Un oubli, une faute passagère retomberaient-ils sur elle comme la faute d'Adam sur le monde corporel ?

Soudain des caractères immenses, énormes, aussi éclatants que les éclairs d'un glaive, jaillirent du texte. Catherine… Catherine Briez ?… Un alibi… C'était bien cela… Mais… le complice ?

Son nom était là… Elle le devinait… Elle le voyait sans pouvoir le lire, tant les lettres dansaient et s'effaçaient devant ses yeux.

Elle se pencha sur les feuillets tremblants entre ses doigts, comme s'ils eussent vibré à l'unisson de son âme, et finit par épeler le nom de Moreur !… Bernard Moreur !… Moreur !… Cet homme invoquait pour se disculper sa présence, chez Catherine Briez la nuit du crime !… Le nom de Bernard Marsig ? elle le cherchait,… elle ne le voyait pas,… elle ne le trouvait pas… même sur la liste des témoins !…

Elle lisait, relisait le texte et, à mesure que sa conviction se formait, il lui semblait qu'elle déchargeait ses frêles épaules du poids de toute l'abbaye. Son père n'avait point failli… Son père était innocent !… À ses yeux, subitement dessillés, l'artifice apparaissait hideux et nu. Fulgence, possesseur d'une grosse en forme exécutoire, avait profité d'une ressemblance fortuite, changé quelques lettres, transformé le nom de Bernard Moreur en celui de Bernard Marsig, et, par une suprême manifestation de sa haine, trompé les regards affaiblis de son ennemi mourant. Et dans l'évocation instantanée de la vie sainte de son père, Paule

voyait reluire l'auréole dont l'enveloppaient ses rêves d'enfant. Mais à mesure que l'or rayonnait plus éclatant, le repentir la saisissait, une grande confusion l'accablait. Certes son cœur, plus clairvoyant que sa raison, attestait depuis longtemps l'innocence d'une pure victime ! Pourquoi, témoin de tant de vertus, ne s'était-elle rendue qu'à l'évidence ?... Fulgence lui avait dit : « Bernard Marsig fut coupable », et elle avait cru Fulgence, et elle n'avait protesté que des lèvres ! Ne portait-elle point une arme le jour où il insultait une chère mémoire ? Elle ne s'en était point servie, elle n'avait point frappé le calomniateur !

« Oh ! pardon, père..., pardon... », gémit-elle, comme s'il eût été là pour écouter et absoudre.

Tout entière à son émotion, harcelée par le remords, inconsciente jusqu'à l'oubli de l'heure et du lieu, elle n'entendait pas des coups légers frappés à la porte. Les appels se précipitant l'arrachèrent à l'anéantissement de ses sens devant ses pensées. Elle se leva, pâle d'épouvante. Qui donc s'agitait dans cette salle déserte ?

Sur la porte fermée à l'intérieur les coups redoublaient.

L'éclat du grand jour lui rappela sa promesse. C'était Madeleine sans doute. Mais cet interrogatoire..., il le lui fallait... ; elle voulait cette réhabilitation de son père, elle ne laisserait pas échapper cette preuve irrécusable de la substitution accomplie par Fulgence, elle ne se dessaisirait pas de cette défense souveraine contre un reflux de calomnie. Puis, un devoir sacré s'imposait à elle : personne ne devait invoquer ce témoignage contre la mère de Guillaume, ni dénier à Guillaume le nom de Briez.

Les vantaux s'ébranlaient, heurtés par une main impatiente.

Déchirer le feuillet accusateur, c'était laisser la preuve d'une suppression violente ; sans s'arrêter à l'épaisseur de la liasse, elle la déploya, ouvrit sa tunique, la cacha sur sa poitrine et courut ouvrir.

— Viens ! viens ! dit Madeleine, anxieuse et troublée ; il est sept heures… Mercier cherche partout cette clé maudite : le greffier la réclame.

— Déjà !

— As-tu la lettre ?

— Regarde ces amoncellements de papiers épars !

La vivandière eut un geste désolé.

— Hâtons-nous… Courons.

Poussant sa compagne, elle referma la porte, et toutes deux parvinrent à rentrer dans la brasserie sans être vues de Mercier. Madeleine suspendit la clé à la place même où elle l'avait prise, s'indigna de la maladresse de son époux, vint à son aide ; chercha… et trouva. S'il n'eût été secoué d'importance, le seigneur et maître eût peut-être conçu des soupçons ; il subit l'orage en homme habitué aux tempêtes domestiques, et se déclara satisfait.

— Mes amis, dit Paule, comme l'incident se dénouait, vous serez cause que mon hôte du Coq-Faisan prendra les adjoints aux adjudants généraux en trop haute estime.

— Je cours chez le confrère et l'avertirai que vous restez chez nous.

— Merci… Voulez-vous lui recommander mon cheval ?… Pauvre Brunswick, a-t-il dû trouver la litière douce après l'étape d'hier !

— Je vous rapporterai de ses nouvelles. Rentrez, de grâce, rentrez, citoyenne, ajouta Mercier, comme la jeune fille l'accompagnait sur le seuil. Ne vous montrez pas dans la ville avant d'avoir vu le général Ferrand.

Paule fit un geste d'insouciance et revint dans l'arrière-boutique où l'appelait Madeleine.

— Assieds-toi, je vais débarbouiller les marmots, dit la vivandière en approchant du foyer une bergère boiteuse.

De frais éclats de rire, des cris, un vacarme assourdissant arrivaient à travers la porte entr'ouverte et témoignaient d'un amour variable pour les ablutions matinales. Paule s'isolait de ces gazouillements d'oiseau mêlés à des pleurs d'enfant et restait en tête à tête avec la béatitude de son âme. Guillaume !… Maintenant elle pouvait l'aimer sans épouvante, être à lui sans remords. Dès qu'elle aurait pris les ordres du général Ferrand, elle se mettrait à sa recherche… Comme elle avait hâte de le voir ! Que lui dirait-elle ?… Quels termes choisirait-elle pour lui dévoiler le piège tendu à la conscience de Pierre Briez et lui montrer la trame ourdie contre leur bonheur ?

Et voici qu'elle accrochait sa chair à de nouvelles ronces, que du ciel elle retombait lourdement sur la terre. Dans sa joie elle avait d'abord songé à son père, puis elle avait couru égoïste, après l'amour fugitif ; mais on ne pouvait convaincre Guillaume sans présenter l'interrogatoire de Bernard Moreur, sans l'humilier dans sa mère, sans lui révéler le secret de son origine ? Où

trouver la force de le condamner à une pareille souffrance ? Elle connaissait le poids du soupçon : imposerait-elle la torture de la certitude ? Oh ! l'odieuse lâcheté, l'indigne action ! Grâce à Dieu, son amour n'était pas si vil que sa première manifestation fût un supplice imposé au bien aimé ; elle épuiserait l'adversité jusqu'à la lie plutôt que de céder à la tentation ; elle élèverait son âme par la grandeur d'un sacrifice ignoré ; elle se tairait. À défaut de la générosité, l'égoïsme lui conseillait encore le silence : Guillaume lui pardonnerait-il d'avoir mis à jour la plaie de son honneur ? Objet de sa rancune, elle périrait chassée de son âme, elle s'éteindrait sous sa malédiction.

Cette liasse jaunie, toute raide contre sa poitrine, aussi lourde qu'une cuirasse de plomb, jamais personne ne la verrait. La crainte d'être surprise par Madeleine l'empêchait seule de la détruire. Puis, son esprit s'élevant à des pensées plus nobles, elle se reprocha son ingratitude envers le ciel. Au lieu de se lamenter, ne devait-elle pas louer Dieu et accepter son destin ? S'il lui était interdit de songer à un bonheur terrestre, elle garderait dans toute sa pureté le souvenir d'un père chéri. Quel meilleur dédommagement au plus dur sacrifice ?

Calmée depuis que sa vertu triomphait de ses espérances, Paule s'affaissait dans la vaste bergère, surprise par le sommeil, un sommeil invincible, ce sommeil bienfaiteur qui efface les traces des grandes souffrances et chasse le souvenir des amères douleurs à l'instant où s'épuise la force de les supporter.

Madeleine et ses enfants rentrant dans l'arrière-boutique ne la réveillèrent pas.

— Silence, petits jacobins ! dit la vivandière en poussant sa postérité vers la brasserie.

— Maman, nous serons très sages ; laisse-nous auprès du lieutenant, repartirent les aînés, une fillette de onze ans et un garçon de quelque douze mois plus jeune.

Mariette, tout bas, parla la première.

— Comme elle est jolie ! Elle ressemble à ces petits citoyens ailés assis sur des nuages, dont on nous donnait les portraits avant la guerre.

— Elle est bien mieux habillée que maman, repartit Jean-Baptiste.

— C'est que maman n'a pas des bottes et des éperons.

— Ces galons…

— Cette épaulette brillante…

— Quand je serai grande, j'aurai un grand sabre comme elle.

— Le sabre sera pour moi.

— Pourquoi ?

— Les petites filles ne jouent pas avec des armes.

— La marraine de Liberté en porte bien !

— Oh !… elle… c'est un lieutenant !

— Ah !

— Je serai général et te nommerai vivandière.

— Tu ne veux jamais partager !… Je le dirai à maman.

— Rapporteuse !

— Elle te fouettera… Tiens, l'entends-tu ? Elle se fâche contre un citoyen qui veut être général à lui tout seul, déclara la fillette toute fière de sa terrifiante trouvaille.

Jean-Baptiste, fort penaud, ouvrit la porte et courut satisfaire sa curiosité. Des hommes de mauvaise mine remplissaient la brasserie et débordaient déjà dans l'arrière-boutique.

— La citoyenne Paule Marsig ? dit le porte-parole de la troupe.

— Présent ! répondit d'instinct la jeune fille subitement réveillée.

— Que fais-tu ici ?

— Je dors.

— Après une nuit de fatigue tu as besoin de repos, ajouta-t-il en jetant un regard d'intelligence à ses acolytes. Tu finiras ton somme en prison ; je t'arrête.

— De quel droit ? Quel crime ai-je commis ?

— On t'accuse d'avoir empoisonné les volontaires avec les pernicieux conseils du traître Dumouriez.

— Je le nie.

— On t'a prise en flagrant délit : ce matin encore tu te cachais sous une carmagnole d'emprunt.

— Je me défendrai, je prouverai mon innocence.

— La citoyenne Marsig a passé la nuit chez moi. Mon civisme est bien connu ; je réponds d'elle et vous défends de l'arrêter.

— Ta, ta, ta…, la grosse mère…, nous allons bien voir !

— De quoi s'agit-il, camarades ? dit Mercier qui rentrait chargé des fontes et du paquetage de Paule.

— Nous venons appréhender cette citoyenne.

— Qui ? Paule Marsig ?

— Elle-même.

— Avez-vous un mandat d'amener ?

— À quoi bon ? Le dénonciateur est un homme sûr, l'idole de ton club.

— Son nom ?

— Onésime…, le modèle des patriotes.

— Le modèle…, le modèle… Qu'en savez-vous ? À peine est-il à Valenciennes depuis trois jours ! « Onésime, pensa Paule, l'homme de confiance de mon oncle Fulgence, serait-ce lui qui pérorait ici hier soir ?… Impossible… Pourtant c'était sa voix… » Je me trompe : la prison seule réclame ce zélateur de la monarchie.

— Votre Onésime ne vient-il pas de Saint-Amand ? demanda-t-elle néanmoins.

— Les femmes sont bavardes !… On ne finirait jamais de répondre à leurs questions !

— Nous causerons en route, repartit la jeune fille déjà remise de l'étonnement du réveil et de l'imprévu de son arrestation ; où allons-nous ?

— À la maison d'arrêt dite des Ursulines.

— Marchons.

La fière attitude de Paule, les protestations de Madeleine intimidaient les agents. Craignant de commettre une maladresse, ils s'interrogeaient du regard.

— Trêve de plaisanterie, camarades, reprit Sulpice, tandis que Madeleine s'accrochait au bras de Paule. Innocente du crime dont on l'accuse, la citoyenne Marsig restera sous la sauvegarde de ma femme jusqu'à ce que vous présentiez un ordre du Comité de Sécurité révolutionnaire. On ne traite pas comme une comtesse un officier de l'armée française.

Des artilleurs, chassés par la pluie qui tombait à torrent, s'étaient groupés autour d'une table.

— Ces propre-à-rien prétendent arrêter le lieutenant Marsig ! dit l'un d'eux.

— Qui l'a dénoncé ?

— Onésime.

— Connais-tu ce moineau ?

— Sans doute : c'est lui qui nous apprit la fuite du tanneur Fulgence Descart.

— Quelque braillard qui craint les balles.

— Il aime mieux toucher trente francs par tête de suspect que d'affronter les boulets des Autrichiens.

— Si vous l'aviez entendu, hier au soir, ici même ! Il réclamait la mort sans phrase contre tous les déserteurs.

— Un drôle à pendre ! clamèrent-ils comme un seul homme, dans l'incertitude de la conduite qu'ils tiendraient le lendemain.

— Tout cela est bel et bon, reprit un brigadier, mais puisqu'il ose s'en prendre au lieutenant Marsig, je cours avertir mon colonel. Auparavant, dégageons la place.

— Eh ! les civils, demi-tour à droite !

— Ne vous fâchez pas, citoyens-soldats ; on reviendra s'il y a lieu. Ce n'est pas poli, tout de même, de nous renvoyer bredouille par ce chien de temps !

11

Le front appuyé contre les vitres ruisselantes, Paule se livrait à des pensées dont l'amertume s'accordait avec les lamentations de la nature ; dans un recueillement pieux, elle interrogeait sa conscience. Victime sans tache, elle ignorait le regret d'une défaillance ou le châtiment infligé par le remords ; sa vie, très pure, se déroulait d'abord sous l'égide de l'amour filial, puis offerte à la patrie en détresse. Pourtant, elle figurait sur la liste des déserteurs ; elle allait paraître devant un tribunal unique, on l'immolerait aux rancunes populaires.

Mais à l'heure redoutable d'appeler du jugement des hommes à la justice de Dieu, l'examen sévère de ses actes lui laissait une grande quiétude. Elle se réjouissait presque à l'espoir de s'alléger des fanges d'ici-bas, de courir vers un monde où la vertu préserve du soupçon, où les innocents n'expient point les erreurs des coupables. Des regrets ? Elle n'en laisserait pas. Qui pleurerait sur elle ! Après Guillaume, son unique ami, la patrie, son dernier espoir, la reniait à son tour, effaçant avec mépris les traces du sang versé pour sa défense, lui jetant à la face l'opprobre de la trahison. Quand l'arrêterait-on ? Bientôt sans doute, car les efforts de ses humbles protecteurs ne sauraient la sauvegarder longtemps. Les prisons regorgeaient des complices vrais ou faux de Dumouriez, mais Douai réclamait sa pâture d'accusés, mais Valenciennes devait répondre à ses exigences, et fournir à la guillotine un tribut de traîtres.

Alors une rouge vision lui serra le cœur ! La guillotine..., la grosse Louison, comme la nommait le peuple..., un fer dégouttant de pourpre, glissant entre des bois sanglants... Elle redoutait son apparition, elle tremblait de lui montrer mauvais visage, elle craignait de faire rejaillir sur ses compagnons de gloire la honte d'un officier pâlissant devant la mort. On consentirait peut-être à la passer par les armes ? Elle le demanderait, l'obtiendrait-elle ? Ferait-on cet honneur à un simple lieutenant ? Hélas ! Qu'adviendrait-il si chacun sollicitait pareille grâce ? L'armée n'y suffirait pas. Puis, il fallait un bras inconscient et un outil insensible pour trancher, sans frémir d'horreur, des têtes innocentes : les mains des hommes, plus pitoyables que leur volonté, eussent refusé l'obéissance.

Au dehors, la pluie redoublait, se brisait sur le sol, rebondissait en un épais brouillard, que fouettait un vent déchaîné ; les rafales commandaient à une symphonie plaintive, où concertaient les cliquetis des ardoises secouées, les grondements de l'eau dévalée des toitures pointues, les gémissements des bois craquant sous l'épreuve. Une poussée plus violente, et la fenêtre parut s'ouvrir. La porte battit ; Paule se retourna.

Il était là, debout près d'elle, celui qu'en sa peine elle avait cru bannir de ses pensées, et qui se vengeait de chaque tentative en exerçant sur son âme une domination plus absolue. Il était là, celui qu'elle chérissait malgré son abandon, il l'avait approchée jusqu'à la chaleur de son haleine, sans que ses sens l'eussent avertie. Se rencontraient-ils sur ces rives mystérieuses où ses pensées venaient de la conduire ? Non : elle voyait la chambre se dégager de l'ombre ; elle écoutait les bruits d'une ville qui se ranime après une bourrasque diluvienne ; elle aspirait à pleins poumons l'air rafraîchi. Des pieds elle foulait toujours la terre, elle n'en avait point brisé l'étreinte ; l'âme, prisonnière du corps, sentait le poids de l'ancre qui l'accrochait au monde matériel. Et c'était même une révolte des organes, une exaspération de vie presque douloureuse. Ses yeux s'emplissaient d'une lumière éblouissante, son cœur frappait sous la poitrine, l'artère battait la tempe comme le marteau l'enclume, les chocs s'accéléraient avec des intermittences inégales. Pour rester impassible au lieu de s'élancer vers le bien-aimé, elle devait lutter contre une attraction vertigineuse, et déployer toute sa force de volonté.

Silencieux, raidis dans une attitude contrainte, ils se parlaient pourtant. Aux yeux bleus qui l'interrogeaient, elle répondait par la caresse de ses pupilles noires ; du regard, elle semblait ressai-

sir le fugitif avec d'autant plus d'énergie qu'elle avait cru le perdre à jamais.

— Guillaume, que voulez-vous ? fit-elle doucement.

— Acquitter ma dette, vous sauver, répondit-il d'une voix rauque, saccadée par l'émotion.

Elle s'étonna de la rudesse de son accent. Subjuguée par la joie que lui causait sa venue, toute au bonheur de le contempler, s'exagérant l'importance de son retour, elle ne pouvait admettre qu'il ignorât la vanité de l'obstacle qui les séparait, elle ne songeait pas qu'à l'instant de franchir le seuil de cette maison, il s'excusait devant sa conscience et refoulait loin du cœur un amour qu'il prétendait sacrifier à ses serments.

— Qui vous découvrit ma retraite ?

— Le sais-je !... Un volontaire... Madeleine. Les pierres de toutes les maisons, les pavés de toutes les rues me criaient : « Paule est arrêtée ! Paule est arrêtée ! »

— Pas encore.

— Ne jouons pas sur les mots : vous êtes dénoncée.

— Oui.

— De la détention au jugement, du jugement à la mort, la distance est courte et vite franchie. Les Jacobins sont féroces.

— Vous prôniez jadis leur sévérité !

— Paule, ne perdons pas un temps précieux en vaines railleries. Sortez de Valenciennes.

— Où irais-je ?

— Je connais un asile sûr ; vous y attendrez la fin de la tourmente.

— L'horizon s'étend également sombre autour de moi.

— Ici c'est la tempête, la foudre…, fuyez-en les atteintes.

Des conseils, des témoignages d'intérêt, mais pas une parole d'espérance, pas un cri d'amour ! Elle espérait un fiancé demandant merci, et elle retrouvait Guillaume aussi sévère, aussi farouche qu'à l'heure lugubre où, huit jours avant, elle l'avait vu pour la dernière fois, à la lueur des cierges mortuaires ! La réflexion n'avait pas amorti sa colère, désarmé sa méfiance, amené le repentir. La déception était trop amère ; elle se révolta.

— Je ne puis m'éloigner, reprit-elle avec hauteur ; je suis prisonnière sur parole ; Madeleine a répondu de moi. D'ailleurs, ici-bas, nul ne saurait prétendre à protéger ma vie.

— Eh quoi, la nature nous ordonne de sauver un inconnu en péril de mort, et il me serait interdit de vous défendre contre une horde d'assassins !

— Je suis pour vous moins qu'un inconnu.

— N'accablez pas un instrument inconscient aux mains de la fatalité. Je crus qu'un devoir sacré s'imposait à mon respect filial.

— Les vertueux de votre sorte le sont parfois jusqu'à la cruauté ; non contents de provoquer des pleurs, ils s'enorgueillissent d'étouffer la charité sous leur égoïsme.

— Jamais vos reproches ne s'élèveront aussi sévères que ceux de ma conscience. La douleur égara ma raison. Je succombai devant les prières d'un père que troublaient les affres de la mort. Erreur, car rien n'est venu motiver un arrêt barbare ; trahison, car j'aimais et me savais aimé ; lâcheté, car s'il m'était permis de me sacrifier, il m'était interdit de broyer votre cœur. Je vous l'avais demandé pour l'enchâsser dans mon amour comme en un reliquaire, et je l'ai meurtri, blessé, perdu.

Elle voulut interrompre une confession pénible.

— Épargnez-moi cette épreuve nouvelle. J'oubliais ; pourquoi ravivez-vous une souffrance que vous ne pouvez guérir ? Laissez à mes derniers instants une paix réparatrice. Éloignez-vous.

— Vous me chassez sans me faire l'aumône d'une douce parole ! Vous ne connaissez donc pas le remords ?

— Non.

— L'angoisse, le désespoir ?

— Peut-être.

— Une torture qui, ni nuit ni jour, ne laisse de trêve.

— Guillaume, de grâce !

— Depuis longtemps, Paule, je suis coupable envers vous.

Elle comprit qu'emporté par la passion, ne se maîtrisant plus, il allait lui révéler brutalement une jalousie qu'elle avait bien tard devinée, mais dont elle redoutait l'aveu à l'égal d'un outrage.

— Par pitié ! gémit-elle en lui imposant silence d'un geste suppliant.

— Oui, oui, je me tairai. Mais aujourd'hui encore, cette accusation portée contre vous, cette arrestation menaçante, ne sont-elles pas mes pires œuvres ! Si j'eusse triomphé d'une courte défaillance, vous partageriez la paisible retraite de ma mère.

— Je ne devais point goûter cette félicité, reprit-elle avec tristesse.

— Pourquoi ?

— Seules, les jeunes filles qui filent la laine inspirent l'amour exalté jusqu'au sacrifice.

— Ma Paule, ma bien-aimée, ne blasphémez pas… Voudriez-vous m'avilir davantage ?

La violence d'un amour à grand'peine dominé dans la solitude, et qui se réveillait indomptable en présence de Paule, déchirait le voile de rudesse dont Guillaume couvrait l'agitation de son âme. Ses yeux aux reflets d'acier s'enveloppaient d'une brume qui en azurait les contours, sa voix s'adoucissait et vibrait, ses lèvres frémissantes livraient passage aux regrets et aux aveux.

— De toute l'énergie de mon âme, j'ai lutté pour chasser votre image. Et toujours plus radieuse elle apparaît, triomphante de ma volonté, victorieuse de promesses solennelles. Sous son rayonnement, grandit en mon esprit la persuasion que jamais mon père, maître de son heure, en pleine possession de sa raison, n'eût brisé mon cœur. Lui, si fier de mes succès, m'eût-il condamné à la déchéance morale où je succombe ? Devinez-vous l'emploi de mes jours ? Conduit par une hallucination décevante, je vous cherche sans trêve parmi nos bataillons débandés. Et quand tombe la nuit, l'esprit débile, l'âme défaillante, je deviens

la proie d'une invincible lassitude, je m'affaisse sous un immense dégoût de tout et de moi-même.

— Auriez-vous moins d'énergie qu'une pauvre femme ? dit-elle compatissante, car la vue de Guillaume, le visage défait, les vêtements flottants sur un corps amaigri, lui serrait le cœur.

— Jusqu'à la carrière des armes si enviable quand nous menions au feu les mêmes soldats, si glorieuse quand nous combattions les mêmes ennemis, qui me semble aujourd'hui un écrasant fardeau. J'aimais et de mes propres mains je tuai votre amour, et avec votre amour j'anéantis en moi le pouvoir d'aimer.

— Oh ! Guillaume, comment vous rendrai-je courage ?

— En m'accordant votre pardon… Mais trouverez-vous jamais la force de m'absoudre !

— Je cherche celle de vous dire adieu.

— Adieu !

— Je suis dénoncée ; mes heures, mes minutes sont comptées et ne m'appartiennent plus ; vous-même l'avez dit ?

— Oui… J'oubliais…

— Guillaume, une prière… bien puérile… S'ils me condamnent, suppliez-les de me faire mourir en soldat… La guillotine…! si je tremblais…, si j'avais peur…

— Mourir ! vous !

— Sans l'intervention de mes amis je serais déjà prisonnière. Ces hommes reviendront, ils ne sauraient tarder ; promettez…

— Les bourreaux comptent sans moi ; la crainte de perdre Madeleine vous retient ?

— Sauver ma vie serait exposer la sienne.

— Soit. La maison d'arrêt est proche, mais les rues sont tortueuses et mes soldats dévoués.

— Vous les exciteriez à l'insubordination ! Vous leur montreriez à mépriser la loi !

— Qu'importe, si je vous sauve !

— Vous vous méprenez : je redoute une surprise de mes sens devant la guillotine, je ne crains pas la mort du soldat.

— Croyez-vous que je consente à vous perdre ?

— Comme les choses, les êtres les mieux aimés ne payent-ils pas le tribut fatal, ne doivent-ils pas périr et disparaître ?

— Ne plus respirer le parfum de votre haleine… ne plus contempler vos beaux yeux…, ne plus presser vos mains adorables…, ne plus lire vos douleurs ou vos joies à travers vos larmes ou vos sourires !…

— Vivants, des serments nous séparent.

— Non : une promesse sacrée nous unit pour jamais.

— Je vous en déliai.

— Vous n'en aviez ni le pouvoir ni le droit… Oh ! j'ai assez souffert, j'ai assez lutté ! fit-il, emporté dans un élan de passion.

Et comme dans les brumes de Jemmapes il s'agenouilla, il leva vers elle ses bras suppliants.

— Te souviens-tu de ce matin céleste où nous ouvrîmes nos âmes, où nous échangeâmes nos serments ? Te souviens-tu ? Je te le dis alors, ô ma Paule bien-aimée ! gloire, patrie, devoir ne sont que fantômes décevants devant le rayonnement de ton amour, car la gloire c'est de conquérir l'or pur de ton cœur, la patrie c'est le sol sanctifié sous tes pas, le devoir c'est de me consacrer à ma Paule comme le lévite se voue au culte de son Dieu.

Elle eut un tressaillement, et de sa voix claire comme le son argentin des cloches :

— Revenez vaillant et fier au milieu de vos soldats, glorifiez la patrie, et je reconnaîtrai mon Guillaume.

— Non, je ne te quitterai plus. Tolère-moi encore à les genoux, laisse-moi te répéter, ô mon idole ! que le monde et ses chimères s'évanouissent à ton aspect, que ta splendeur éclaire les cieux. Permets-moi de te bénir, de t'adorer. Je ne vis que de toi, je ne vis que par toi, je ne vis que pour toi.

— Oh, Guillaume ! pourquoi me montrer le bonheur quand l'espoir nous est interdit ?

— La frontière est voisine, bien fort celui qui nous empêchera de la franchir ensemble.

Paule se laissait endormir par l'harmonie de cet hymne passionné et semblait puiser une beauté nouvelle dans les grands yeux qui la fascinaient. Devant elle s'ouvraient les jardins d'un Éden enchanté, éblouissant de lumière entre les tons plus pâles de ses portes vermeilles. Guillaume se donnait à elle sans réserve, il était bien à elle, tout à elle. Fils respectueux, il oubliait près d'une fiancée les engagements contractés devant un père agoni-

sant. Guillaume la chérissait, jusqu'à joindre au parjure l'immolation de son honneur militaire.

Pareil sacrifice rendait vaine toute explication, défiait toute crainte, aplanissait les derniers obstacles. Et semblable à ces foyers ardents qui éteignent dans leur voisinage l'éclat rouge des charbons, cette vision d'amour amortissait ses scrupules et suspendait ses doutes.

Elle abandonna l'embrasure où elle s'était obstinément réfugiée ; mais au moment de franchir le seuil, la matérialité de l'acte la ramena au sentiment de la vérité :

— Guillaume, ne parliez-vous pas d'émigrer ?

— Oui.

— Vous !

— Sans doute.

— On m'accuse de trahison, et je fuirais !

— Vous êtes innocente.

— Sophisme. La calomnie a la voix plus forte que la vérité.

— Je vous supplie…

— Oh ! ne soumettez pas mon patriotisme à une épreuve si rude. La faute accomplie, nos cœurs seraient trop étroits pour contenir nos regrets.

Alors elle lui dépeignit lentement la vie qui les attendait si, fermant l'oreille aux avertissements de leur conscience, ils écoutaient leur passion. Le colonel Briez réputé le modèle de l'officier

patriote, le colonel Briez cité pour l'austérité de sa vertu, le colonel Briez qui conquérait un grade à chaque bataille, le colonel Briez pousserait ses soldats à la rébellion, le colonel Briez commanderait de charger les armes pour enlever une femme ! Puis, il passerait la frontière, plus coupable que les humbles déserteurs dont l'intelligence obtuse discerne mal le devoir d'avec le désir, plus condamnable que les prêtres et les nobles affolés par la persécution, hantés par le spectre de la guillotine.

Et quelle excuse alléguerait-il ? Une passion ? une amourette ? Alors on lui demanderait le nom de son mauvais génie…, de la femme. Et s'il disait : « Ma fiancée est une brave fille, elle s'appelle Paule Marsig. » Tous lui répondraient : « Vous mentez : Paule Marsig est une patriote ; son sang coula pour la France. Votre amante ?… Une courtisane éhontée ! »

— Notre exil ne durera qu'un jour. Je laisse ici des amis sûrs ; nous nous réclamerons d'un protecteur puissant : un passé de gloire et d'honneur.

— Cette gloire, cet honneur si chèrement conquis et que vous invoquez à juste titre, vous défendent de me tenter et m'interdisent de vous entendre. Non, je ne fuirai pas, non, je ne vous entraînerai pas dans ma déroute. Par ma faute, votre nom ne sera pas confondu avec celui de Dumouriez…

— Dumouriez !… Ne l'avez-vous pas suivi !

— On promettait une couronne civique à qui le livrerait mort ou vif ; en protégeant sa fuite j'acquittai une dette sacrée.

— Rejoignons-le ; derrière la frontière c'est le salut.

— Ou le crime des crimes : le reniement de la patrie.

— Que dites-vous !

— Hier encore Sulpice et Madeleine se méprenaient sur mes sentiments ; devrai-je aussi détromper Guillaume Briez ! En blâmant mon bienfaiteur je semblerais acquitter au prix d'une bassesse la rançon de ma liberté et vous souffririez de m'entendre autant qu'il me serait douloureux de parler.

Il eut un cri étouffé, un soupir immense ; c'étaient les derniers soupçons qui s'envolaient.

— O mon héros ! ô mon compagnon d'armes ! ô ma fiancée !

Soudain, elle se reprenait à vouloir vivre, elle éprouvait le désir de se rassurer sur l'avenir qui l'attendait.

— Certaine d'être aimée, je me défendrai pour deux. Du mensonge jaillira la vérité ; de l'accusation même la preuve de mon innocence. « Il ne tenait qu'à moi de rester en terre autrichienne, et je suis venue de mon plein gré rejoindre mon corps », répondrai-je à mes juges. D'ailleurs, mon dénonciateur allègue un autre fait, continua-t-elle étourdiment sans songer aux questions que provoqueraient ses paroles.

— Un autre fait ?

— Il prétend m'avoir vue au milieu des soldats, les circonvenant, leur rappelant leurs obligations envers Dnmouriez, les engageant à suivre son exemple.

— Folies !

— Sans doute, mais de vaines apparences s'élèvent contre moi. Hier soir j'attendis longtemps avant de pénétrer dans la

brasserie ; ce matin j'ai dû sortir et traverser encore le campement des artilleurs.

— Dans quel but ?

— J'allais à l'Hôtel de Ville, répondit-elle avec embarras.

Il l'interrogeait des yeux, Paule hésitait et cherchait un prétexte pour expliquer sa démarche sans révéler la vérité tout entière. Les mêmes raisons qui l'avaient contrainte à dissimuler devant Madeleine la condamnaient encore à tromper Guillaume.

Comme la vivandière, il s'enquit de ses recherches :

— Cette lettre…, l'avez-vous retrouvée ?

Elle le voyait si bouleversé qu'elle voulut lui enlever une nouvelle appréhension.

— Oui, certainement ; je la porte sous ma capote.

Et elle tressaillit à la pensée de l'interrogatoire de Bernard Moreur, tout raide contre sa poitrine.

— Quelle imprudence ! Il faut la détruire ; donnez-la-moi.

Remettre entre ses mains le témoignage formel du déshonneur de sa mère et de la tache imprimée à son nom !

— Non…, je ne puis maintenant.

Une pourpre ardente couvrait ses joues. Il craignit d'alarmer sa pudeur et n'osa insister.

— N'oubliez pas de détruire cette preuve de connivence avec un suspect. On la saisirait sur vous…

— On me fouillerait ? s'écria-t-elle avec épouvante.

— Hélas ! c'est la première épreuve infligée aux détenus.

Paule se sentait défaillir : si Guillaume demeurait auprès d'elle jusqu'à son arrestation, cet interrogatoire lui serait arraché ; il ne sortirait de l'ombre où seul Fulgence le connaissait, que pour jeter la honte et appeler l'opprobre. Tel serait le prix de sa vie sacrifiée !

Suivant le cours de ses pensées, Guillaume reprit :

— Vous refusez de fuir, vous me défendez de vous enlever, au moins vous assisterai-je devant vos juges. Je leur rappellerai la dette contractée par la patrie, je leur montrerai les états de service inscrits sur votre front, je leur prédirai les actions glorieuses dont votre bras est encore capable !

Alors, elle le vit, entrant calme et fier au tribunal révolutionnaire, écoutant l'acte d'accusation, assistant à l'énumération des pièces soustraites et saisies sur elle, entendant le nom de la dame Briez accolé à celui de Moreur et recevant l'insulte en plein visage. À quel sentiment attribuerait-il le souci de s'emparer de l'interrogatoire ? Il ne savait rien… ; l'instruirait-elle de la vérité ?… Où trouver des mots qui permissent de divulguer à un fils la faute de sa mère ! Vainement elle les avait cherchés… Et il incriminerait son pieux mensonge, il s'expliquerait son étrange démarche par le désir de se venger de la femme qui avait emprunté les lèvres d'un mourant pour rompre leur mariage. Il l'accuserait de cette ignominie et elle ne pourrait le détromper.

— Au nom de la foi jurée, promettez-moi de ne pas franchir l'entrée du tribunal ! s'écria-t-elle la voix saccadée, le geste

dément.

— Quoi ! Vous m'empêcheriez aussi de vous disputer à vos juges !

— Par pitié !... Ils ne vous épargneraient pas. Quelle effroyable torture subissait Paule ! Quels combats, quelles alternatives cruelles en son âme ! Guillaume s'efforçait de la sauver, et elle allait lui marquer le front d'un stigmate honteux ; elle lui avait promis son amour et elle le clouerait sur la croix. Et voici qu'elle sortait victorieuse d'une lutte contre sa passion pour succomber devant la pitié. Il fallait fuir..., sans hésiter..., tout de suite... Au moins Guillaume n'agoniserait pas, il n'accuserait pas sa fiancée d'une bassesse.

Il lut dans ses yeux le trouble qu'y peignait le désarroi de Son âme, et, devenu plus pressant :

— Je cours prévenir mes soldats. Ils m'obéiront.

— Je tremble...

— N'hésite plus, ô ma bien-aimée ! bannis de vains scrupules. Songe au bonheur qui nous attend, la terre d'exil elle-même deviendra pour nous un paradis. Que demande-t-on à la gloire, que cherche-t-on sur les champs de bataille d'où l'on revient triomphant, sinon l'espoir d'une vie plus douce et plus heureuse ? Nous possédons la félicité éternelle, sans mélange, n'est-ce point là le but suprême ? Dans l'enivrement de l'amour nous oublierons l'univers.

— Hélas !

Fuir !... Fuir !... Passer à l'ennemi !... Avouer une trahison dont elle était innocente !... Renier le drapeau de Valmy et de Jemmapes, indicible martyre !... Profilerait-il au moins à Guillaume ? Pour éviter à Guillaume la connaissance d'une vérité cruelle, lui laisserait-elle sacrifier son honneur de soldat ? Guillaume émigré serait-il moins malheureux que Guillaume blessé dans ses affections les plus saintes ? Son exaltation tombée, le remords survivrait et irait toujours grandissant. Et leur tendresse ? Résisterait-elle à une pareille épreuve ? De quel prix payait-on des joies fugaces et bientôt amères comme l'ivresse des liqueurs sophistiquées ?

— C'est un époux qui supplie, dit-il en sa ferveur d'amour.

— Un époux !... Oui, un époux devant le ciel qui consacre notre union mystique, un époux saintement chéri...

Puis, héroïque de fermeté :

— Mais qu'il n'espère pas me convaincre. Je l'aime trop pour lui obéir. Derrière cette porte s'ouvre la voie de l'infamie ; ni lui ni moi n'y entrerons. On peut abandonner la patrie glorieuse, triomphante ; la patrie menacée, déchirée, opprimée, on ne la fuit pas ; on la sauve ou l'on meurt pour elle.

Les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils ne parlaient plus, comprenant que les événements seuls commanderaient désormais. Soudain, Guillaume tressaillit :

— Ô ma bien-aimée, pourquoi me préférer une prison !... Ce sont eux...

Et, de la main, il désignait à travers la porte vitrée un groupe d'hommes qui envahissaient la brasserie.

— Des buveurs de bière…, dit-elle, s'efforçant de sourire.

Mais la voix de Sulpice réclamant le mandat d'amener, un grimoire passant de main en main, la consternation peinte sur le visage de Madeleine lui donnaient un démenti formel.

— Si je ne puis t'arracher au bourreau, je le rejoindrai ; auprès de toi ma cendre ne connaîtra pas le morne abandon du tombeau.

— Non, vivez pour la gloire de la France, pour soutenir votre mère, pour réhabiliter ma mémoire. Ma mort est nécessaire, vous le comprendrez plus tard. Mais surtout ne venez pas au tribunal, répéta-t-elle avec solennité, renoncez à défendre mes jours, faites encore ce sacrifice à l'honneur de votre fiancée.

Il ne répondit pas, surpris qu'elle s'obstinât à l'éloigner quand arriverait l'heure de son interrogatoire.

— Exaucez ma dernière prière !

Les regards des deux amants se croisèrent dans un suprême baiser d'âme. Elle avait ouvert la porte vitrée et, fièrement, s'avançait vers les pourvoyeurs des prisons.

— Le mandat est-il en règle ?

— Il est signé du président du Comité de Sécurité révolutionnaire.

— C'est bien… Merci de votre dévouement, mes vaillants amis…, adieu…, soyez heureux…, dit-elle en serrant dans ses frêles mains celles de Sulpice et en embrassant Madeleine qui sanglotait.

Puis aux sbires :

— Suivez-moi ! À Morles, au Boussu, à Jemmapes, je marchai toujours la première.

« Faites ce sacrifice à l'honneur de votre fiancée », murmurait Guillaume, tombé stupide sur un banc. Douterait-elle de mon cœur ? Non… Elle obéissait à une suprême révolte de son angélique pureté. Elle ne disputerait pas à un époux le soin de la défendre ; mais que suis-je pour elle aux yeux des méchants ? Oui, c'est bien cela…, je m'explique son obstination… Je comprends l'angoisse peinte dans ses yeux.

Assis devant une table de la brasserie, la main tremblante, il écrivit :

« Paule est arrêtée et détenue à la maison d'arrêt des Ursulines. Bientôt, demain peut-être, elle comparaîtra devant le Comité de Sécurité révolutionnaire… Que la présence de ma mère à mes côtés m'autorise à la défendre… Que sa vertu me vienne en aide et me permette de disputer une fiancée à des bourreaux. Venez, accourez, ma mère. »

12

Le Comité de Sécurité révolutionnaire siégeait dans la chapelle des Ursulines, adaptée en quelques coups de marteau au culte de la loi.

Sur les fondations aplanies de l'autel, officiaient les juges ; aux bancs d'œuvre prenaient place l'accusateur, le greffier, les pseu-

do-défenseurs ; derrière la table de communion, sous les voûtes ogivales de la nef, se pressait le public. Le Christ rédempteur, cet apôtre séculaire de la fraternité avait été convaincu d'aristocratie, et comme tel exclu du prétoire. Dans le sanctuaire, à la place demeurée vide, s'étalait la déclaration des droits de l'homme : l'évangile des temps modernes. Le long des murs, les bordures du chemin de la croix encadraient un choix de sentences civiques.

En dépit des iconoclastes, les vitraux rappelaient encore les superstitions proscrites et représentaient, serties dans un réseau de plomb, de lumineuses et saintes images. Quelques patriotes ardents s'étaient bien complus à les prendre pour cible, mais, crainte des courants d'air, les membres du Comité révolutionnaire avaient suspendu les exécutions. D'ailleurs, l'appareil de la justice populaire n'effaçait-il pas toutes les souillures ?

Inhabiles à décréter la peine de mort, privilège réservé au tribunal de Douai, les juges de Valenciennes devaient trier les prévenus dignes de compassion, des accusés acquis par avance à la guillotine. C'était la fiction. Ils se bornaient à remuer avec fracas et grande hâte un crible aux mailles si serrées que nul n'y échappait. Singulier zèle qui tenait moins au souci d'améliorer le sort des malheureux empilés dans des geôles infectes qu'au désir d'évacuer les prisons pour les remplir encore.

Afin d'activer les débats, on avait même simplifié la procédure. Pas de discussions oiseuses, pas de discours bouffis de rhétorique, pas de témoins à décharge : autant d'embûches tendues à la religion des magistrats. Les accusés répondaient par oui ou par non ; leurs protestations étaient étouffées ; les défenseurs se bornaient à implorer l'indulgence.

Malgré le laconisme des débats et le défaut de toute solennité, le peuple accourait en foule aux Ursulines. Il y venait, poussé par la curiosité, parfois attiré par son intérêt, car les petits bourgeois, non plus que les artisans, n'échappaient aux dénonciations de leurs ennemis personnels. Depuis la retraite de Belgique, les volontaires indisciplinés et les désœuvrés de l'armée régulière s'unissaient à la clientèle civile du tribunal, et, comme elle, se montraient friands de ces drames judiciaires où figuraient de prétendus traîtres, de soi-disant ennemis de la patrie, des instigateurs de complots contre la révolution.

Ce jour-là, une affluence exceptionnelle de militaires venus avant l'audience refoulait les habitués sous le porche. L'arrestation de Paule Marsig et la nouvelle de sa comparution ameutaient ses anciens compagnons d'armes mécontents de la mesure dont elle était victime et désireux d'intercéder en sa faveur.

Des applaudissements éclatèrent quand le colonel Briez, en grand uniforme, précédant une femme enveloppé dans ses voiles noirs, prit place sur le premier banc.

— La citoyenne Briez, la mère du colonel, souffla Madeleine assise au milieu de commères, qui arboraient, glorieuses, la cocarde tricolore au bonnet.

— Elle porte un beau deuil ; un deuil d'au moins trente pistoles.

— La femme d'un notaire !… Mais d'un notaire républicain.

— À la bonne heure.

— Elle paraît bien émue.

— Tremblante comme un suspect.

— Plus pâle que les nonnes qu'on exposait dans cette chapelle avant de les enterrer.

— Que vient-elle faire ici ?

— Réclamer sa future bru. C'est-il pas une pitié que de traduire en justice une patriote aussi ardente que la citoyenne Paule Marsig ? continua Madeleine, afin de maintenir au diapason l'ardeur de ses compagnes. Son dénonciateur saura mon nom et mes prénoms, foi de sans-culotte !

Jusqu'à l'extrémité de la nef, les rangs se garnissaient ; on criait, on s'agitait, on se foulait. Les retardataires prétendaient à la meilleure place au nom de l'imprescriptible égalité, en vertu de la vraie fraternité, en invoquant la sainte liberté.

Les appariteurs coiffés du bonnet rouge, vêtus de la carmagnole, armés d'une pique que surmontait la mitre phrygienne et que décorait, attachée au sommet de la hampe, la déclaration des droits de l'homme, se montrèrent sur le seuil de la sacristie. L'assistance se tut : derrière les licteurs, elle devinait les pontifes.

— Le Comité de Sécurité révolutionnaire ! annoncèrent les bonnets rouges.

Des hommes écrasés sous d'énormes chapeaux, les reins ceints de l'écharpe tricolore, une large médaille suspendue au cou et tombant sur la poitrine, le visage rude, les gestes vulgaires, la démarche trop lourde ou trop légère, la tête renversée, le nez au vent, rachetant la gaucherie de leur entrée par l'infatuation de leur maintien et la superbe de leur attitude. N'étaient-ils pas investis d'un sacerdoce souverain, ces prêtres vengeurs du peuple

divinisé ? Sur leurs pas, pénétrèrent deux files de gendarmes, grandissant leur prestige, protégeant leurs personnes ; puis, les victimes, pêle-mêle, et si nombreuses que, dans le demi-jour de la chapelle, on les distinguait mal les unes des autres.

Àl'appel de son nom, l'accusé sortait du troupeau et avant qu'il eût compté ses juges, on l'envoyait « À Douai ». C'était la mort à brève échéance.

Protester ? formalité inutile. Mieux valait courir au-devant d'un dénouement fatal que l'attendre dans les prisons de Valenciennes.

Depuis une grande heure le Comité répétait : « à Douai..., à Douai..., à Douai », et l'auditoire assistait impassible à ce défilé de prêtres, de bourgeois, de nobles, d'artisans innocents ou coupables ; mais un long murmure s'épandit sous les voûtes quand l'huissier appela :

— La citoyenne Paule Marsig. Paule apparut nu-tête, désarmée, et avec une dignité calme, sans lenteur ni hâte, sans timidité ni forfanterie s'avança vers le tribunal.

L'amour, l'adversité, la hantise journalière de la mort comme fait au fer rouge le travail du marteau, l'avaient par gradation affinée, anoblissant les grâces mièvres de l'enfance, harmonisant l'expression de son jeune visage avec l'héroïsme de sa vie, couronnant son front virginal du rayonnement de la pensée, allumant une flamme sous l'arcade sombre des sourcils. Sa voix devenue plus pleine et plus sonore, sa taille haute et flexible dans la longue capote, son attitude martiale, la pureté des traits amaigris donnaient à sa beauté un charme pénétrant, la faisaient resplendir sur la masse confuse des accusés.

— Je croyais que ta citoyenne ressemblait au brave Gayant, le géant de Douai !

— Mais, elle est frêle et pâle comme un lis de Harlem ! soufflèrent deux voisines de Madeleine.

— Faut la voir devant l'ennemi ! Des lions en auraient peur, répliqua la vivandière.

— Te souviens-tu de la grande peinture de Notre-Dame du Saint-Cordon ? Ne dirait-on pas l'archange Saint-Michel ?

— Oui bien, et ses juges rappellent les diables verts et cornus que le saint précipite dans les flammes.

— Est-elle crâne ! disaient les canonniers.

— Et bonne, et vaillante !

— Il semble qu'elle soit faite d'aimant. Quand elle court à l'ennemi, impossible de rester en place…

— Eût-on des semelles de plomb, on s'élancerait avec elle contre l'Europe en armes.

— Ah ! la brave fille ! Je m'explique la présence du colonel Briez.

Sans s'inquiéter de la réprobation générale, le président commença l'interrogatoire.

— Ton nom ?

— Paule Marsig.

— Ton âge ?

— Dix-huit ans.

— Ta profession ?

— Volontaire.

— Ton grade ?

— Lieutenant.

— Ton lieu de naissance ?

— Mortagne.

— Citoyen président, cria Madeleine, demande-lui ses états de service.

— Oui !... oui, ses états de service ! appuyèrent les femmes.

— Tes états de service ? reprit comme un écho le président.

— Enrôlée après la prise de Morlies, sergent au camp de Maulde ; adjoint aux adjudants généraux le lendemain de Valmy. Citée deux fois à l'ordre du jour de l'armée, blessée dans un combat d'arrière-garde pendant la retraite de Belgique, signalée après cette dernière affaire à la reconnaissance de la nation.

— Vive la République une et indivisible ! hurlèrent en chœur les commères.

— Vive notre lieutenant ! ripostèrent les volontaires.

— J'invite l'assistance au respect de la justice ! fit le président. Citoyen greffier, lis-nous l'acte d'accusation.

« La citoyenne Paule Marsig est impliquée dans l'arrestation du ministre de la guerre et des représentants Camus, Bancal, La-

marque et Quinette qui pourrissent aujourd'hui dans les geôles des tyrans. Du second chef elle est accusée d'avoir suivi l'infâme Dumouriez sur le territoire autrichien, et d'être revenue à Valenciennes avec le perfide dessein de corrompre les soldats patriotes et de les invitera rejoindre leur ancien chef. »

— Que répondras-tu ?

— Rien. Je m'en remets âmes actes passés ; ils parleront pour moi.

— On te vit pourtant sur la route de Lille causer avec le glorieux Beurnonville ; quelques heures plus tard on t'aperçut au quartier général de Saint-Amand, et lorsque des mains criminelles osèrent s'abattre sur nos représentants, tu ne foudroyas pas les audacieux sicaires.

— Cela m'eût été difficile : je n'assistais pas à l'arrestation.

— Tu persistes dans le mensonge !… Prends garde, tu te perds. Greffier, donne-moi la liste des traîtres qui se serraient autour du monstre.

Il la parcourut, tourna, retourna les feuilles et la remit à ses assesseurs.

— C'est pourtant vrai… son nom fut omis sans doute.

De nouveaux applaudissements éclatèrent. S'il en était de toutes les délations comme de la première, Paule était sauvée.

— Nieras-tu que tu aies traîné dans la boue autrichienne ton uniforme d'officier républicain ?

— J'étais attachée à l'état-major du général Dumouriez. Tant que mon chef foulait la terre de France, tant qu'il n'était pas accusé, je lui devais mes services.

— C'était trahir le peuple.

Guillaume Briez se leva, et, d'une voix vibrante :

— La citoyenne Marsig ne faillit point à ses devoirs. Sa confiance en un général dont vous avez tous célébré le patriotisme excuse l'erreur d'une jeune imagination éprise d'idéal, fermée au doute. Comme tant d'autres, elle eût pu braver derrière la frontière les délateurs et les juges. Mais, désabusée, forte de son innocence, elle a mieux aimé revenir à Valenciennes et mettre son épée sans tache à la disposition du général Ferrand. Lui ferez-vous un crime de sa loyauté, payerez-vous son héroïsme d'une condamnation infamante ?

— À quel titre, citoyen colonel, interviens-tu dans un débat où tu n'es appelé ni comme avocat, ni cité comme témoin ?

— Paule Marsig est ma fiancée ; ma mère et moi réclamons son élargissement.

— L'armée prend trop de licences. Paule avait tressailli. Quelle inspiration funeste amenait Guillaume dans cette enceinte ? De leur dernier entretien elle avait emporté la certitude qu'il se rendrait à ses vœux, qu'il ne paraîtrait pas à l'audience. Et il était là, au premier rang.

Elle avait cru l'éloigner en lui représentant qu'aucun homme n'avait qualité pour la soutenir sans entacher son honneur, et il s'appuyait sur sa mère pour réclamer sa fiancée ! Elle bénissait cette noble délicatesse, mais combien redoutable lui semblait

leur présence ! Ils prétendaient l'arracher à ses juges, et ils lui enlevaient ses forces, paralysaient sa défense, rendaient fatale sa condamnation, remplissaient d'angoisse ses dernières heures de vie. Que répondrait-elle devant tous ceux qu'elle aimait ou qui lui avaient été secourables : Guillaume, Madeleine, Catherine Briez elle-même ? Allait-elle, par sa fatale imprudence, jeter un désespoir plus amer dans des cœurs déjà si malheureux ? On l'avait épiée, suivie ; tout l'accusait, la condamnait. Jusqu'à cet interrogatoire maudit toujours brûlant sur sa poitrine ! Les geôliers, dans leur précipitation, avaient omis de le lui prendre, mais gardée à vue, entourée d'autres détenus, elle n'avait osé le détruire. Par deux fois le président l'interrogea sans qu'elle entendît ses demandes.

— Où cachas-tu la rougeur de ton front après avoir quitté l'infâme Dumouriez ?

— Je vins d'une traite à Valenciennes ; mon cheval est peut-être mort de la course qu'il a fournie.

— Cette hâte s'explique. Tu voulais séduire les volontaires, les inviter à rejoindre le traître, les exhorter à passer à l'ennemi, leur promettre les menteuses faveurs d'un nouveau tyran ?

— Non.

— Hier soir, ce matin même, on te vit parmi les artilleurs campés sur la place d'armes.

— Il est malaisé de circuler dans Valenciennes sans coudoyer des soldats.

— Tu leur as représenté Dumouriez comme l'amant de La victoire, comme le seul homme capable de défendre les frontières,

tu as prêté les vertus de Caton à ce nouveau Catilina ?

— Quand tu m'as demandé si j'avais suivi le général Dumouriez, j'ai reconnu le fait. Tu me reproches d'avoir corrompu les volontaires ; cette accusation est fausse, je la repousse. Elle repose certainement sur une erreur de personne.

— Cherche, au milieu de ces soldats endurcis au feu, un visage à ta ressemblance. Ta balafre est un signe irrécusable d'identité. D'ailleurs, tu entendras un témoin dont le civisme et la véracité ne sauraient être mis en doute.

— Et moi, Madeleine Mercier, ex-vivandière du camp de Maulde, une incorruptible révolutionnaire, m'écoutera-t-on aussi quand j'affirmerai que, depuis son arrivée à Valenciennes jusqu'à son arrestation, le lieutenant Marsig est resté sous ma garde ?

Ce fut au tour de Mercier :

— Crois-moi, citoyen accusateur, n'écoute pas les dénonciations de quelques fourbes, méfie-toi des suppôts de Coblentz intéressés à la perte des soldats patriotes.

— Sois prudent, reprit une commère ; à vouloir courir trop vite on risque de se casser le nez.

— Respectez la majesté de la loi dont nous sommes les mandataires ! s'écria l'accusateur pris à partie.

— On se croirait au club du Vrai Sans-Culotte ! ajouta le président.

— Ah, pardieu non ! Nous y faisons du meilleur travail.

Et le bonnet de travers, les poings sur les hanches, l'attitude arrogante, Madeleine, suivie de ses amies, menaçait de franchir la barrière dressée entre le chœur et l'abside.

— Voulez-vous renverser les bases de l'égalité et vous rendre indigne de la liberté ? Continuez à mépriser le tribunal et à manifester votre improbation ! glapit à son tour l'un des juges.

Tout en faisant tête à l'orage, les membres du Comité demeuraient perplexes. Au lieu de froisser le sentiment populaire, ne valait-il pas mieux remettre l'interrogatoire, prendre des ordres, calmer l'effervescence de la foule, acheter la paix au prix d'autres condamnations ? Ils se consultaient à voix basse quand le greffier, un petit homme vieilli dans les parlements, s'approcha, la mine penaude.

— Viens-tu opiner ?

— Je n'oserais, citoyens ; mais vous me voyez dans un étrange embarras.

— De quoi s'agit-il ?

— Hier, sur l'invitation de l'accusateur public, je réunis les dossiers des prévenus qui devaient comparaître devant vous. Et voici que dans la procédure de l'émigré Fulgence Descart, il manque une liasse tout entière, la liasse 8.

— Les pièces reposaient-elles en lieu sûr ?

— Oui ; à l'Hôtel de Ville.

— Mercier, dit le président, charmé de prendre en défaut un insolent interrupteur, l'on te nomma le mois dernier gardien des archives ?

— Oui, citoyen président.

— Je te félicite ; tu remplis bien ton mandat.

— La République n'a pas de serviteur plus zélé.

— Il y paraît ! Hier le dossier de l'aristocrate Fulgence Descart fut confié à tes soins, aujourd'hui il est incomplet.

— Impossible !

— Les liasses étaient numérotées ; la huitième manque.

— Elle est confondue parmi les autres. Quand le greffier me rapporta la clé des archives, je l'accrochai au-dessus de mon lit et la lui rendis ce matin.

— Tu me la fis longtemps attendre.

— C'est vrai… j'en conviens. Il faisait sombre. Mais eussé-je égaré cette maudite clé qu'une étourderie n'expliquerait pas la disparition d'une liasse. Sauf ma femme et peut-être la citoyenne Marsig, personne n'est entré dans ma chambre.

— On nous dira le prix de ta complaisance. Huissier, appelle le détenu Fulgence Descart ; nous remettrons à plus tard la confrontation de Paule Marsig avec les témoins.

— Fulgence Descart, tanneur à Saint-Amand.

Fulgence, rapetissé, se tenait tapi au dernier rang des accusés. Il apparut, poussé par les-gendarmes, pâle de frayeur, chancelant comme un homme ivre. Sa présence à la barre déchaîna des ouragans de colère et de haine. Les artilleurs, contraints de l'épargner, le désignaient à la sévérité du tribunal ; s'il avait échappé à leurs fusils, il ne ferait pas nargue à la justice.

— Le fils du dîmeur ! Lâche, fils de lâche ! Les injures pleuvaient et se croisaient dans un fracas de tempête.

Seule Madeleine, tout à l'heure si fière, baissait la tête et se taisait.

C'est qu'elle traversait une fâcheuse crise, la digne matrone. Une liasse manquait au dossier de Fulgence Descart… Qui l'avait prise ?… Paule… Paule l'avait donc trompée !… Et en faveur de qui, s'il vous plaît ?… Pour un magot d'aristocrate, pour un vilain tanneur, pour une cocarde noire ! De bons patriotes comme elle et Mercier seraient-ils pris à partie, dépouillés d'une place lucrative, peut-être accusés à leur tour ! Elle consentait à payer de quelques mauvaises chances le salut de son petit lieutenant, mais s'occuper d'un Fulgence, c'était bien autre affaire. Que répondrait-elle aux reproches de Mercier, si l'interrogatoire tournait à leur confusion ? Donner le jour à une petite sans-culotte timbrée de l'emblème de la liberté, s'élever à une position superbe, être enviée de toutes les commères de la ville, puis échouer dans la nasse comme ce barbot royaliste !

Le président imposa silence de la main. Désormais d'accord avec l'assistance, il reprenait son autorité ; on se tut.

— Tu es prévenu de scélératesse.

— Moi !

— D'aristocratie.

— Calomnie pure !

— Tu te réjouis de l'invasion qui amenait à Saint-Amand les ennemis de ton pays.

— C'est faux !... Je souhaitais le retour de nos bons républicains avec la tranquillité qu'inspire l'innocence !

— Tu pactisais avec les émigrés et les moines installés à Tournay.

— Sans m'arroger du génie, je me flatte d'être assez philosophe pour mépriser les imposteurs de toute robe et de tout sexe, trop sage pour favoriser leurs folles présomptions, trop judicieux pour les aider à reconquérir des droits aussi abusifs que chimériques.

— Entendez donc ce corbeau, comme il croasse avec gentillesse !

Fulgence, effaré, se retourna, chercha l'interrupteur, ne le vit point et reprit au plus vite son indigeste profession de foi.

— J'en dirai autant des ci-devant nobles dont on m'accuse de rechercher l'amitié. Un bourgeois, un artisan tel que votre serviteur, ne saurait désirer le retour de ces bouffissures d'orgueil, de ces contempteurs du glorieux Tiers État aujourd'hui rentré par sa prodigieuse énergie dans la plénitude de droits imprescriptibles.

— Renégat ! crièrent les volontaires.

— Il désigna la maison d'un bon patriote, le notaire Briez, aux pillards royalistes.

— Le colonel et sa mère ici présents en peuvent témoigner.

— J'ignore ce fait, répondit Guillaume, mon père n'éleva jamais une plainte à cet égard.

— Que dis-tu ? murmura Catherine.

— Je regrette d'avoir prêté les mains à l'arrestation de ce drôle et suppléé, fort innocemment du reste, les fournisseurs habituels du tribunal, reprit-il à demi-voix. Ce ne sont pas là les besognes d'artilleur.

Fulgence, surpris, roulait ses petits yeux entre ses paupières bridées. Il ne s'expliquait pas que Guillaume, après lui avoir sauvé la vie, prît une seconde fois sa défense. Pourquoi devait-il le salut à son ennemi et recevait-il un nouveau secours du fils de Pierre Briez, du fils de l'homme qu'il s'enorgueillissait d'avoir torturé jusqu'à son dernier souffle ?

Le greffier reprit sa lecture interrompue. « En septembre dernier, l'aristocrate Fulgence Descart guetta du haut du beffroi de Saint-Amand l'apparition des éclaireurs autrichiens et, de sa main, sonna la grosse cloche pour fêter ce joyeux événement.

— Mensonge !

— Une pièce timbrée du sceau de l'abbaye relate ce glorieux exploit, dit le président qui feuilletait le dossier. Voici le témoignage du cidevant prieur, Pierre Donné. Ton zèle est offert en exemple aux vassaux de la seigneurie.

Fulgence restait confondu devant cette pièce accablante. Par quelle fatalité un hommage rendu par les bénédictins à leur fidèle serviteur, un titre à leur reconnaissance transformé en acte d'accusation se trouvait-il sur la table du président ? Avant de quitter la rue des Anges, il l'avait enfoui sous terre ainsi que d'autres papiers compromettants, mais utiles à retrouver quand luiraient des jours meilleurs. Onésime seul l'avait aidé…

Pauvre Onésime… Pauvre agneau… Qu'était-il devenu ? Le reverrait-il jamais ? Se réconforterait-il de ses bons conseils ? L'infortuné avait peut-être péri : sa piété, sa douceur, le désignaient à la férocité des tigres révolutionnaires.

— Citoyen Président, reprit l'interrupteur qui, du fond de la salle, s'était déjà fait entendre, une partie du dossier de cet aristocrate manque, paraît-il, à l'appel. Il a des complices, ne l'oublie pas.

— Un témoin aussi bien renseigné mérite d'être entendu. Comparais à la barre… Ton nom ?

— Onésime.

— Onésime !… Mon ami… mon meilleur ami… gémit Fulgence atterré.

— Impudent ! Peut-il exister des liens quelconques entre un bon patriote et un scélérat !

Àsa lévite noire, de forme monacale, l'ancien protégé des bénédictins avait substitué une carmagnole ; à la culotte sombre, un pantalon de couleur voyante ; au tricorne, un bonnet rouge posé sur une chevelure embroussaillée, veuve de poudre. Ses yeux, jadis voilés sous des paupières mi-closes, s'ouvraient effrontés ; la bouche confite se relevait ironique ; la barbe sale donnait à l'agneau métamorphosé en loup un aspect terrifiant. La crainte d'être compris un jour ou l'autre dans une levée, comme l'en avait menacé Paule, le désarroi du parti monarchique, son impuissance à se pousser aux honneurs par l'intermédiaire de Fulgence, l'avaient déterminé à cette volte soudaine. Pour marcher vite et monter haut, il fallait donner des gages ; il les avait em-

pruntés au tanneur. Sur ses conseils, Fulgence émigrait ; sur sa dénonciation, Fulgence était arrêté. Puis il courait à Valenciennes afin de stimuler le zèle des patriotes, et de se faire un marchepied de son ancien bienfaiteur. Quant à Berthe, entretenue dans son habituelle ignorance, d'ailleurs fort insouciante d'un mari peu aimé, très partiale à son endroit, il aurait vite capté sa tendresse, et conquis auprès d'elle le bien-être matériel.

Non moins surprise que son oncle, Paule reconnaissait enfin l'hypocrite flatteur de la famille Descart, le parasite sournois de la rue des Anges, l'orateur du Vrai Sans-Culotte, son dénonciateur. Le fourbe se vengeait, et parfaisait de ses mains la catastrophe où elle succombait.

— Vipère ! s'écria-t-elle, impuissante à dissimuler son mépris et à contenir son indignation.

Onésime entendit, sourit, se replia sur lui-même, comme le reptile auquel on le comparait.

— Mais j'y songe. Citoyen président, interroge donc Paule Marsig, la propre nièce de Fulgence Descart, mieux que personne elle te renseignera sur la disparition de la huitième liasse.

— Moi !

— Oui, toi ! Je te surpris ce matin comme tu sortais de la salle des Archives.

Il mentait, ayant aperçu Paule à l'instant où elle traversait la place d'Armes, mais son instinct méchant lui révélait la vérité.

— C'est bien toi qui dénonças les agissements criminels de cette citoyenne ? ajouta le président.

— Je m'en flatte.

Guillaume voyait grandir le péril, il savait que Paule n'achèterait pas sa grâce au prix d'un mensonge. Son apparente complicité avec un suspect, son imprudente conduite envers Dumouriez, la menaient fatalement à Douai. Alors il conçut un dessein téméraire : à l'hostilité manifeste du tribunal il répondrait par la violence. Il ne compromettrait pas ses soldats dans une échauffourée, il ne s'expatrierait pas, mais il se précipiterait sur les juges, il lutterait, ayant la multitude pour complice et tout Valenciennes pour ami il sauverait Paule quand même, il épargnerait un crime à la justice. Qui oserait porter la main sur le colonel Briez ? Qui oserait ressaisir une fiancée enlacée dans ses bras ?

— Pitié ! gémit Catherine Briez, qu'étouffaient les sanglots, car son instinct maternel lui disait que la condamnation de Paule entraînerait la perte de Guillaume. Si devant l'ennemi mon fils fut un soldat vaillant, si, à l'intérieur, il montra le civisme d'un jacobin impeccable, rendez-lui sa fiancée. Grâce !… pitié !

— C'est bien… assez… réprime un zèle plus nuisible qu'utile à l'accusée. Si la citoyenne Paule Marsig est innocente, ses vertus républicaines sauront bien la défendre.

— Citoyenne Marsig, reprit le président, Fulgence Deseart est-il ton oncle ?

— Les registres de la paroisse de Saint-Martin témoignent qu'il épousa la sœur de ma mère, mais je le vois pour la seconde fois de ma vie.

— Ne disais-je pas qu'elle était complice du prévenu ! Me suis-je trompé ! s'écria triomphalement Onésime. La huitième liasse

contient des charges accablantes contre l'oncle, la huitième liasse a été dérobée par la nièce. Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?

Paule eut une révolte de sa loyauté. Si elle se taisait, elle s'associerait à un crime, elle deviendrait la complice d'Onésime ; si Fulgence était condamné, elle se reprocherait sa mort. Tout méprisable qu'il fût, le sang de son oncle réclamerait contre elle.

— Tu mens ! s'écria-t-elle en s'avançant vers Onésime.

Il reculait épouvanté.

— Tu en as menti.

— C'est parler haut, reprit le président ; réponds d'abord à mes questions. Oui ou non, as-tu pénétré cette nuit dans la salle des archives ?

— Oui, j'y suis entrée ; oui, j'ai soustrait une liasse au dossier de Fulgence Deseart ; mais je jure sur mon honneur de soldat, j'atteste l'Être suprême que ces papiers ne concernaient pas l'accusé.

— Explique-toi.

— Je ne le puis en ce moment, en ce lieu.

— Qui t'ouvrit la porte des archives ?

— Personne. Profilant du sommeil des époux Mercier, je me saisis de la clé, courus à l'Hôtel de Ville, cherchai des pièces relatives à ma famille, les trouvai et les pris. Si j'agis contre la loi, punissez-moi, sans inculper le digne Sulpice, un patriote corps et âme à la République.

Fulgence tombait de surprise en surprise. Guillaume l'épargnait : les soldats ne savent rien de la vie ; mais Paule ! À quel intérêt obéissait cette nièce détestée ? Que signifiait son attitude après les outrages dont il l'avait abreuvée ? Son salut serait-il l'œuvre de ses victimes ? Soudain, la lumière se fit dans son esprit : Paule avait voulu chercher dans les archives de l'abbaye la preuve de sa parenté avec Guillaume. Il l'avait trompée, elle le savait ; il avait martyrisé le vieux Pierre Briez, elle le savait ; et pourtant, en face d'Onésime traître et lâche comme le mensonge, elle n'hésitait pas à confondre le perfide. Et lorsque Fulgence comparait la générosité de Paule et de Guillaume à la trahison de son ami, il sentait mollir sa haine, il écoutait de vagues remords.

Le président se tourna vers Paule.

— Tu es entrée dans la voie des aveux ; tes bons antécédents, ton courage devant l'ennemi te méritent notre indulgence : aussi bien le Comité ne te condamnera pas sans preuves. Greffier, cherche la huitième liasse dans les papiers saisis au domicile de la citoyenne.

— Ce document ne figure pas au nombre des pièces à conviction.

— Elle le porte sur elle ! s'écria Onésime. Je le devine sous le drap de la capote ! Ce n'est pas un tissu baleiné qui le raidit ainsi, mais un corset d'infamie.

— L'a-t-on fouillée ?

— Il semble qu'on l'ait omis.

— Huissier, amenez l'accusée ; qu'on la fouille sur-le-champ.

Paule, la tête ramenée, les bras convulsivement serrés sur la poitrine, frémissait sous l'insulte. Un cri d'unanime protestation s'éleva parmi les femmes ; Madeleine, n'écoutant que sa tendresse, Catherine liriez obéissant à son fils, tournèrent la table de communion et pénétrèrent dans le chœur.

— Arrière, vous autres ! mugit la vivandière, pas une main d'homme n'effleurera cette enfant. Vrai Dieu de vrai bon Dieu, je vous le défends bien !

Le président eut un regard sévère :

— Tu blasphèmes. La loi est chaste et, dans l'exercice de leur mandat, ses représentants participent de sa pureté et de sa décence.

Alors, M Catherine cacha la jeune fille derrière ses voiles de deuil et Madeleine, dont la grosse main tremblait, chercha sous la tunique.

— Allez-vous nous faire souper ici ? reprit le président ; hâtez-vous, ouïes gendarmes mettront fin à cette ridicule comédie.

— Voici l'écriture.

Les papiers jaunis passèrent des doigts de Madeleine dans ceux du greffier.

— Le n 8. C'est bien cela.

Pâle, morne, écrasée sous le poids de son angoisse, la jeune fille s'affaissait.

— Avant de choir en pâmoison, explique ta conduite au Comité, dit le président qui la devinait prête à défaillir.

— Qu'on m'envoie à Douai… tout de suite… je demande à mourir.

Onésinie intervint :

— Elle se rend justice. N'hésitez pas à prendre des mesures de rigueur contre cette fille et son scélérat d'oncle ; ne balancez pas à les traduire tous deux devant le tribunal criminel. Il faut trancher la tête de l'hydre aristocratique, ou le monstre enfantera des brigands suborneurs du peuple. Cessons un jour de nous défendre, et nous verrons bientôt la ruine des lois, le rétablissement des trônes, la résurrection des privilèges et le renversement de notre admirable république. Aux juges, gardiens des droits populaires, de venger l'univers que les excès des amis de la tyrannie étonnent et conduisent au désespoir. Point de crainte ! Quand la nation aura montré de la fermeté, elle verra combien ses ennemis sont peu nombreux. Point de grâce ! la postérité nous jugera ; nos fils doivent savoir ce que nous coûta la Liberté…

— Le Comité, la ville entière rendent justice à l'ardeur de ton civisme, interrompit le président, mais laisse-nous le temps d'éclairer notre conscience patriotique, ne nous dispute pas le soin de sauvegarder des intérêts sacrés.

Puis se retournant vers le greffier :

— Mais ces pièces sont étrangères au procès ! Reconnais-tu bien la liasse soustraite ? Est-elle complète ?

— Elle est paraphée par premier et dernier feuillet. La pagination est intacte.

— J'y lis l'interrogatoire d'un nommé Moreur, assassin présumé de l'ancien dimeur de l'abbaye de Saint-Amand… père de Ful-

gence Descart… L'inculpé invoque un alibi… et prétend avoir passé la nuit même du crime chez la dame…

— Par pitié ! Tais-toi, citoyen président ! s'écria Paule perdant la tête, épargne-les… je t'en supplie.

— Je démêle mal le sens de tes protestations. Quel rapport existe-t-il entre cet interrogatoire, la présence de Moreur chez la dame Catherine Briez, de Saint-Amand, la nuit même du crime, et les accusations formulées contre ton oncle ?

Paule restait anéantie, à bout de forces. Ah, tout était bien fini ! Connaissant le caractère ombrageux de Guillaume, elle tendait l'oreille au sourd grondement précurseur de sa colère, et dans la tourmente prévue elle voyait fuir le bien-aimé qu'elle avait cru reconquérir. De ses grands yeux mornes elle fixait le président. Qu'allait-il dire encore ?… Rien ! Il ne lui restait plus un outrage à jeter à la face de la mère, pas une insulte à faire dévorer au fils.

— Catherine Briez… de Saint-Amand… ma mère, avez-vous entendu ? fit Guillaume à voix basse.

Elle ne répondait pas. Il la regarda et la vit impassible, froide, hautaine.

— Avez-vous entendu ? répéta-t-il.

— Ton père mourut de cette erreur judiciaire… Je te la cachai. Quel démon s'acharne à me souiller !

— Vous avez douté du respect de votre fils !

— Pardonne… Si tu avais cru, toi aussi ! Comme ton père… comme cette enfant ! Ne vois-tu pas qu'elle s'est perdue pour dé-

truire la preuve de mon prétendu crime !

— Ne baissez pas la tête, reprit-il avec force, votre fils fera la preuve de votre innocence. Me vit-on jamais trembler devant une attaque directe ?

Redressant sa haute taille, il s'efforçait de conduire ses pensées à travers un chaos insondable. L'assassinat du dîmeur, l'alibi invoqué, l'interdiction prononcée par son père, l'outrage qu'on lui avait caché, le vol de l'interrogatoire s'emmêlaient dans un écheveau dont il ne débrouillait pas les fils. Mais de toutes ces hontes, de tous ces crimes, aucun n'ébranlait sa confiance en sa mère, n'attiédissait son amour pour sa fiancée.

Et pendant que Paule tremblait, attendant une malédiction imméritée, Catherine bénissait du fond de l'âme l'ange gardien de son honneur, Guillaume adorait la vierge qui s'immolait, prête à laver de son sang une odieuse calomnie. Jamais elle ne lui était apparue plus belle, plus noble, plus digne d'admiration. Devant la femme aimante, sublime de délicatesse, il oubliait le soldat intrépide et le héros couvert de gloire. Avec quel soin jaloux elle lui avait caché le véritable but de ses recherches, avec quelle force d'âme bravant la honte d'une compromission avouée, affrontant la guillotine, elle avait refusé de remettre un pieux larcin entre ses mains discrètes ! Il la savait vaillante, courageuse, impassible devant la mitraille ; lisait-elle moins bien les intimes douleurs, s'épanchait-elle moins tendre, marchandait-elle sa vie quand elle pouvait payer du martyre la paix de ceux qu'elle aimait ! Son existence de soldat, l'habitude des camps, les horreurs des champs de bataille avaient respecté les fibres délicates de son cœur ; une suprême miséricorde débordait de son âme parfaite.

Maintenant que l'irrémédiable mal était consommé, que Guillaume savait, que Catherine avait entendu, que leur malédiction ne l'avait pas écrasée, Paule reprenait son énergie un instant paralysée.

— Citoyen président, je te fais juge de ma conduite. Elle est pure de toute complicité avec l'étranger ou les ennemis de la République. Une accusation avait été portée contre la mère du colonel liriez, mon fiancé ; fille respectueuse, j'ai voulu la détruire. Puis, cet homme s'est avancé, — de la main elle montrait Onésime, — et afin de jeter un voile sur ses attaches monacales, afin d'échapper à la justice, il dénonça son bienfaiteur ; il m'accusa sans preuve. Mon indignation et mes scrupules me trahirent.

— Laisse en paix le citoyen Onésime ; la République est en cause.

— La République ! J'ai versé mon sang pour sa défense ; je suis prête à l'offrir encore.

— Nous allons délibérer.

Depuis la fin de son interrogatoire, Fulgence semblait aux prises avec de vives perplexités. La conduite héroïque de Paule, la grandeur d'âme de Guillaume, l'ingratitude d'Onésime avaient brisé l'enveloppe dure de son cœur. Le pressentiment d'une fin prochaine, la crainte de la mort, la vision des éternels supplices, les souvenirs mystiques attachés à la chapelle, les saints lumineux qui, du haut des vitraux, montraient la route du paradis rappelaient à l'ancien élève des bénédictins les enseignements reçus dans sa jeunesse indocile, réveillaient sa foi, l'induisaient aux regrets et le poussaient à l'attrition.

« Il y aura grande joie dans le ciel pour un pécheur qui se repent. » S'il recevait son pardon ici-bas, et il le solliciterait humblement, Dieu le recevrait peut-être en sa miséricorde. Et déjà récompensé par le calme subit de sa conscience, il s'affermissait dans ses bonnes résolutions.

— Citoyen président, je demande à présenter une observation importante.

Les matrones et les volontaires protestaient avec colère.

— Non ! Silence !

— Les amis de la citoyenne Paule et du colonel Briez peuvent m'entendre.

Il paraissait transfiguré, presque embelli ; l'on se tut.

— Je déclare que les bénédictins n'ajoutèrent nulle créance aux affirmations de Moreur. Le dossier — je l'ai trop souvent ouvert — prouve que la dame Briez ne fut jamais mandée devant les juges ecclésiastiques et qu'elle ignora, comme son mari, cette accusation calomnieuse.

« La neuvième liasse que ma nièce n'a point aperçue contient même une rétractation formelle renouvelée par le coupable à l'article de la mort. Je m'étends sur ces explications, toutes à l'honneur de M Briez, afin de rétablir des faits sciemment altérés dans mon dernier entretien avec ma nièce. Sur cette terre de misère, on domine difficilement ses passions ; j'ai trop obéi aux miennes. Que les victimes de mes regrettables manœuvres oublient mes fautes en faveur de mon repentir.

Le président reprit le dossier et le compulsa de nouveau.

— Voici la neuvième liasse ; elle contient, en effet, la rétractation solennelle de Moreur. Excusez-moi : cela se passait au temps des tyrans, je suis forcé de lire le texte dans toute sa teneur.

« Rappelé devant le Grand Prieur agissant au nom et par délégation spéciale d'Henry-Benoît-Marie Clément, cardinal-prêtre de la sainte Église romaine, duc d'York, archiprêtre de la basilique de Saint-Pierre, abbé des abbayes de Saint-Amand, de Saint-Sauveur, d'Anchin et de Saint-Benoît, archevêque de Corinthe, et interrogé sur le dessein qu'il avait poursuivi en désignant Catherine Briez de préférence à toute autre bourgeoise de Saint-Amand, Moreur répond : « J'aperçus cette dame dans l'église de Saint-Martin. Sa beauté. son élégance me frappèrent. Je la savais beaucoup plus jeune que son mari, souvent seule pendant les absences qui nécessitaient les obligations du notariat. Son image visita ma pensée dès mon premier interrogatoire ; j'espérai me sauver en invoquant des relations coupables avec une femme désirable, haut placée, rebelle à l'influence de l'abbaye, et trop intéressée à cacher sa faute pour que mes juges lui accordassent crédit. »

Une joie immense éclairait le visage de Paule, gonflait d'émotion le cœur de Catherine, envahissait l'âme de Guillaume. Ils rentraient dans leurs sombres repaires, les horribles cauchemars ; elles fuyaient, les appréhensions douloureuses ; ils s'évanouissaient, les fantômes menteurs. De son souffle malfaisant Fulgence avait crée de monstrueuses chimères ; d'une main repentante il s'appliquait à les détruire et à les refouler dans le néant.

Les membres du Comité hésitaient à rendre une ordonnance de non-lieu, tant la clémence leur était peu familière. Un agent de

la commune, reconnaissable à son bonnet rouge, entra, s'approcha du président et lui remit un message. Il contenait un ordre d'élargissement. Le Comité reprit séance.

— Citoyenne Paule Marsig, tu fus imprudente plutôt que coupable ; tu te laissas entraîner par des sentiments tendres que la nation, toujours grande et généreuse, sait apprécier. Le maire de la ville, le digne Pourtalès, informé tardivement de ton retour à Valenciennes et de ton arrestation, nous invite à te rendre la liberté et réclame le plaisir de te remettre les armes d'honneur et le cheval harnaché que t'octroie la Convention. Ta belle conduite pendant la dernière campagne te mérite cette récompense.

Guillaume, fou d'émotion, de reconnaissance et d'amour, était aux pieds de Paule :

— En détournant la carabine d'un ennemi, tu ajoutas à mes jours tous ceux que je vivrai encore ; en m'arrachant au doute où je succombais depuis la mort de mon père, tu me donnas la force de les vivre ; en les embellissant de ton affection, tu me ravis dans une extase qui m'élève au-dessus de tous les mortels. Tu as sauvé le corps, tu as régénéré l'âme, prends ton bien, je ne m'appartiens plus.

Paule le releva, mais au moment de chercher sur la poitrine de son fiancé l'écho de sa joie et d'y compter les battements de son cœur, un rose pudique colora son visage d'ange, un émoi de sa virginité la retint.

— Oh, mes bien-aimés, que ces mains chargées des bénédictions des âmes qui s'enfuirent répandent sur vous une éternelle félicité et scellent les engagements sacrés de l'amour. Je vous unis.

Et par une tendre caresse, Catherine rapprochait les deux amants. Guillaume eut un cri de triomphe, Paule, un long soupir, ses yeux se voilèrent : c'était le premier baiser qu'elle eût reçu, le premier baiser qu'elle eût donné. Depuis Morlies toutes les douleurs, toutes les joies de sa vie n'étaient que le prélude de cette exquise effusion.

Tous trois s'étreignaient dans un étroit embrassement. À peine se parlaient-ils, mais des larmes de bonheur débordaient de leurs yeux. Et tandis qu'ils se rappelaient l'amertume des angoisses communes, qu'ils disaient le cantique de la délivrance inespérée, l'assistance triomphante exultait de joie.

— Vive la Convention !

— Vive le colonel Briez !

— Vive le lieutenant Marsig !

— Vive le Comité !

— Vive la République une et indivisible ! ripostèrent les juges en agitant avec frénésie leurs chapeaux empanachés.

— Lieutenant Marsig, tu es libre. Colonel Briez, emmène ton amante. Apprêtez le temple de l'amour, dressez l'autel de l'hyménée, et quand vous les aurez parés des fleurs virginales que la nature fait éclore pour le bonheur des âmes sensibles et tendres, les membres du Comité de Sécurité révolutionnaire de Valenciennes se rendront à votre appel, heureux d'honorer de leur présence vos noces civiques et républicaines. Cette cérémonie prendrait un caractère particulièrement touchant et patriotique si vous la célébriez le jour de la fête des époux.

— Tu nous vois pénétrés de reconnaissance et remplis de confusion, citoyen président, reprit Paule, mais je devine que le colonel Briez pense comme nous tous à la défense de Valenciennes avant de rêver aux joies et à la paix du foyer domestique.

— Mars est donc vainqueur de Vénus ?

— La patrie ne saurait céder le pas à une déesse, répondit Paule rougissante.

— Pas de bêtises, ma mignonne, riposta Madeleine. Hâte-toi, et suis mon exemple : dès qu'ils seront assez nombreux pour former un peloton, j'apprendrai l'exercice à tes enfants.

— Et si ce sont des filles ? cria un volontaire.

La grosse commère se retourna :

— Que t'es bête ! Si ce sont des filles, j'aurai moins de peine à les instruire que ton caporal à te donner de l'esprit. Elles suivront les traces de leur mère !

Le président semblait attendre le départ de Paule. Elle comprit que sa disparition serait le signal de la condamnation de Fulgence et ne voulut pas s'éloigner sans tenter un dernier effort.

— Le Comité vient de se montrer si généreux qu'il ne repoussera pas ma requête… mon oncle Fulgence Descart…

— À Douai ! à Douai !

Soldats et commères avaient acclamé leur héroïne, mais ils n'entendaient pas qu'on leur disputât la vie d'un homme qui, à leurs yeux, incarnait la dîme, évoquait la corvée, et leur rappelait les souffrances endurées par leurs pères.

— Fulgence Descart et les détenus cités à l'audience seront conduits ce soir même à Douai. Paule essayait d'implorer encore.

— La séance est levée, dit le président.

On entraînait les condamnés vers la place où des charrettes les attendaient déjà. Fulgence passait devant Paule, il l'effleurait.

— Mon enfant, je t'ai méconnue. Pardonne et oublie… Le bonheur soit ton partage.

— Que le Tout-Puissant protège vos jours !

— Aie compassion de ta tante… Défends-la contre Onésime ; préserve-la des baisers de Judas.

La foule se précipitait sur les pas des condamnés.

Soudain, une clameur dominée par un cri strident déchira l'air.

« Le fils du dîmeur !… Le fils du dîmeur ! »

Un second cri plus aigu que le premier… Sur le sol · roulait une masse ronde que les femmes poussaient du pied, que les hommes lardaient à coups de piques, et dont il jaillissait du sang.

En l'air, à l'extrémité d'une lance, une tête coupée, encore grimaçante.

« Le fils du dîmeur !… Le fils du dîmeur ! »

Et la populace, ivre de sang, chantant l'air chéri du Ça ira, s'éloignait dans la direction de la porte de Lille.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Volontaire_%281792-1793%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.